chaleur estivale, on avait baissé moins de jalousies: on trouvait dans cette arche du monde tant de variétés de méchantes bêtes rationnelles que, comparativement, l'arche de Noé était banale.

José Cadalso Vázquez (1741-1782) s'inscrit dans le néo-classicisme espagnol et est un précurseur de la tendance noire du fantastique local. Ses Noches lúgubres, oeuvre posthume publiée en 1789-90, "imitant le style de celles qu'écrivit en anglais le docteur Young", constituent la première manifestation achevée et cohérente d'un thème qui se répétera avec insistance dans la littérature espagnole: la nécrophilie. Il semble que l'oeuvre soit partiellement autobiographique mais cette atmosphère de nuit d'orage, de tombes exhalant une odeur fétide, annonce le romantisme sépulcral des cyprès et des cimetières. Notons, au passage, que le regretté Alfonso Sastre devait également publier des Noches lúgubres en 1964. Les fragments qui suivent ont été sélectionnés dans la première nuit, écrite vers 1775 (?).

NUIT LUGUBRE.

(Dialogue entre Tediato et un fossoyeur -nommé Lorenzo-)

T.- Quelle nuit! L'obscurité, le silence effrayant, interrompu par les lamentations que l'on entend dans la prison voisine, complètent la tristesse de mon coeur. Le ciel, lui aussi, se ligue contre ma quiétude, pour peu qu'il m'en restât. L'orage bat son plein. La lueur de ces éclairs... quelle horreur! Voilà qu'il tonne. Chaque coup de tonnerre est plus fort que le précédent et semble en engendrer un autre, plus cruel encore à mes oreilles. Le sommeil, doux intervalle entre les fatigues des hommes, en est perturbé. Le lit conjugal, théâtre de délices; le berceau où grandit l'espoir des maisons; le lit de repos des vénérables anciens, tous sont inondés de pleurs... tous tremblent. A cet instant, aucun homme ne doute d'être mortel... Ah, si ce pouvait être le dernier instant de ma vie! Combien cela me serait agréable! Combien c'est horrible à présent! Combien c'est horrible! Mais le jour, le triste jour qui fut cause de l'endroit où je me trouve maintenant, le fut davantage.

Lorenzo n'arrive pas. Viendra-t-il seulement? Le lâche! Il aura pris peur de ce que la nature fait

apparaître à ses yeux! Il ne voit pas l'intérieur de mon coeur... sans quoi, qu'est-ce qu'il s'effrayerait! Et si l'espoir de la prime l'amenait? Indubitablement... l'argent... ô argent, grand est ton pouvoir! Une seule poitrine t'a résisté... elle n'existe plus... ta domination est désormais absolue... la seule poitrine qui t'a résisté n'existe plus.

Deux heures vont bientôt sonner... c'est le moment du rendez-vous avec Lorenzo... Souvenir! Triste souvenir! Cruel souvenir, tu développes plus de tempêtes dans mon âme que ces nuages dans l'air. C'est aussi l'heure à laquelle j'avais l'habitude de me promener dans ces mêmes rues, à d'autres époques fort différentes de celles-ci. Combien elles étaient différentes! Depuis, tout a changé dans le monde; tout, sauf moi. Est-ce que cette lumière tremblante et triste que je découvre m'annoncerait l'arrivée de Lorenzo? Ce doit être lui. Qui, à part lui, sortirait de chez lui, dans ces circonstances et pour une telle prime? C'est lui: le visage pâle, maigre, sale, barbu et craintif; je le reconnais à la pioche que porte cet homme, à ses vêtements lugubres, à ses jambes nues, à ses pieds tout aussi nus, qui marchent de façon confuse; tout m'indique qu'il s'agit de Lorenzo, le fossoyeur du temple, cette silhouette dont la rencontre remplissait d'horreur ceux qui le voyaient. C'est lui, indubitablement: il approche, il a rabattu le pan de son manteau pour que je le reconnaisse; je lui fais le signal convenu avec ma lanterne. Le voilà qui arrive. Lorenzo! Lorenzo!

L.- Me voici. J'ai tenu parole. Et toi? As-tu l'argent que tu m'as promis?

T.- Le voilà. Auras-tu le courage de mener à bien cette entreprise comme tu t'y es engagé?

L.- Oui, puisque tu paies également le travail.

T.- L'intérêt! Seul mobile du coeur humain! Voici l'argent que je t'ai promis. Tout devient facile quand la prime est assurée, mais chose promise chose due.

L.- Combien je devais être tenaillé par la misère quand je t'ai promis ce que je vais accomplir! Grande est la pauvreté qui m'oppresse! Songes-y; quant à moi, je ne me lamenterai jamais assez sur mon sort. Allons-y.

T.- As-tu apporté la clé du temple?

L.- Oui, la voilà.

T.-La nuit est si sombre et si épouvantable.

L.-Tellement que j'en tremble et que je ne vois pas.

T.-Eh bien, donne-moi la main et suis-moi: je te guiderai et t'encouragerai.

L.-Cela fait trente-cinq ans que je suis fossoyeur et il ne s'est pas écoulé un jour sans que j'ai eu à enterrer un ou plusieurs cadavres; jamais, jusqu'à ce jour, je n'ai rempli mon office avec horreur.

T.-C'est par l'horreur que t'inspire cette tâche que tu vas m'être utile: le ciel t'enlève la force du corps et de l'âme pour cette raison. Voici la porte.

L.-J'en tremble!

T.-Courage... suis mon exemple.

L.-Quel intérêt te pousse à une telle audace? Cela me semble difficile à comprendre.

T.-Lâche mon bras... Tu t'y agrippes avec tant de force que tu m'empêches de donner un tour de clé... Elle semble aussi résister à mon désir... Voilà, c'est ouvert: entrons.

L.-Oui, entrons. Dois-je fermer de l'intérieur?

T.-Non. C'est du temps perdu et on pourrait nous entendre. Pousse seulement la porte, afin qu'on ne voie pas la lumière de l'extérieur, au cas où quelqu'un passerait ... un malheureux comme moi; autrement c'est improbable. (...) Si je ne craignais pas de gaspiller ces quelques heures, les plus précieuses de ma vie et peut-être les dernières, je te raconterais volontiers des choses capables de te tranquilliser... mais voilà qu'il sonne deux heures... Comme il est triste le tintement de cette cloche! Le temps presse. Allons-y, Lorenzo.

L.-Où cela?

T.-Jusqu'à ce tombeau. Oui, pour l'ouvrir.

L.-Lequel?

T.-Celui-là.

L.-Lequel? Celui-là qui est humble et bas? Je croyais que tu voulais ouvrir ce haut et magnifique monument, où j'ai enterré il y a quelques jours le duc de Faustotimbrado, qui fût un homme très en cour, à ce que m'ont dit ses domestiques, et qui aurait de son vivant été chargé de mener à bien de grands projets; je m'étais figuré que la curiosité ou l'intérêt te poussait à vérifier si tu ne trouverais pas quelque papier secret dans son caveau, car on les enfouit parfois avec leur corps. J'ai entendu quelque part que même les morts ne

sont pas à l'abri des soupçons, voire des envies, des courtisans.

T.-Je les méprise, tant morts que vivants; dans le sépulcre comme au pouvoir; en putréfaction comme dans le triomphe; rongés par les vers comme entourés de flatteurs... Ne me distrais pas... Je te le répète, attelons-nous à notre tâche.

(...)

L.-Nous voici à l'endroit que tu désirais.

T.-Mon coeur me l'apprend bien mieux que ta bouche. Je marche sur la dalle que j'ai si souvent arrosée de mes larmes et baisé de mes lèvres. C'est bien elle. Ah, Lorenzo, jusqu'à ce que tu acceptes la tâche dont tu t'acquittes à présent, combien d'après-midi n'ai-je pas passé auprès de cette pierre tombale, en restant immobile comme si mes entrailles en faisaient partie! Je ressemblais plus à une statue, à un emblème de douleur qu'à un être sensible. A une occasion, j'ai passé une journée entière sur ce banc. Ceux qui entretiennent ce temple m'ont, à plusieurs reprises, sorti de ma léthargie pour m'avertir qu'il était l'heure de fermer les portes. Ce jour-là, ils oublièrent leur obligation et mon délire: ils s'en allèrent et me laissèrent sur place. Je restai parmi ces ombres , entouré de sépulcres, touchant des images de mort, enveloppé de ténèbres, en respirant à peine, les rares moments où le chagrin ne m'assaillait pas, mon imagination étant comme engourdie dans un noir manteau d'une très profonde tristesse. Et lors d'un de ces intervalles amers, j'ai vu -n'en doute pas- sortir d'un trou contigu à celui-ci une entité qui bougeait. Ses yeux brillaient d'un vif éclat à cause du reflet de cette lanterne, qui allait s'éteindre. Elle était de couleur blanche, quoique tirant sur le cendré, avançait lentement vers moi, en marquant des pauses... Le doute s'empara de moi... je me traitai de lâche... je me redressai... et allai à sa rencontre... la silhouette continuait à progresser... et comme nous allions nous toucher...

L.-Que se passa-t-il alors?

T.-... comme nous allions nous toucher, au beau milieu de toute cette confusion, la lumière s'éteignit complètement.

L.-Que dis-tu? Et tu vis encore?

T.-Et je vivrai puisque je ne suis pas mort alors. Ecoute.

L.-Oui, et avec une grande attention. Dans cette situation, qu'as-tu fait, que pouvais-tu faire?

T.-Je suis resté debout, ne voulant pas perdre le terrain que j'avais conquis au prix de tant de hardiesse et de courage. On était en hiver. Il devait être deux heures quand l'obscurité s'évanouit dans le temple. J'entendis sonner une... deux... trois... quatre heures, en restant toujours debout, le sens de l'ouïe remplaçant celui de la vue.

L.-Qu'as-tu entendu? Achève ton récit car je frémis.

T.-J'ai entendu une sorte de souffle oppressé. En tâtonnant, je me suis rendu compte que le corps de la silhouette fuyait mon contact: mes doigts semblaient baignés d'une sueur froide et répugnante et pourtant il n'y a pas de monstre, aussi horrifiant, extravagant et inexplicable qu'il soit, que je ne puisse me représenter. A quoi sert la raison humaine si ce n'est à vaincre toutes choses, voire ses propres faiblesses? Je vainquis toutes ces épouvantes mais la première impression que me firent les larmes versées avant l'apparition, la mauvaise alimentation, le froid de la nuit et la douleur qui, depuis tant de jours, déchirait mon coeur, me mit dans un tel état de faiblesse que je tombai évanoui dans le trou même d'où était sortie la terrible entité. C'est là que je repris connaissance, au petit matin, dans les bras de fidèles pieux, qui venaient rendre hommage au Créateur et chanter les hymnes de circonstance. Ils me ramenèrent chez moi mais j'en repartis peu après pour regagner mon poste. Le même jour, j'ai fait ta connaissance et tu m'as promis de me seconder dans cette tâche.

L.-Eh bien, le même jour, j'ai noté l'absence à la maison -ce que je vais te dire t'importera peu mais c'est pour moi affaire d'importance- d'un mâtin qui avait l'habitude de m'accompagner et il n'a pas reparu jusqu'au lendemain. Si tu voyais combien il m'est attaché! Il pénètre habituellement en même temps que moi dans le temple et ne s'éloigne pas un seul instant pendant que je fais la sépulture. Mille fois, comme les enterrements se faisaient attendre, je l'ai laissé couché sur mon manteau, pour surveiller la pelle, la pioche et les autres attributs de mon office.

T.-Ne poursuis pas, tu m'en as assez dit. Cet après-midi-là, on n'a pas célébré l'enterrement: tu t'en es allé; le chien s'est endormi dans la fosse-même. La nuit tom-

bée, il s'est éveillé et nous nous sommes retrouvés seuls, lui et moi, dans l'église. (Note quelle cause insignifiante pour une crainte, semblait-il, si fondée!) Il n'a pas pu sortir alors mais il devait le faire à l'ouverture des portes, au lever du soleil, ce dont je ne me suis pas rendu compte à cause de mon évanouissement.

L.-J'ai commencé à soulever la dalle de la tombe. Elle est très lourde. (...) Aide-moi: place cet autre levier là-bas et joins tes efforts aux miens.

T.-Comme ceci?

L.-Oui, de cette façon; c'est en bonne voie.

T.-Qui m'aurait dit il y a deux mois que je devrais remplir cet office? Ils sont passés plus vite que le sommeil, me laissant tourmenté au réveil. Ils ont disparu comme la fumée qui laisse les flammes sur terre et s'élève dans les airs. Que fais-tu Lorenzo?

L.-Quelle odeur! Il s'exhale une puanteur de cette tombe! Je n'en peux plus.

T.-Ne m'abandonne pas, ne m'abandonne pas, ami: tout seul je ne peux pas maintenir cette pierre.

L.-L'ouverture déjà pratiquée est suffisante pour que sortent ces vers que l'on découvre à la lueur de ma lanterne.

T.-Ah, que vois-je! Ils recouvrent tout mon pied droit. Quel malheur m'annoncent-ils? Ta chair s'est transformée en vers! Tes beaux yeux ont engendré ces bestioles répugnantes! Tes cheveux, qu'au plus fort de ma passion j'ai mille fois qualifié non seulement de plus blonds mais de plus précieux que l'or, ont produit cette pourriture! Tes blanches mains, tes lèvres amoureuses sont devenues poussière et puanteur! Dans quel état vais-je trouver les tristes reliques de ton cadavre! (...)

L.-Je reviens t'aider, mais cette odeur me donne le vertige... Voilà, ça commence à... Mais, mais, que se passe-t-il? Tu pleures?... Les gouttes qui me tombent sur les mains ne peuvent qu'être des larmes que tu verses... Tu sanglotes! Tu ne dis mot! Réponds-moi.

T.-Pauvre de moi! Pauvre de moi!

L.-Qu'as-tu? Tu défailles!

T.-Non, Lorenzo.

L.-Eh bien, parle. Je sais à présent qui est la personne que l'on a enterrée ici... Tu étais son mari? Ne cessons pas de travailler pour autant. La dalle est

presque vaincue et, si tu m'aides un peu, nous allons en venir à bout. Allons-y, maintenant!

T.-Les forces me font défaut.

L.-Nous perdons tout le bénéfice de nos efforts précédents.

T.-Elle est retombée.

L.-Et le soleil est en train de poindre. Nous risquons que des gens viennent et nous voient.

T.-Les cloches des églises avoisinantes ont déjà salué le Créateur de leur tintement matinal. Bien sûr, les oiseaux l'avaient fait au préalable, en répandant parmi les arbres une musique plus naturelle et plus innocente donc plus digne. Bref, la nuit s'est dissipée. Mon coeur seul est encore la proie d'épouvantables et denses ténèbres. Pour moi, le soleil ne se lève jamais. Les heures se suivent et se ressemblent, baignées d'une même obscurité. Combien d'objets vois-je pendant ce qu'on appelle la journée et qui sont pour moi des fantômes, des visions et des ombres, quand ce ne sont pas des furies infernales. Tu as raison. On pourrait nous surprendre. Cache ce levier et cette pioche. Ne manque pas de te trouver demain à la même heure et au même endroit. Tu auras moins peur; on perdra moins de temps. Pars, je te suis.

Auparavant objet de mes délices... tu es aujourd'hui objet d'horreur pour tous ceux qui te voient! Amas d'os répugnants..., somme de grâces, en d'autres temps! O toi, image de ce que je serai sous peu; je reviendrai bientôt sur ta tombe, je t'emporterai chez moi, tu reposeras sur un lit à côté du mien; mon corps mourra auprès du tien, cadavre adoré, et, en expirant, je mettrai le feu à mon domicile afin que toi et moi nous retournions en cendres parmi celles de la maison.

Agustin PEREZ ZARAGOZA GODINEZ est le représentant le plus caractéristique du romantisme noir espagnol. Avec sa fameuse Galeria fúnebre de espectros y sombras ensangrentadas (publiée à Madrid, entre février et novembre 1831), il apparaît comme un auteur relativement prolifique dans le genre qui nous intéresse, puisque les douze tomes (de 230 pages en moyenne) comportent pas moins de 21 "histoires tragiques" (dont l'une dépassant 700 pages) et 3 romans, où l'élément fantastique est omniprésent. L'histoire que nous avons traduite pour vous est la "12ème histoire tragique", incluse dans le tome 5.

DOMPARELI BOCANEGRA.

Dieu créa la nuit et les astres pour élever l'âme, exalter le génie et entretenir l'amour de la sagesse suprême dans le coeur de l'homme; mais ce dernier, contrecarrant Ses desseins, bouleverse l'ordre qu'Il avait établi et dilapide les bienfaits de la nature. L'homme transforme cette admirable et respectable voûte céleste, surplombant les merveilles de l'univers et destinée à inspirer la vertu, en tanière profane, le poussant à perpétrer le crime. En effet, tant que le soleil brille, les malfaiteurs dissimulent leurs faces infâmes; le voleur, l'assassin dorment au plus profond de leur caverne, de leur antre ténébreux , jusqu'à ce que la nuit noire les envahisse: c'est alors qu'ils s'éveillent et se lancent ensemble sur les traces de leur proie; c'est alors que les astres effrayés les voient s'avancer, le front serein au milieu des ténèbres et accroître l'horreur de la nuit par celle de leurs crimes. Pendant qu'il enfouit son trésor, l'avare est épié par le voleur qui le déterrera aussitôt, et demain l'infortuné se réveillera dans l'indigence. Les plus odieuses machinations et les projets les plus diaboliques sont ourdis dans l'ombre des cavernes; l'obscurité seule est au courant de ces desseins pervers. En fomentant dans l'ombre désordre et destruction, ils trament les complots destinés à ébranler les royaumes, attenter à la fortune et à la vie des paisibles citoyens et plonger dans la douleur des familles dépouillées et décimées. C'est aussi l'heure où les criminels, maudissant ne fût-ce que la clarté du disque lunaire -importune pour eux-, donnent libre cours à leurs vices les plus odieux et, bien souvent, répandent du sang humain. Au même instant... (Le dirai-je ou dois-je le tai-

re? Ah, pourquoi la main de Dieu n'écrase-t-elle pas de tels monstres?) Au même instant, l'infâme mari adultère s'étend sans complexe sur la couche nuptiale de son ami, dont l'indigne épouse prépare en silence l'empoisonnement et se moque ainsi impunément de Dieu et des hommes... C'est ainsi que les insensés mortels, perpétuellement en contradiction avec le Créateur et avec eux-mêmes, sans crainte ni honte, jettent à la face du ciel leurs crimes alors qu'ils se troublent et s'effrayent à la vue de leurs juges. Les astres de la nuit ont-ils été façonnés pour assister le Malin? Leur lueur blafarde a-t-elle été associée aux ténèbres pour guider le poignard criminel?...

Ces considérations, tellement sombres pour l'humanité, m'ont tout naturellement amené à conter les aventures merveilleuses et à souligner les facultés incompréhensibles du fameux Dompareli, surnommé Bocanegra, un des plus célèbres brigands qui aient infesté les provinces de Lombardie sous le règne des ducs de Milan et qui, bien souvent, mit à profit l'obscurité de la nuit pour perpétrer les plus infâmes de ses crimes. Dompareli, surnommé Bocanegra par les couches populaires, était né à Crémone, d'une famille honorable mais d'origine obscure; il poursuivit des études à Milan et, bien qu'il fît preuve d'un talent hors pair et d'un génie aussi brillant que précoce, il y avait en lui les germes de funestes penchants. Son visage, sympathique au premier abord, trahissait certains traits de son caractère par des moues qui en disaient long sur la perversité de son âme; et s'il est vrai -comme le prétend le docteur Gall (*), dans une étude approfondie- que la nature laisse transparaître dans notre physique nos bons ou mauvais penchants, il ne fait aucun doute que Dompareli portait inscrites en lui depuis sa plus tendre enfance les marques de sa vocation de criminel.

Nous commencerons l'histoire de notre héros au moment où il termina ses études, époque où sa force physique et son caractère malfaisant, bien que naissantes, laissaient présager une carrière monstrueuse. Si son délassement favori consistait à étudier les anciens et s'il allait jusqu'à envier le destin d'Alexandre le Grand, une curiosité superstitieuse l'avait par ailleurs conduit à s'atteler avec ardeur à l'étude de toutes les énigmes de la physique instrumentale, du galvanisme pratique ainsi que des dis-

---

(*) N. d. T.: Franz Joseph Gall (1758-1828).

cours obscurs que professaient les oracles en Egypte, en Grèce et à Rome, pour éblouir le peuple et acquérir la réputation d'entité prodigieuse et supérieure.
Tous les mystères élémentaires lui étaient familiers; et, unissant à ses connaissances abstraites celles des mathématiques universelles d'Archimède, celles de son miroir ardent et de ses feux grégeois (tous deux incendiaires), Dompareli dominait suffisamment la science à cette époque pour frapper l'imagination et fasciner un peuple aussi crédule que celui d'Italie. Ainsi, détenteur de toute la science cabalistique et en mesure de déchiffrer les livres magiques les plus obscurs et de tirer profit d'autres inventions opportunes, il s'enferma un soir dans sa chambre et décida de son avenir en ces termes:
"D'après la légende, Jupiter répand sur les hommes les flots du bien et du mal, s'échappant de deux tonneaux ouverts en permanence. Et le monde, expliquait-il comme un sophiste, est un théâtre frivole où l'homme simple et bon est immanquablement victime du plus fort et du plus rusé. De ces deux rôles diamétralement opposés que l'homme doit jouer, choisirais-je, moi, celui du sot?... Non, mon habileté et ma valeur m'en empêchent. En outre, ma fortune est assurée si je réussis à mettre habilement à profit les talents que la nature m'a prodigués. Je ne vois pas -poursuivit-il dans son coupable soliloque- ce qui me ferait hésiter un seul instant. Gengis Khân, Tamerlan et ce charlatan de Mahomet ne me montrent-ils pas la voie de la gloire? C'est de mon audace que dépendra la mienne. Apparais-moi donc, esprit protecteur, puissant génie du mal, et guide dans sa carrière un de tes plus fervents adeptes."

A la suite de cette évocation infernale, une nuée noire emplit la pièce où se trouvait Dompareli et une divinité enchanteresse, la séduction auréolée de fleurs et répandant dans l'atmosphère ses parfums diffus, lui apparut soudain, recouverte d'un crêpe funèbre de la tête aux pieds. Sur son sein, les anneaux d'un serpent aux écailles brillantes formaient des orbes entortillées; elle lui parla en ces termes:
-Homme digne d'une illustre destinée, je te confère le pouvoir de plaire et de séduire et, à ces précieux dons, j'ajoute la faculté de tromper: dorénavant, aucune femme qui paraîtra devant toi ne pourra résister au charme de ta voix et de tes regards toujours victorieux. Et comme l'amour favorisera tes entreprises, tu n'auras aucun autre

souci que celui de te présenter pour voir tomber dans tes bras amoureux les Lucrèces les plus farouches.

Cet agréable discours fut suivi de mille charmes indicibles qui naquirent de la toute puissante baguette de la Séduction. De délicieuses et enivrantes vapeurs embaumèrent l'air de leurs nuées odoriférantes et cet enchantement s'évanouit ensuite insensiblement par magie.

Lorsque ce rêve concret se fut dissipé et que seule l'odeur rappela encore la venue de la Séduction dans le logis de Dompareli, ce dernier tourna ses regards admiratifs de toutes parts et découvrit sur une console des philtres, des poisons, des breuvages enivrants, des narcotiques, dans des fioles de différentes couleurs, hermétiquement fermées.
"A l'aide de ces armes nouvelles -se dit Dompareli tout heureux-, je pourrai conquérir de nombreuses princesses."

Il n'était pas encore revenu de la surprise d'avoir fait une si précieuse acquisition que, portant ses regards sur la table, il y découvrit un beau chat noir qui portait autour du cou un collier de bronze où étaient gravés ces mots: "Le fait de me brûler et de recueillir mes cendres donnera à Dompareli les mêmes facultés que l'anneau de Gygès." Personne n'ignore que cet anneau avait la propriété de rendre invisible le pâtre grec qui l'utilisait pour dérober les biens de son roi. Dompareli éprouvait quelques scrupules à exécuter cet ordre cruel et à sacrifier un si bel animal, qui lui semblait si doux et comme ensorcelé; mais telles étaient les instructions du grimoire infernal et il importait de les appliquer à la lettre. C'est pourquoi, notre impie brûla le magnifique chat noir, en recueillit les cendres dans un flacon de cristal de roche et, se conformant aux instructions prophétiques qu'il avait reçues lors d'autres apparitions nocturnes, il appliqua sur son coeur cette fiole diabolique: s'étant approché d'un miroir, il se rendit compte, avec stupéfaction mais aussi avec des transports de joie, qu'il était devenu invisible. Ce penchant criminel pour les divinités malfaisantes du genre humain devait encore l'amener à recourir à d'autres artifices pour être protégé des sylphes d'Asmodée, prince des démons et divinité tutélaire des méchantes gens. Dompareli recueillit donc quelques gouttes de sang dans un crâne et il signa, sur un morceau de peau humaine, découpée chez un condamné encore suspendu à son

gibet, un pacte avec le diable par lequel il s'engageait à ne plus honorer d'autre divinité ni à mettre le genou en terre devant d'autres autels que ceux des divinités infernales; ensuite, s'étant mis à réciter à haute voix un chapelet d'injures, il conclut son pacte infâme avec Satan et écrasa pour de bon dans son coeur coupable les miettes de vertu que la nature lui avait laissées. Quand il prêta le serment sacrilège, l'air s'emplit à nouveau de vapeurs de soufre, d'ombres ensanglantées qui, dans leur fuite effrénée, semblaient vouloir esquiver le poignard meurtrier. De violents coups de foudre se mêlèrent à cet horrible spectacle et le sortilège prit fin pour laisser place à une magnifique arme blanche, incrustée de pierreries et suspendue au plafond par un seul cheveu...

A la vue de cette lame étincelante, Dompareli s'approcha, frémissant de joie et de plaisir. On y avait gravé en lettres sanglantes: "A l'homicide".

"C'est à moi qu'il revient! -s'exclama-t-il frénétiquement- Si quelqu'un est destiné à devenir maître criminel, qui d'autre que moi, Dompareli, pourrait tenir cette lame en mains, puisque les miennes sont ensorcelées par la Séduction?..."

L'héroïsme et le fanatisme existent aussi dans le domaine du crime, et la folie furieuse de ce malveillant qui servait la cause du diable avait atteint le plus haut degré de l'exaltation.

Cependant, un scrupule, une sorte de terreur retenait la main de notre héros: le poignard était suspendu à un cheveu et le rompre sans le consentement préalable du génie du mal lui semblait un sacrilège. Il consulta donc son grimoire pour connaître les intentions de ses sylphes protecteurs et, à la page traitant du parricide, il lut ces mots: "Tout comme l'épée de Damoclès était retenue par un crin de cheval pour symboliser les dangers du métier de roi, cette arme symbolise pour toi, Dompareli, cher fils adoptif, les dangers qui accompagnent la gloire du crime; tu dois en effet savoir que la sécurité d'un assassin ne tient qu'à un fil. Courage, mais prudence."

Après cette mise en garde allégorique, Dompareli rendit grâce à tous les dieux de l'Averne; rompant ensuite le fil symbolique, il le cacha dans son sein comme il l'aurait fait d'un trésor car il allait devenir le principal instrument de ses crimes. Rien ne lui manquait, désormais, pour dévaster la terre, affliger l'humanité et

déclarer une guerre sans merci au génie du bien; il avait: le moyen de séduire à l'aide de trois fioles enchantées, la faculté de se rendre invisible grâce au récipient magique ainsi que le plus puissant, le plus terrible des talismans magiques, en l'occurrence une lame parricide que la force et l'astuce allaient plonger successivement dans le coeur d'un homme de bien ou dans la gorge d'une jeune innocente... Une seule pensée amère gâchait le plaisir de ce monstre; en effet, malgré sa grande barbarie, il redoutait l'avenir: les remords et le frein importun de sa conscience, dont il craignait la voix accusatrice, lui tenaillaient l'âme et il lui semblait que la vermine était déjà maître de ses entrailles et le rongeait, tout comme l'aigle de Prométhée, afin de ne lui accorder aucun repos entre ses plus grands triomphes. Se souvenant du matricide d'Oreste et des serpents d'Alecto et Tisiphone, il faisait ses premiers pas dans la voie du crime mais, se souvenant aussi des bienfaits d'Asmodée, il le supplia, lors d'une nouvelle invocation, de le libérer du joug des remords. Une voix sépulcrale fournit une réponse horrible à cette requête:

"Le remords est plus fort que toutes les puissances infernales et c'est grâce à lui que le génie du bien finit toujours par triompher dans le coeur du criminel..."

Cette déclaration sans appel terrifia et accabla considérablement Dompareli mais, étouffant aussitôt cette voix intérieure -qui allait perpétuellement retentir à ses oreilles, même au plus fort de ses triomphes-, il prit la décision de se laisser glisser sur la pente du crime et de ne se fier qu'à ses instincts homicides. Il rassembla donc ses précieux talismans dans un coffret en or et, se mettant hors la loi (Que dis je? Au ban de la nature tout entière), il s'enfonça à la faveur de la nuit dans les montagnes de Ferrare et gagna les Apennins, réputés pour abriter des hordes d'assassins. Ainsi, tel un jeune héros brûlant de répandre au combat son sang généreux, Dompareli était impatient de mettre à l'épreuve la pointe de son poignard. "Quelle gorge -se dit-il avec audace- aura l'honneur d'être la première à rougir cette lame redoutable, ce tranchant invincible consacré à Lucifer en personne, arme dont l'Italie tout entière conservera un souvenir éternel? ... Quelle victime succombera sous mes premiers coups?"

Une malheureuse proie ne tarda pas à tomber dans ses infâmes rets, en la personne du Comte de Silos, chevalier

toscan, qui revenait de sa campagne et se dirigeait vers Florence. L'attaquer, le tailler en pièces avec toute sa suite, s'emparer de ses bagages, se parer de ses habits et de ses décorations, usurper ses titres et dépêcher quelques hommes de main -qu'il avait réunis à proximité d'une caverne de ces fameuses montagnes- pour qu'il revêtent à leur tour les livrées des laquais assassinés et précipitent les dépouilles ensanglantées dans un profond ravin, tout cela fut, pour notre héros, la quéstion d'un instant. Cette désinvolture à la tâche, ce ton de supériorité que justifiaient fort bien son esprit d'initiative et son audace hors du commun en imposèrent tellement à ces malfaiteurs de deuxième classe qu'ils se soumirent tous à l'autorité de Dompareli, à qui ils témoignaient une certaine admiration, quittant pour ce faire, de commun accord, le service d'un autre chef renommé, du nom de Barocal, qui s'était forgé une solide réputation dans plusieurs provinces. Dompareli, adoptant un air méprisant et plein de condescendance, leur demanda de plus amples informations au sujet de ce Barocal et, dévoré d'une secrète jalousie pour un rival qui faisait obstacle à sa célébrité, il s'informa de l'endroit où cet audacieux personnage avait élu son repaire. Frantzeli, un des plus éveillés de la bande, s'offrit à l'y conduire mais l'avertit que toute attaque serait dangereuse, parce que Barocal avait à son actif plus de soixante meurtres, comme l'indiquait le nombre d'anneaux enfilés qu'il portait autour du cou comme un chapelet.

"La Calabre, les mers qui s'étendent au large de Tunis -ajouta-t-il- ne peuvent se vanter d'avoir engendré un scélérat de si haut renom; et c'est en vain que des troupes régulières ont tenté de l'exterminer: elles n'ont jamais pu délivrer les villages de ce fléau."

Dompareli ne put s'empêcher de ricaner en entendant ces éloges dénués de tact et, disposant ses troupes après avoir confié ses bagages à Frantzeli, il se mit en route vers la grotte de Barocal, tel un puissant génie qui se moque des forces dérisoires que veulent lui opposer les hommes. Le combat fut acharné mais Dompareli en sortit vainqueur et, après avoir égorgé tous ceux qu'il trouva dans le repaire de Barocal, il envoya au sénat de Milan la tête de cet illustre brigand dans un coffre rempli d'or et d'autres richesses inestimables dérobées aux vaincus, tout en spécifiant que c'était de la part du comte de Silos. Après avoir donné ses instructions à la canaille qui composait sa bande

et sa suite, il prit la route de Modène, décidé à se divertir quelque temps en jouant au galant et en faisant quelques victimes amoureuses, en attendant que des actions plus glorieuses se présentent à lui.

Voyons à présent quel usage il réserva aux irrésistibles talismans reçus de la déesse de la Séduction et comment le beau sexe paya de sa réputation l'amour trompeur d'un monstre qui ne nourrit d'autre tendresse que celle feinte par ses beaux discours alors qu'au plus profond de son âme noircie, un criminel guette sa proie sous un masque trompeur.

Dès qu'il arriva à Modène, il acheta une maison magnifique dans la rue de Lodi et la décora en faisant preuve d'un goût délicat et sans regarder à la dépense. Les plus hautes personnalités ne tardèrent pas à lui rendre visite et à le féliciter pour être si courageusement venu à bout du plus nuisible des brigands de Toscane. Tous souhaitaient également voir les lettres flatteuses que le sénat de Milan lui avait adressées à cette occasion, accompagnées de la grande croix de l'ordre de Lombardie, décoration que le prince lui demandait de porter en souvenir de ce grand service qu'il avait rendu à la patrie. Dans un premier temps, il donna de grands bals masqués, des repas splendides et des fêtes de toutes sortes. Ce faisant, le faux comte, prodiguant son or se taillait parmi les dames cette excellente réputation qui permet de rapides progrès en matière de galanterie. Ah, quelle affaire! Si l'imprudence et l'inconstance naturelle des femmes les rendent proverbialement plus accessibles lorsque il s'agit de leur faire la cour et, particulièrement, de chatouiller leur amour-propre (qui est peut-être le ressort principal de tous les amoureux), ces malheureuses doivent-elles pour autant, en raison de cette faiblesse, payer de leur vie un moment de fausse satisfaction?... En effet, plusieurs jeunes filles, parmi les plus belles et les plus nobles de Modène, avaient disparu sans qu'on sût comment; on avait, par exemple, profité de la confusion régnant dans certains bals masqués offerts par Dompareli pour enlever, avec une témérité prodigieuse, trois filles de marquis et cinq très belles baronnes ou comtesses, sans que les recherches les plus assidues de la police aient permis de découvrir la moindre piste ni le moindre indice de ces rapts si audacieux. Frantzeli, le valet de chambre -ou, à plus proprement parler, le bras droit de Dompareli-, mis dans la confidence, avait participé à tous ces enlèvements; après

en avoir organisé plusieurs avec succès, il eut l'idée de déguiser en femme un des brigands de sa bande tandis que trois de leurs complices venaient l'enlever au vu et au su de tout le monde et malgré les cris indignés de Dompareli, pour le hisser sur la croupe d'un cheval et disparaître dans les entrailles de la montagne. Grâce à de tels stratagèmes, Dompareli trompa l'opinion publique et la justice, détournant les soupçons qui auraient pu peser sur sa personne; en attendant, le monstrueux, le répugnant Dompareli "parait" (c'était sa propre expression) son temple d'Apollon de ces ombres sanglantes que, par dérision, il appelait ses Muses; et, pour compléter sa divine Galerie, il ne lui manquait plus que la sage Uranie, en l'occurrence la jeune comtesse de Cardini, qui allait être victime des plus cruels sévices pour compléter la collection de tableaux de son musée sanguinaire.

Poussé par sa curiosité, le lecteur voudra sans doute savoir à quoi ressemblait cette Thébaïde, ce harem sépulcral où Dompareli enfermait, après les avoir décapitées, les malheureuses jeunes filles qui tombaient dans ses rets..., eh bien nous allons en parler.

Sous les combles de son palais, il y avait une caverne où les rayons du soleil n'avaient jamais pénétré. Dompareli la garnit lui-même, sans autre aide que celle de son domestique; il y plaça ce que l'on trouvait de plus exquis en fait de meubles et autres décorations, y installa des bains et des ogives garnies de treilles délicates, ainsi qu'un lit raffiné, dressé avec beaucoup d'élégance et parsemé de fleurs parfumées; comme il avait ménagé une trappe munie d'un treuil dans une des pièces, il y faisait discrètement venir la victime qui était descendue jusque dans la petite chambre enchanteresse, illuminée par des lustres magnifiques et plus de mille bougies, tout en étant acheminée comme sur une escarpolette immobile. Les cris, la résistance, les suppliques, les lamentations, rien n'y faisait: il n'y avait d'autre issue que de succomber sous le joug d'une main de fer. Dire que tant la femme honnête que de toutes jeunes filles devenaient la proie sans défense de cet infâme corrupteur et que, une fois dissipée l'illusion de la nouveauté, elles lavaient de leur sang les plaisirs homicides de ce monstre!!!... "Les morts ne se vengent pas -disait Dompareli dans ses maximes atroces-: leur silence est éternel et supprime leur témoignage."

Son plaisir morbide consistait à plonger ses victimes dans un bain de lait et à faire jaillir d'un coup de poignard mortel un flot rouge de sang au milieu de cette blancheur immaculée... La nature tout entière frémissait en assistant à de telles horreurs et seul le Diable, qui avait établi sa demeure dans le coeur de ce malade, pouvait inventer une monstruosité de la sorte. Il en était déjà au huitième sacrifice; oui, je dis bien, huit bains homicides - ou, plutôt, huit cercueils ensanglantés, disposés en demi-cercle, comme dans un amphithéâtre, faisaient de cette piscine un lieu d'horreur et d'épouvante, cause des larmes et du désespoir des familles de Modène, à l'amour de qui cet immonde individu avait arraché des êtres si chers!!!... Malgré un si beau tableau de chasse, il désirait encore compléter le cour d'Apollon et, dans son ambition, il avait des vues sur la belle comtesse de Cardini, de qui nous avons déjà parlé. L'entreprise promettait d'être difficile car la comtesse, bien que jeune, veuve et privée des lumières et des conseils de son époux, était dotée d'un esprit pénétrant et d'une grande clairvoyance. La douceur apparente de Dompareli, son talent, ses sentiments feints et sa passion aussi soudaine qu'importune, au lieu de l'intéresser n'avaient réussi qu'à mettre sa vertu en garde; et certains signes de sa propension au crime qu'elle avait cru déceler au fort de ses déclarations amoureuses avaient fini par alarmer sérieusement son esprit déjà sur le qui-vive. C'est en vain que Dompareli débita les galanteries les plus diverses et organisa force fêtes brillantes et splendides repas pour l'amener dans la pièce où était installée sa trappe infernale. La comtesse avait le sombre pressentiment d'une catastrophe latente, présageant un horrible avenir, de sorte qu'elle refusait de se laisser aller au gré des événements: lorsqu'elle recevait Dompareli, c'était toujours en veillant d'armer ses domestiques et après leur avoir demandé de rester à proximité, cachés dans les pièces voisines. Toutes les tentatives de Dompareli s'étaient soldées par autant d'échecs: il n'avait pu faire usage de la coupe de la séduction, tous ses talismans s'étaient révélés inutiles et, plus récemment, ses philtres, ses soporifiques, ses breuvages s'étaient heurtés pour la première fois à des obstacles insurmontables. Consterné devant l'inefficacité de ses subterfuges, il se plaignit respectueusement auprès de ses divinités tutélaires et, se prosternant devant son

livre infernal, tenant en mains son poignard dégainé, il les supplia de lui dire s'il avait négligé quelque mystère auguste de leur culte. A ces dernières invocations, sa chambre s'emplit immédiatement de feu et de nuées noires; on n'entendit pas la voix de ces génies mais, entre les gibets et les spectres qui se dessinèrent, Dompareli aperçut l'implacable Thémis -sa balance à la main, accompagnée de son guide, Isis-, qui s'avançait d'un air menaçant et laissa tomber sur le sol cette terrible sentence: "Le crime qu'on n'a pas expié ne reçoit pas de pardon."

Dès cet instant fatal, l'esprit terrifié de Dompareli se troubla et un tribunal, un juge sévère et un avocat de l'accusation, se gravèrent de manière indélébile dans son imagination, harcelant sans trêve son coeur de vains remords. Même sa demeure lui fit horreur et chaque fois que il posait le pied sur une de ses trappes mortelles, conduisant à l'effrayante crypte où gisaient les huit innocentes victimes -que lui appelait ses huit Muses-, il lui semblait que les Euménides, en nombre égal, se lançaient à sa poursuite, munies de fouets tressés de couleuvres vivantes. Très souvent, il était pris d'angoisse en pensant à la mort; la sueur du crime inondait son corps d'assassin et il tremblait à l'idée de la fin atroce qui l'attendait; ses cheveux se hérissaient, ses entrailles se tordaient de peur et son coeur, rongé de remords, était la proie d'angoisses indicibles...

C'est en vain que Frantzeli tentait de lui redonner du courage et s'étonnait de sa pusillanimité puérile. Dompareli, se voyant abandonné par le génie du mal, se croyait perdu et ne s'adonnait plus au crime avec frénésie, poursuivant une carrière de tueur timoré. Ses craintes des dangers immenses qu'il courait étaient fondées et le ciel ne tarda pas à tirer une vengeance éclatante de ses mains criminelles.

Le vrai comte de Silos, que Dompareli avait fait jeter dans un profond ravin des Apennins -convaincu qu'il ne pourrait survivre aux innombrables coups dont son poignard infernal l'avait lardé-, était revenu à lui malgré tout le sang perdu par une vingtaine de blessures mais dont aucune n'était mortelle. S'efforçant de recouvrer ses esprits au fond de ce précipice où il gisait sur les corps sanglants et froids de ses domestiques, il rassembla les dernières forces qui lui restaient et, s'aidant çà et là de quelques arbustes et d'anfractuosités offertes par ces

roches escarpées, il parvint à sortir du ravin et à rejoindre le sentier de la montagne. Des villageois l'aperçurent, s'approchèrent de lui, lui donnèrent des vêtements et, l'installant sur une civière qu'ils allèrent chercher en toute hâte au village le plus proche, le conduisirent de la sorte jusqu'à Florence, où sa disparition soudaine avait étonné tout le monde.

L'histoire de l'imposteur qui avait usurpé son nom et ses titres à Modène faisait également l'objet de toutes les conversations: le retour du Comte assassiné démentait toutes les légendes forgées de toutes pièces par Dompareli.

Le véritable comte de Silos était trop fragile pour être mis au courant de ce qui le touchait de si près. Quand il eut regagné son palais, pendant longtemps, les médecins seuls eurent le droit de l'approcher et s'efforçèrent de trouver les remèdes à lui prodiguer pour qu'il se rétablît parfaitement; même après deux mois de soins intensifs, ils n'osèrent encore l'informer qu'un faussaire s'était paré à Modène de toutes ses qualités et avait poussé l'audace au point de feindre la destruction du bandit le plus cruel de Toscane, adoptant, pour impressionner davantage, le nom du comte de Silos; ils finirent par le mettre au courant, au fur et à mesure de sa convalescence, et lui parlèrent également des récompenses que l'imposteur s'était vu décerner par le Prince et de ce que les écrits publics disaient sur ce point. En apprenant des faits aussi extraordinaires, le comte de Silos, faisant appel à tous ses souvenirs, ne douta pas un seul instant que cet homme était son assassin en personne, qui avait eu l'audace de se faire passer pour lui. "La ressemblance avec moi quant à l'âge et la corpulence l'aura favorisé -disait-il- pour mener à bien un projet si odieux."

Il brûlait d'impatience de se rendre auprès des magistrats de Modène afin de dévoiler une si criminelle imposture. Tous ses amis l'approuvaient et favorisaient ses desseins mais lui conseillaient d'agir avec prudence et dextérité à l'encontre d'un personnage de cet acabit.

Devant cet état de choses, le génie du bien, irrité à juste titre des succès de son pire ennemi, oeuvrait en silence pour faire valoir les droits que les criminels usurpent quelquefois momentanément mais ne peuvent détenir à jamais. Ce génie divin -dont les hommes devraient toujours honorer les autels-, affligé par les nombreuses calamités

qu'avait occasionnées le crime, avait demandé l'aide de sa soeur céleste, la Vertu, et de Thémis, sa protectrice toute-puissante sur la terre, afin de mettre un terme à la carrière sanguinaire du plus audacieux et du plus féroce des scélérats. C'est à sa main divine que l'on devait la guérison presque miraculeuse du Comte, l'impuissance des talismans de la Séduction et les remords qui dévoraient jour et nuit le coeur de notre héros au point de le faire défaillir et de lui ôter tout son courage.

Les hommes, qui croient la plupart du temps agir selon leur libre arbitre, ne sont que les jouets aveugles des génies invisibles qui décident de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions; c'est à ces derniers qu'il revient de suivre les inspirations de cette conscience divine -dans laquelle Dieu a principalement fait briller les lumières de la raison et de la vertu- et de ne pas se laisser aveugler par la magie fallacieuse du génie du mal. Mais, laissons là ces allégories et voyons quels furent le comportement et la fin de Dompareli.

Le conte de Silos, passant à l'action, s'était rendu secrètement à Modène, accompagné d'une forte escorte, et avait formellement reconnu son agresseur au théâtre; après avoir fait une déclaration circonstanciée de son assassinat dans les Apennins à la magistrature suprême, il attendait en silence depuis quelques jours déjà que la justice instruisît le procès pour s'emparer de Dompareli et de ses complices -en évitant dans la mesure du possible l'effusion d'un sang précieux comme celui de la troupe qui serait chargée de cette périlleuse arrestation-, quand on décida de demander son concours à la courageuse comtesse de Cardini.

C'est pourquoi elle se mit à dissimuler peu à peu cet air de rigueur et de sévérité inébranlables qu'elle avait jusque là affiché lors des visites de Dompareli: ses beaux yeux, subjugués, lui laissèrent supposer que l'heure de son triomphe était proche; et comme notre héros se montrait plus exigeant que jamais, elle lui donna l'occasion de la retrouver en lui fixant un rendez-vous à deux heures du matin, moment où le silence et l'obscurité sont favorables aux amours et permettent la venue d'un amant heureux sans que les soupçons des domestiques puissent compromettre la réputation d'une honnête femme. Le voici enfin ce moment terrible où le génie du bien va tirer une vengeance éclatante d'un de ses pires ennemis alors que Dompareli espère

voir de ses yeux sanguinaires le spectacle de la plus belle des femmes nageant dans son propre sang!!!... Que de spéculations! Que de satisfactions! Ce dernier attentat, non seulement répondait à ses aspirations secrètes -mis à part le poids des remords- mais lui révélait la puissance de ses attributs et allait lui montrer les limites à ne pas franchir dans l'utilisation des pouvoirs que lui avait conférés le pacte conclu avec le diable. Il pressa le pas pour ne pas arriver en retard au rendez-vous et traversa, à la lueur d'une torche ou d'une lanterne de veilleur de nuit, un long vestibule qui conduisait à la chambre de la Comtesse et, reconnaissant à tâtons une main douce qui saisit la sienne et le guida mystérieusement dans le noir, il progressa lentement et sur la pointe des pieds jusqu'à finir par se retrouver, lorsque son guide disparut, près d'un sofa de couleur rose, sur lequel notre héroïne était nonchalamment étendue, vêtue seulement d'une tunique bordée d'or et de perles fines.

Il faut, pour la bonne compréhension des faits ultérieurs, signaler que ce sofa était perché sur une estrade mobile représentant un perron rustique, baignant dans une lumière tamisée. Quelques lampes, recouvertes de trois épaisseurs de gaze, répandaient une lumière diaphane et laissaient entrevoir çà et là des objets blafards et aux formes incertaines. Le sofa était protégé, en outre, par une galerie en demi-cercle qui l'entourait; celle-ci était ornée de branches fleuries de myrtes et de pampres, qui empêchaient d'accéder immédiatement à la comtesse de Cardini. (Au fil du récit, le lecteur comprendra mieux la raison de ces précautions mystérieuses.) A la vue de ce bel objet et de tous les attraits que ses beaux atours et sa gorge plus blanche que l'albâtre offraient à ses yeux pleins de convoitise, Dompareli, sans réfléchir, s'abandonna aux effets d'une séduction irrésistible; mais, se souvenant aussitôt de la sauvagerie de ses premières attaques et, particulièrement, de ce qu'il devait accomplir pour respecter son serment infernal, il étouffa dans son coeur tout sentiment d'amour et de tendresse, afin de ne pas se laisser dominer, tel un nouvel Othello, par quoi que ce fût, à l'exception de la soif de sang et de l'amour du meurtre. Voilà pourquoi, au lieu de penser comme n'importe quel amant à pousser de longs soupirs langoureux en

présence de l'être tant désiré, il mit en pratique ses propres préceptes et, en audacieux malfaiteur qui fait carrière dans le crime, ne chercha qu'à être immortalisé par l'agression la plus épouvantable qu'un humain puisse commettre. A cet instant, la Comtesse allongeant le bras -grâce à un ressort habilement disposé- pour lui offrir une bague cerclée de brillants et une rose effeuillée, lui dit:

-Que ces emblèmes soient les symboles de notre éternel amour.

La rose était imbibée d'un liquide narcotique que notre héros reconnut sur-le-champ, car si le génie du mal, sa divinité tutélaire, avait parfois essuyé des échecs en perpétrant ses injustices, tout ce qui relevait du domaine de la ruse et de la séduction n'avait aucune prise sur Dompareli, qui ne se séparait jamais de son poignard et de ses talismans. Voilà pourquoi, à la seule pensée que la Comtesse voulait le duper et le droguer en usant de tels artifices, Dompareli, furieux -sans avoir de preuve ni s'être livré à aucun examen préalable-, bondit comme un tigre, traversant la barrière de fleurs, et dégaina son poignard étincelant pour le plonger à plusieurs reprises dans la tendre poitrine de la Comtesse, dont le sang coulait à flots et l'éclaboussait de toutes parts... Dans sa fureur aveugle, il ne prêta pas attention au peu de résistance que rencontrait le poignard, ni au visage impassible de la Comtesse qu'il avait sauvagement lardée de coups de couteau. Quel ne fut pas son étonnement lorsque, après avoir examiné la silhouette que la pénombre l'avait empêché de bien distinguer, il acquit la conviction d'avoir mis en pièces un mannequin de cire, reproduction fidèle de la Comtesse de Cardini qui lui avait répondu, dissimulée par un miroir sans tain, recouvert de soie et faiblement éclairé par des lumières tamisées, placées prudemment à distance respectueuse!!!... Pour ces différentes raisons, ce mannequin était parvenu à donner le change car, pour le rendre plus réaliste encore, on avait de surcroît logé dans son sein une outre pleine de sang d'animal, artifice qui avait achevé d'abuser Dompareli, donnant à cette mort une note d'une horreur sans pareille.

Après avoir savouré le succès de cette ingénieuse substitution, la Comtesse poussa un cri de triomphe et donna le signal aux forces de l'ordre et aux représentants de la

justice, qui attendaient dans les pièces voisines pour fondre ensemble sur Dompareli.

Bien que le danger couru cette fois par ce dernier fût imminent, il n'avait pas encore bien réalisé ce qui lui arrivait et restait figé comme une statue de marbre. Comment se débarrasser de vingt hommes, armés jusqu'aux dents et, de surcroît, menés par le comte de Silos, assoiffé de vengeance, qui faisaient feu sur lui et menaçaient sa vie, qui ne tenait plus qu'à un fil?... Mais Dompareli, persuadé que son salut dépendait de son courage, se rua sans hésiter -tel le Démon qui l'inspirait- à la rencontre de ses ennemis, se frayant un chemin à coups de poignard: il en tua plusieurs puis, jetant parmi les autres une cassette qui explosa, il les plongea tous dans la plus profonde obscurité, éteignant toute lumière; recourant à d'autres charmes de sa magie blanche, il parvint à s'échapper du palais de la Comtesse, où la plus grande confusion régnait parmi ses ennemis.

Il regagna sa résidence et mit Frantzeli au courant des événements: il n'y avait pas un instant à perdre, car le plus sage conseil que Lucifer donne en de telles circonstances aux criminels, c'est de fuir sans demander leur reste. Dompareli fit donc seller les chevaux et partit, bride abattue, suivi de sa bande de picaros, après avoir fait charger des malles contenant les plus précieux de ses trésors.

C'est ici que Thémis gémit devant ses tentatives infructueuses alors que l'enfer, souriant, mettait les bouchées doubles pour faire valoir sa puissance. Dompareli triomphait et, faisant déjà la sourde oreille à la voix de sa conscience, rendait grâce à ses dieux des faveurs qu'ils lui accordaient. Après s'être emparé avec ses gens des gorges de Cagliari et avoir établi son quartier général dans des grottes inaccessibles, il tint conseil et décréta qu'il fallait ouvrir un passage vers Naples, en s'emparant d'un vieux château tout proche, occupé par un seigneur octogénaire, et en rendant ses abords si difficiles qu'il faudrait des canons et un long siège pour emporter la place. Dompareli ajouta qu'il se chargeait de l'ensorceler et termina son discours par tant de belles paroles que ses complices eurent la conviction d'obéir à un génie du mal.

En vingt-quatre heures, notre bande égorgea tout ce qui

vivait dans le château en question, précipita les dépouilles dans les basses-fosses tandis que son chef déployait tout autour un cordon de charmes et d'illusions. Les premiers mois se répartirent entre actes de piraterie et assassinats odieux, perpétrés sur la personne de voyageurs illustres, d'ambassadeurs et de princes, qui périssaient victimes de tant d'audace. Par ailleurs, la terreur et la crédulité du petit peuple étaient telles qu'il était persuadé que survivre aux coups assénés par le poignard serti de brillants du Magicien de la Bande Noire (tel était le surnom donné à Dompareli) était impossible. Dompareli, pour mieux asseoir cette croyance fanatique, exposa publiquement son poignard étincelant et l'accrocha à un fanal tout en haut d'une des tourelles les plus élevées du château; il y joignit une tête fraîchement coupée, suspendue par les cheveux au même fanal afin que, toute la nuit durant, ce spectacle inspirât une peur mortelle à ceux qui auraient l'imprudence d'approcher. Dompareli, le monstrueux Dompareli, avait seul pu concevoir une telle idée. Le génie du mal se réjouissait des exploits de son favori et le portait au pinacle des plus fameux scélérats de toute l'Italie. En effet, notre homme comptait déjà à son actif soixante assassinats de sa propre main, cinquante viols et vingt enlèvements; et, pour conserver une preuve de ses actes infâmes, il arrachait un oeil à chacune de ses victimes et les rangeait en file indienne sur une table d'ébène derrière le chevet de son lit, ce qui produisait un effet épouvantable dans son cabinet secret.

Tandis qu'il perpétrait d'innombrables crimes, plus cruels les uns que les autres; Dompareli, instruit par ses complices de Naples du voyage que devait entreprendre à Rome la belle Laura en compagnie de son jeune époux -colonel des dragons de la reine et marquis de Giacomeli-, décida d'en commettre un de plus et de s'emparer d'une proie aussi tentante. De fait, il n'éprouva aucune difficulté à se rendre maître de cette jeune beauté qui voyageait en voiture et laissa pour mort le pauvre colonel, baignant dans son sang. Laura, folle d'inquiétude et de désespoir quand elle entendit les propositions de Dompareli, déclara préférer la mort à tout autre sort humiliant; et, à la suite d'un caprice du hasard, notre brigand ressentit pour la première fois le pouvoir de l'amour et lui laissa d'abord voir une nature sensible et humaine, mais c'est en vain qu'il recourut ensuite à suppliques, menaces

et promesses. A tous ses discours, Laura répondait invariablement par "c'est la mort que je veux" et elle dévisageait avec une horreur non dissimulée l'assassin de son époux, dont les mains dégouttaient encore de ce sang si cher. Dompareli n'aurait eu aucune peine à obtenir par la violence ce qu'il désirait posséder avec le libre consentement de sa victime; mais, cette fois, il ne serait arrivé à ses fins qu'en usant de la force, de la violence et de la brutalité. Laura, respectée, adorée, enfermée dans une chambre dont elle seule possédait la clé, était absolument libre de ses mouvements et de ses actes et ne pouvait s'empêcher d'admirer en secret les miracles de cet amour, puisqu'elle venait, toute seule, d'humaniser et de dompter le coeur d'un des hommes les plus farouches de toute l'Italie. Mais elle était femme aussi et, bien que l'hommage qu'on lui rendît était propre à lui inspirer de l'horreur, il chatouillait sa vanité, car le beau sexe -ne lui déplaise- aime à être flatté; par ailleurs, comment Laura, habitée de la plus aveugle des passions pour son jeune époux, aurait-elle pu l'oublier dans les bras de son propre assassin? Une telle situation était incompatible avec son honneur et ses sentiments. C'est pourquoi Dompareli était réduit à soupirer sans espoir. Et, pour la première fois, ce monstre perfide, qui avait plongé son poignard homicide dans le sein des femmes les plus illustres, versait des larmes, suppliait sa victime à genoux, rougissait de honte et faisait enrager ses compagnons par sa faiblesse inhabituelle.

Pendant qu'il soupirait comme un nouveau Céladon aux pieds de Laura toujours insensible, le marquis de Giacomeli s'était remis de ses blessures -qu'on avait cru mortelles et pour lesquelles on l'avait laissé pour mort-; après avoir incité le gouvernement amorphe à venger d'une façon exemplaire les crimes de Dompareli, après avoir rassemblé toutes les informations qui couraient sur les attentats commis par notre chef de brigands sur la personne du comte de Silos dans son palais de Modène et de tant d'autres, il se mit en route pour le château ensorcelé, à la tête de deux cents fantassins et de cent cinquante cavaliers, persuadé qu'avec un tel effectif il réussirait non seulement à décimer Dompareli et toute sa bande mais également à détruire le château de fond en comble.

La première mesure qu'il prit consista à surveiller toutes les voies d'accès à ce repaire, à établir des bar-

rages et à s'assurer que personne ne pouvait s'échapper. Ensuite, il fit arborer au sommet de l'arbre le plus élevé de la montagne un étendard, sur lequel on pouvait lire aisément les mots: AMOUR, ESPOIR. C'était un message de consolation pour la malheureuse Laura qui, par bonheur, put le lire du haut de son donjon et apprit de ce fait, avec la plus vive émotion, que son courageux époux était tout près. Le marquis mettait tout en oeuvre et travaillait jour et nuit pour assurer sa victoire, reconquérir l'être qu'il chérissait de tout son coeur et l'arracher des griffes de ce malveillant. Etant donné la précarité de leur situation, les brigands, en proie à une terreur croissante, s'étaient réunis dans la salle du crime, autour du trône de Dompareli devant qui ils se prosternaient, le reconnaissant comme leur unique libérateur et lui demandant quelles étaient ses instructions. A ce moment, Frantzeli, le fidèle Frantzeli, ouvrant soudain les portes de la salle avec une expression de terreur non dissimulée, annonça à son maître que des machines de guerre venaient d'être apposées contre les remparts du château, que des soldats approchaient du pont-levis ou escaladaient la montagne voisine pour contrôler les opérations... En voyant tous ces signes d'inquiétude et d'angoisse, Dompareli, paraissant très agité et comme protégé par l'esprit du démon, leur parla en ces termes:

-Hommes de peu de foi, avez-vous pu imaginer un seul instant que Dompareli a triomphé jusqu'à présent grâce à des moyens ordinaires et à la portée du commun des mortels?... Sachez, chétives créatures, que d'un seul mot, d'un seul geste, je peux réduire tout cela à néant. Apprenez qu'il est aussi facile pour moi de réduire en miettes les murs de ce château que de pulvériser d'un regard les ennemis qui osent m'assiéger. -Après ce discours si arrogant, il adressa une imprécation à l'esprit infernal:- Viens, ombre protectrice du puissant Asmodée, place en mon sein un rayon du feu de tes yeux, et tue-moi de ce poignard plutôt que permettre en ces circonstances qu'un de tes protégés connaisse l'humiliation.

A la suite de cette invocation impie, les colonnes de la salle du crime furent ébranlées, une odeur de soufre envahit la pièce tandis qu'un terrible coup de tonnerre retentissait au dehors; la lame du poignard de Dompareli grandit de moitié, lançant mille feux et produisant un

bruit semblable à celui qu'on entend lorsqu'on plonge un fer brûlant dans de l'eau froide; sur la lame du poignard, on pouvait lire: Invincible pour vingt-quatre heures.

-Vous voyez bien -s'exclama alors notre homme-, l'enfer est mon allié et je triomphe du génie du bien.

Cette victoire devait être de courte durée, comme est éphémère la prospérité résultant du crime; cependant ce dernier soubresaut du génie du mal n'allait pas manquer de produire un grand désastre, comme c'est souvent le cas dans le monde lorsqu'il lutte contre le tribunal de Thémis et le sanctuaire de la vertu.

Dès qu'il sentit un feu dévastateur couler dans ses veines et des flammes infernales envahir son coeur et son esprit, Dompareli apparut comme un démon puissant que plus personne ne semblait pouvoir vaincre. Il demanda à Frantzeli d'en faire l'expérience en lui enfonçant une épée dans la poitrine. Frantzeli obéit en tremblant, mais son épée se plia, se brisa comme un frêle roseau sur un mur de bronze. Ses yeux lançaient des éclairs, comme ceux du basilic qui tue du regard et, sur un simple signe, fait jaillir de toutes parts mille fantômes, mille engins, mille pièges mortels.

La première pensée de ce monstre, fils des démons, fut de mettre sa nouvelle magie à l'épreuve sur le coeur de Laura; mais l'enfer, qui est si puissant lorsqu'il s'agit de tuer, se retrouve sans force devant l'amour: Laura demeura inflexible; acculée contre une des meurtrières de sa chambre, elle menaçait de se donner la mort avec son poignard si Dompareli osait faire un pas vers elle. Ses forces avaient décuplé à la vue du signal tant attendu de Giacomeli, et Dieu et son innocence lui inspiraient les espoirs les plus fous.

Pendant que de tels événements se déroulaient à l'intérieur du château, un clairon retentit au pied du pont-levis: c'était le Marquis, précédé d'un parlementaire et armé de tout son courage, qui venait défier Dompareli en combat singulier. Tous les complices de ce dernier lui déconseillèrent de le relever mais lui, arborant un sourire dédaigneux, leur donna l'ordre d'abaisser le pont-levis et de laisser entrer le marquis de Giacomeli. Celui-ci, ne connaissant pas la peur et prêt à tout pour retrouver sa chère Laura, pénétra dans la cour du château; ni le grincement des chaînes, ni la vue des dépouilles en putréfac-

tion de cent cadavres mutilés, mis en pièces après un trépas horrible, ne l'empêchèrent d'entrer de façon intrépide dans une haute et sombre salle voûtée, qui n'était éclairée que par les yeux perçants d'un hibou.

Giacomeli ne marqua pas la moindre halte, rien ne lui faisait peur ni ne l'arrêtait et s'il y avait un élément qui put bouleverser ses sens, c'était la voix de Laura, sa bien-aimée, qu'il croyait entendre: ces gémissements pénétrants qu'elle pousse sont de ceux qui brisent le coeur. A peine se trouva-t-il au centre de cette salle voûtée qu'apparut, comme par magie, un magnifique fauteuil en or et une longue table garnie des mets les plus fins.

-Je ne suis pas venu faire ici une visite de politesse ni chasser les fantômes mais bien pour donner la mort au plus infâme des criminels ou pour la recevoir de sa main.

A la suite du nouveau défi, Dompareli se présenta seul, armé seulement de ce poignard serti de brillants qui ne quittait jamais sa ceinture.

-Que veux-tu, jeune impudent? -dit-il au Marquis d'un ton superbe- Tu veux te mesurer à moi? Non, ma gloire n'a que faire d'une victoire aussi puérile et je méprise des lauriers si faciles à conquérir.

Ces paroles insultantes attisèrent encore davantage la fureur du Marquis et, se jugeant dispensé de toutes les lois de l'hospitalité à la suite de l'enlèvement de son épouse, il n'écouta que son désir de vengeance, se croyant autorisé à venger par la même occasion les lois, la patrie et l'humanité entière: dégainant ses pistolets, il les déchargea en un temps, visant la poitrine de Dompareli... Les échos répètent en un fracas effroyable la détonation qui se répercuta dans toutes les cavernes du château, mais Dompareli, l'invulnérable Dompareli, resta immobile, un sourire aux lèvres, au milieu des nuages de poudre qu'il dissipa en soufflant dessus; et, présentant au Marquis les balles tirées sur lui et qu'il avait recueillies au creux de sa main, il lui dit:

-Prends, Giacomeli; essaie désormais de faire un meilleur usage de tes armes. Renonce à t'en prendre à moi.

Le Marquis, confus et incapable de comprendre un si grand prodige, se retira désespéré; mais ce qui affligeait le plus son coeur sensible, c'était de ne pas pouvoir arracher Laura, son épouse adorée, des griffes de ce démon. En franchissant le pont-levis dans l'autre sens, il vit nombre de ses soldats aux prises avec des dragons volants

ou assaillis par d'énormes serpents et finit par constater, la mort dans l'âme, que ses troupes étaient sur tous les fronts victimes d'un charme infernal. Cependant, c'est en vain que ses officiers lui conseillèrent de renoncer à un combat aussi inégal et de laisser à la Providence le soin de veiller sur le sort de la malheureuse Laura: Giacomeli, loin de céder à ces raisons spécieuses, considéra que le triomphe de l'ennemi ne pouvait être qu'éphémère et, par ailleurs, les lois divines lui assuraient, en son for intérieur, que seule la justice vaincrait. Il se borna donc à un repli avec ses troupes au plus fort de la montagne et à ne se livrer à aucun autre assaut dans la journée qui suivit pour permettre à ses hommes de reprendre des forces. Il se fait que, par un curieux hasard, ce répit coïncidait avec celui accordé à l'invincibilité de Dompareli, ce à quoi, dans son imprudence et sa confiance aveugle, ce dernier n'avait pas prêté attention. Les premiers rayons de l'aurore commençaient à peine à dorer la frondaison des arbres quand Giacomeli, réunissant et disposant ses troupes pour un assaut général, faisant preuve d'une furieuse intrépidité, prit leur tête jusqu'au pont-levis, remplit les douves de branchages et, dressant une échelle, monta le premier, épée à la main, à l'assaut des murailles. Cette résolution donna du courage à ses soldats qui, oubliant leur crainte des sortilèges, assaillirent le château de toutes parts. La seule crainte de Giacomeli était que sa chère Laura fût la première victime de sa victoire et que ces monstres ne se vengeassent en la tuant; mais le génie du bien veillait sur elle et, ayant fabriqué une échelle de corde qu'elle avait jetée par une fenêtre donnant sur le camp des assiégeants, elle était parvenue à les rejoindre. Sur ces entrefaites, Frantzeli et la plupart des brigands avaient mordu la poussière. Dompareli, seul contre tous, tel un vieux chêne que les vents tentent en vain de déraciner, se battait comme un lion, malgré ses nombreuses blessures mortelles. C'était au Marquis qu'il revenait de faire couler son sang odieux: aussi fit-il feu sur Dompareli, lui logeant trois balles dans le coeur. La victoire remportée, son premier souci fut de se précipiter dans la tour où il croyait Laura encore prisonnière; mais, comme vous le savez, cette dernière, animée d'un esprit de vengeance, électrisée par le bonheur de revoir son époux, n'avait pas voulu rester à l'écart des combats et s'était jetée dans la mêlée afin

de partager les dangers que courait son mari qui, en la retrouvant, la serra contre son coeur avec les plus vifs transports de tendresse. Comme tous les assassins avaient subi la justice des hommes, le Marquis fit transporter hors du château tous les trésors amassés dans les souterrains et placer le corps de Dompareli sur un brancard, puis, donnant l'ordre de sonner la retraite, il regagna avec ses troupes les lieux de leur campement, après avoir fait sauter le château en ne lésinant pas sur les barils de poudre. Ces opérations menées à bien, il s'empara d'une hache et, de sa propre main, trancha la tête de Dompareli, surnommé Bocanegra, et la fit hisser au faîte de l'arbre le plus élevé afin que le peuple et les voyageurs apprissent le châtiment exemplaire que l'on avait réservé à l'un des plus redoutables brigands d'Italie, qui avait semé la terreur à la suite d'un pacte qu'il avait conclu avec un protecteur impuissant: Asmodée. Dompareli subit donc la loi du talion.

Son poignard magique, que les plus intrépides de ses complices n'osaient regarder qu'avec effroi, avait perdu tous ses pouvoirs et n'était plus un talisman maléfique: Thémis l'avait privé de son charme homicide, qui avait provoqué tant de massacres aux mains de ce monstre, et d'un seul regard avait réduit à néant ses propriétés infernales qui, si longtemps, lui avaient permis de se soustraire à sa justice.

C'est ainsi que l'Italie, qui avait dû vivre dans une atmosphère de crime, fut délivrée de ce fléau et put pousser un soupir de soulagement. Giacomeli et ses glorieux compagnons furent, quant à eux, largement récompensés par le Prince. Et si les souvenirs de la terreur inspirée par Dompareli, le chef de la Bande Noire, et du mannequin de cire ne s'effacèrent pas de sitôt, on se les remémora désormais en y associant l'acte héroïque du sauveur qui mit un terme aux exploits de ce monstre issu des enfers.

Avec Manuel FERNANDEZ Y GONZALEZ (1821-1888), c'est une "tendance blanche" du fantastique espagnol qui se dessine, cultivée par les romantiques espagnols. Cet auteur, en particulier, fut prolifique au niveau des feuilletons. Il adapte ici le thème du vampirisme à l'univers arabe, en quelque sorte un retour aux sources d'une certaine Espagne.

MILLE ET UNE NUITS VAMPIRES.

Si l'on reconnaît quelque prix à la beauté, inestimable devait être celui de la splendide Wadah. Ses très longs cheveux, d'un noir bleuté, étaient sans pareils; son front pur, serein, nacré, d'une majesté indicible, semblait avoir été créé par Dieu pour témoigner de la grandeur de sa puissance; et l'amour qu'inspirait son profond et doux regard était un poison mortel pour celui qui avait posé les yeux sur elle. Seule une houri pouvait posséder un cou plus voluptueux, un sein à la courbe plus pure, une taille plus svelte, des mains plus blanches et un pied plus fin. Si le Juif Absalon avait été moins âpre au gain, Wadah n'aurait pas connu de troisième maître.

C'est en ce temps-là que la renommée d'un homme que les Musulmans proclamaient le Vainqueur et le Magnifique parvint jusqu'au Maghreb. Ses richesses étaient prodigieuses et sa générosité proverbiale. Cet homme était roi et se nommait Aben-Nazar ou, plus simplement, Al-Hamar.

C'est pourquoi Absalon franchit le détroit en bateau, emmenant Wadah avec lui et laissant derrière lui les campagnes de Ge-al-Taric et de Al-Gezira, et arriva devant les remparts de Séville, alors assiégée par le roi Ferdeland, à qui le roi Aben-Al-Hamar prêtait main-forte avec une chevalerie triée sur le volet.

C'était par une nuit très sombre; l'orage était maître du ciel et les nuages vomissaient une pluie torrentielle. Absalon, Wadah et les esclaves qui la transportaient sur un palanquin couvert, s'égarèrent et tombèrent aux mains des éclaireurs qui surveillaient l'enceinte de la ville.

Absalon fut, bien malgré lui, conduit avec Wadah auprès de Aben-Hud, qui s'empara de la jeune fille sans payer la moindre pistole au Juif, qui lacéra ses vêtements, le maudit et, ce faisant, se retrouva dans les oubliettes les plus profondes de la Torre del Oro.

Le coeur de Wadah finit par s'endurcir et la haine et la cruauté devinrent ses seules raisons de vivre.



C'est pourquoi, lorsque la tempête se déchaînait sur les tours de la Casa del Gallo et que le vent s'engouffrait en hurlant dans les tentures qui ornaient les fenêtres en encorbellement, on pouvait apercevoir une ombre mystérieuse et sanglante qui se promenait de long en large et attisait sa cruauté et sa haine; hargneuse, elle étreignait contre son sein le petit Youssef, seul fruit de son union avec Al-Hamar, et fixait sur lui son regard de hyène rancunière.

Le prince, comme tout ce qui dérivait de Al-Hamar, était bon; il était d'un naturel généreux mais il avait été conçu dans le sein de Wadah et avait également hérité de la perversité de l'Africaine; il était déchiré par un conflit où ne cessaient de s'affronter le bien et le mal et c'est à ces inclinations contradictoires qu'il faut imputer les tergiversations qui furent siennes tout au long de sa vie.

Il était orgueilleux: il ne pouvait accepter froidement que son frère Mohammed gravît un à un les échelons de la royauté alors que lui était destiné à ne jamais aller plus haut que le socle du trône. Wadah s'était employée à développer ses désirs criminels et avait fait en sorte qu'il considère ses frères comme des étrangers. Youssef-ben-A'bd Alá était un cancer latent dans la famille de Al-Hamar.

Jusqu'alors il s'était dominé: il n'était question que d'un trône et l'ambition ne constitue pas une idée fixe chez un enfant. Mohammed avait gagné la confiance de leur père, le peuple l'aimait et il allait bientôt devenir son seigneur, au même titre que Al-Hamar; Wadah voyait avec inquiétude approcher ce moment, car Mohammed, né d'une autre sultane et excellent connaisseur du coeur humain, avait lu dans celui de l'Africaine, malgré tous ses efforts de dissimulation, et il la détestait autant qu'un lion peut haïr un serpent.

Seul Youssef pouvait avoir assez d'influence pour faire éclater une guerre civile qui fût susceptible d'arracher le pouvoir des mains de Mohammed; il avait en outre des vassaux puissants, qui n'attendaient qu'une occasion pour se rebeller contre le roi, et sa cause était le meilleur prétexte à trahison.

Mais comme il était trop jeune pour que l'attrait de la couronne suffît, à lui seul, pour déclencher un conflit ouvert avec son père et son frère, il fallait toucher une corde plus sensible de son coeur: l'amour était un moyen

efficace et Wadah y eut recours.

Youssef avait fait la connaissance de la pulpeuse Betsabé et, depuis, il l'aimait avec toute la folie, toute l'idolâtrie dont est capable un jeune homme de quinze ans quand il discerne une flamme amoureuse dans les yeux d'une belle. Il finit par ne plus la quitter, jouissant de cette extase que l'on éprouve aux côtés d'une femme de qui on rêve éveillé et à cause de qui on dort debout; cette femme le fascinait, posait sur lui ses regards enflammés... et lui réclamait un trône.

Voilà pourquoi le visage de Youssef s'était rembruni et de sombres pensées lui venaient à l'esprit. Au même instant, Betsabé lançait au prince un regard doux et suppliant.

Le prince se jeta, éperdu, à ses pieds.

-Oh, aime-moi, toi qui règnes sur mon coeur! -dit-il d'une voix tremblante- Aime-moi pour que je puisse rester en vie, regarde-moi toujours comme aujourd'hui!... Comme tu es belle!

-Je t'aime, je t'aime, je t'aime! -lui répondit la jeune fille d'une voix que la passion transformait.

-Oh, si tu m'aimes, je livrerai mes trésors, mes pierres précieuses à Absalon et tu seras mienne!

-Je veux être sultane! -répondit Betsabé d'un air encore plus langoureux, en étreignant dans les siennes la main de Youssef.

Le prince se leva en chancelant et couvert de sueurs froides.

-Pour que tu sois sultane -dit-il d'une voix caverneuse-, il faut que meurent mon père et mon frère.

-Eh bien, qu'ils meurent! -répondit la belle d'un air languissant.

-Betsabé, Betsabé! -s'exclama le prince-. Exige de moi le déshonneur, ma liberté, mon sang, mais ne me livre pas à Satan!

-Feras-tu couler ton sang pour moi? -demanda Betsabé au prince, en le fixant d'un regard intense et qui en disait long.

-Oui -répondit le prince, dans les yeux de qui brillait une arrogance presque sauvage.

-Eh bien, je l'accepte.

Youssef prit place sur le divan et Betsabé passa un bras autour de ses épaules, puis elle tira de sa ceinture un minuscule poignard, posa sa main necrée sur le beau cou dénudé de Youssef et plongea la pointe de la lame acérée

dans une des artères saillantes: une goutte de sang teignit de pourpre le cou blanc du prince et Betsabé appliqua ses lèvres sur la blessure et aspira.

Le prince frémit; un frisson de plaisir le parcourut de la tête aux pieds mais, lorsque la jeune fille retira ses lèvres, son visage, auparavant rose et plein de vie, apparut blafard et froid comme celui d'un cadavre.

-Comme tu es beau! -s'exclama Betsabé prise d'une sorte de délire-. Si tu savais comme je t'aime et comme nous serons heureux si le château ne s'élève pas sur la colline!

-De quel château parles-tu? -demanda Youssef, étonné.

-Ouvre cette fenêtre -dit Betsabé pour toute réponse, en indiquant une fenêtre en encorbellement, située dans la partie orientale du boudoir.

Le prince s'exécuta.

-Qu'aperçois-tu d'ici? -poursuivit la jeune fille.

-Je n'aperçois rien -répondit Youssef-; les ténèbres sont fort épaisses.

-Regarde encore.

Un rayon de lune filtrait justement entre deux nuages qui venaient de se croiser.

-Je ne vois rien -fit alors remarquer le prince-, à part le Cerro del Sol, la Colina Roja et, perdus dans la nuit, les jardins du Darro.

-Eh bien, si les créneaux d'un château doivent couronner cette colline avant un an, si le ravin qui se trouve à sa base doit voir se dresser une tour inexpugnable du côté de Veleta, alors moi je serai...

Un sanglot étouffé lui coupa la parole.

-Que seras-tu? -demanda Youssef, que la terreur de la jeune fille faisait trembler.

-Je deviendrai une chauve-souris! -répondit Betsabé qui, en proie au désespoir, se laissa retomber dans le divan.

Le prince éclata de rire en entendant une telle réponse, tant il lui semblait ridicule que cette beauté sans rivale pût se transformer en un volatile, symbole de l'horreur et ami des ténèbres.

-Oh, ne te moque pas de tout cela, mon prince! -poursuivit Betsabé, dont les yeux se remplissaient de larmes-. Si cette maudite tour vient à surplomber le ravin, je me métamorphoserai bel et bien en une chauve-souris, aussi abjecte que noire!

Le fou rire du prince augmentait au fur et à mesure que

la jeune fille révélait sa terrible prophétie.

-Regarde -ajouta Betsabé, déchirant sa tunique et montrant au jeune homme la rondeur de sa belle épaule-, regarde.

Cette fois, le rire du prince resta suspendu comme par enchantement et une expression de stupeur et de dégoût se peignit sur son visage. A la naissance de cette épaule de nacre, il pouvait distinguer une forte tache noire; cette tache se déplia quelque peu, se mit en mouvement et se transforma, sous les yeux du prince, en deux minces et fragiles ailes de chauve-souris.

Youssef avait instinctivement fait un pas en arrière et invoqué Allah. Betsabé avait cessé d'être pour lui un objet de fascination. Les ailes de ce volatile nocturne lui avaient fait oublier le doux regard de la vierge esclave.

-Tu ne m'aimes plus! -s'exclama Betsabé, qui s'était couvert le visage de ses mains et avait éclaté en sanglots.

Le prince garda le silence.

La mystérieuse femme se leva et, regardant fixement le prince, elle déchira ses vêtements et commença à s'arracher les cheveux.

-Ah! -s'exclama-t-elle-. J'aurais dû périr le jour même où je suis née et Jéhovah aurait dû couvrir la nuit où je fus conçue pendant un cauchemar! Jamais le soleil n'aurait réchauffé de ses rayons mon berceau maudit et jamais le sein d'une femme n'aurait nourri la fille du mystère! Il aurait mieux valu que mes yeux ne voient jamais la lumière si une ombre épaisse et une nuit endeuillée doivent m'envelopper pour des siècles!

Son visage exprimait une douleur sublime et une pâle auréole semblait irradier de son front pur. Le prince chancela devant cette beauté surnaturelle et l'émotion remplit ses yeux de larmes.

-Oh! -poursuivit Betsabé- que les vautours me dévorent le coeur si celui que j'aime de toutes mes forces m'abandonne! Que mes yeux se dessèchent s'ils doivent être privés de son affection! Qu'un sommeil éternel engourdisse mon âme et que mon corps disparaisse tel le brouillard du matin s'il n'étanche pas la soif qui me dévore!

-Betsabé, Betsabé! -s'exclama le prince, en saisissant une main de la belle, inconsolable- Si tu m'aimes et que mon amour t'est si précieux, pourquoi verses-tu ces larmes? Est-ce que je ne t'aime pas comme le palmier aime le soleil, comme le ruisseau aime le lac, comme la tourterelle aime sa progéniture?

Betsabé posa sur Youssef un regard plein d'espoir et d'amour.
-Eh bien -dit-elle-, si tu m'aimes, délivre-moi du sortilège qui m'enchaîne à un avenir horrible; fais en sorte que ces ailes répugnantes s'effacent de mon dos, et je serai ton esclave; mon pouvoir te protégera; j'obtiendrai l'éternelle jeunesse et chaque jour prodiguera un charme nouveau à ma beauté; nous vivrons dans un palais de cristal et nous marcherons sur des tapis de fleurs; nous vivrons à jamais et même les étoiles, du haut de leur voûte céleste, nous envieront.
-Et je peux, moi, contribuer à un tel bonheur? -lui demanda le prince, étonné.
-Oui.
-De quelle façon?
-En jurant sur ton âme de n'aimer personne d'autre que moi, d'être indifférent à tout ce qui ne me concerne pas, de vivre pour moi et par moi.
-Eh bien -murmura Youssef-, j'en fais le serment.
-Me reçois-tu pour épouse, quelle que soit ma nature, femme ou génie, ange ou démon?
-Oui.
-Approche-toi, ô mon époux -dit Betsabé, en passant ses bras autour du cou de Youssef et en déposant un baiser sur son front.

Le jeune homme crut mourir: les lèvres de la jeune femme avaient embrasé son être et la perspective d'une nouvelle vie, pleine d'ambitions inconnues et terrifiantes, faisait battre la chamade à son coeur; il crut se voir au sommet d'une très haute montagne et apercevoir à ses pieds la terre avec ses cinq continents, entourés de mers abyssales; à ses côtés, Betsabé le serrait doucement dans ses bras et posait sur lui l'intense regard de ses yeux sombres, tandis qu'un sourire amoureux se dessinait sur ses minces et belles lèvres. Il lui sembla que le bras morbide de la belle se tendait vers le vaste hémisphère et que sa voix douce et tentatrice lui disait:
-Que désires-tu parmi ce que l'air soulève, ce que la terre supporte ou ce que la mer fouette?

Youssef ne voulait que l'amour de Betsabé, mais sans limite, à l'image de cet immense espace qui s'étendait à ses pieds.

La vision se prolongea un instant; ensuite, Youssef eut à nouveau devant les yeux le boudoir de la demeure d'Absalon, avec ses lampes ornées de tulle, alors qu'il avait les paupières baissées et qu'il était allongé sur un lit de fleurs auprès de la belle esclave, étendue nonchalamment dans le divan.

-Regarde -lui dit Betsabé en souriant-: la marque hideuse, signe du sort qu'on m'avait jeté s'est effacée de mon dos. -Et elle lui montra les petites ailes de chauve-souris qu'il avait aperçues quelques minutes plus tôt sur ses épaules et qu'elle tenait à présent entre ses doigts fins.- Brûle-les sur ce petit réchaud -ajouta Betsabé en désignant un des brûle-parfums.

Le jeune homme saisit avec répugnance la sombre dépouille et la jeta au feu. Aussitôt, une flamme bleutée illumina toute la pièce et disparut aussi vite qu'elle avait jailli, laissant néanmoins quelques cendres dans le récipient.
-En subsiste-t-il quelque chose? -poursuivit Betsabé.

Le prince remua la cendre et y trouva une bague d'émeraude, sur laquelle était gravé le signe cabalistique de Salomon.
-Donne-moi cette bague -dit Betsabé.

Le prince la lui remit.

La jeune femme rougit de plaisir car son coeur débordait d'une joie intense.
-Oh! -s'écria-t-elle- Désormais tu es en mon pouvoir, misérable Absalon! Ce qui était écrit, s'accomplit à présent. Qui est plus puissant que moi? J'étancherai ma soif de vengeance et ma soif d'amour. Venez, mes soeurs, venez et réjouissez-vous: le soleil se remet à briller sur notre destinée et, cette fois, il est plus éclatant que jamais.

Au même instant, trois affreuses et énormes chauves-souris pénétrèrent dans la chambre par la fenêtre que le prince avait laissée entrouverte et elles se mirent à voleter autour de Betsabé.

Le prince n'en croyait pas ses yeux. Betsabé tendit les mains vers les chauves-souris et dit:
-Djeidah, ma soeur, viens!

Un des volatiles se posa sur la main de Betsabé et fit frémir ses ailes d'impatience.
-D'où viens-tu? -lui demanda la jeune femme.
-Du château de Comares -répondit la chauve-souris d'un ton doux et langoureux.
-Qui y as-tu rencontré?
- L'élu de mon coeur.
-Te connaît-il?
-Il m'a aperçue en rêve.

-Est-il épris de toi?
-Il m'aime à la folie.
-Par le pouvoir de l'anneau du grand Salomon, que je dépose sur ta tête, réincarne-toi ma soeur.

En prononçant ces paroles, Betsabé déposa sur le sol la chauve-souris qui se transforma en une nuée blanche; cette dernière s'éleva dans les airs, s'épaissit et donna naissance à une femme charmante.

L'étonnement du prince était à son comble: Djeidah aurait pu être la plus belle femme du monde si Betsabé n'avait pas existé. Ses longs cheveux roux flottaient librement sur son dos; la courbe de ses sourcils était parfaite et ses grands yeux bleus exprimaient une langueur irrésistible. Elle était drapée d'une tunique d'un blanc immaculé et ses formes rondes étaient moulées dans les larges plis. Djeidah s'allongea mollement sur le divan et Betsabé appela une autre chauve-souris.

-Zahra, ma soeur, viens!

Le deuxième volatile se percha comme le premier sur la main de Betsabé.

-Où as-tu été? -lui demanda-t-elle.
-Dans la forteresse de Cadix -répondit la chauve-souris d'une voix sonore.
-Qu'y as-tu fait?
-J'y ai veillé sur le sommeil de l'élu de mon coeur.
-Te connaît-il?
-Oui.
-T'aime-t-il?
-Il m'adore.
-Par l'anneau du puissant Salomon, redeviens la femme que tu étais, ma soeur -murmura Betsabé, en déposant la chauve-souris noire sur le divan.

Un instant plus tard, une jeune et grâcieuse demoiselle posait son regard profond sur le prince Youssef. Outre son éclatante beauté, l'expression de ses yeux gris-bruns et scintillants était sombre et fixe. Elle fronçait les sourcils d'une manière terrible et, sur ses lèvres pourpres, se dessinait un sourire cruel; mais cette expression cynique se dissipa peu après; son front redevint pur; ses yeux donnèrent l'image d'une paix profonde et elle arbora un sourire candide; à l'aide de ses mains, qui semblaient faites d'albâtre, elle réajusta ses longues boucles noires qui recouvraient en partie son visage couleur de bronze et

s'installa dans le divan à côté de Djeidah, de telle sorte que la jupe de sa longue tunique écarlate recouvrît ses pieds.

La troisième chauve-souris voletait encore autour de la tête de Betsabé.

-Obeidah, ma soeur, viens! -dit Betsabé en étendant à nouveau la main.

La chauve-souris s'y posa.

-Je viens de l'alcazar de Malaga -annonça-t-elle d'une voix très douce.
-Qu'y as-tu fait?
-J'y ai veillé sur l'élu de mon coeur.
-T'a-t-il vu?
-En rêve.
-T'aime-t-il?
-Il est fou de moi.
-Au nom du grand et puissant Salomon, redeviens belle ma soeur.

Une troisième jeune femme merveilleuse fit son apparition à la suite de l'invocation de Betsabé.

Une tunique dorée dissimulait à peine sa taille élancée; le regard de ses beaux yeux envoûtants semblait si indifférent qu'il aurait offensé l'amour en personne; sa chevelure blonde comme les blés rehaussait un front où l'on ne trouvait pas la moindre trace de contrariété. Obeidah prit place sur le divan entre Djeidah et Zarah.

Betsabé toucha alors de son anneau magique la chaîne d'or qui entravait ses pieds.

-Que se brise à jamais le symbole de mon esclavage -s'exclama-t-elle.

La chaîne tomba en miettes.

-Me voilà libre! -cria Betsabé, rejoignant d'un bond l'endroit d'où le prince muet d'étonnement contemplait ces prodiges-. Me voilà reine! Mes soeurs, levez-vous!
-J'ai sommeil -répondit Djeidah, en étouffant un long bâillement.
-Toujours aussi paresseuse -murmura Betsabé-. Et toi, Zahra, as-tu oublié toutes les nuits de souffrances que tu as endurées pour te reposer de la sorte alors que le moment est venu d'unir nos forces pour remporter la dernière épreuve?
-Oui -répondit Zarah d'une voix aigre, en s'adressant à Djeidah et Obeidah-, unissons nos efforts, mes soeurs, pour que notre chère Betsabé conquière l'amour de son

beau prince; aidons-la pour qu'après elle nous traite comme des esclaves.

Betsabé se mordit les lèvres d'impatience et se tourna vers Obeidah.

-J'ai faim -grogna cette dernière, en jetant un regard indifférent sur sa soeur.

-Eh bien, vous n'avez pas changé! -s'exclama Betsabé, furieuse-. Et, en vérité, j'ai eu tort de me souvenir de vous et de vous arracher à la captivité. Toi, Djeidah la paresseuse, tu mériterais de dormir enveloppée dans tes ailes noires et dans le plus sombre recoin de quelque ruine. Toi, Zarah, envieuse et cruelle, tu mériterais de ne plus jamais revoir le soleil. Quant à toi, Obeidah la gloutonne, tu mériterais de te contenter des insectes que tu rencontres lors de ton vol nocturne.

Les beaux visages des trois dames ainsi apostrophées s'animèrent d'une expression de colère et elles se jetèrent, furieuses, sur Betsabé.

-Pourquoi me traites-tu de paresseuse -cria Djeidah-, alors que ce sont tes folies amoureuses qui nous ont réduites à cet état?

-Et pourquoi me qualifies-tu d'envieuse -ajouta Zahra-, alors que tu mettrais en pièces celle qui aurait l'audace d'aimer ton beau Youssef?

-Et pourquoi me traites-tu de gloutonne -renchérit Obeidah-, alors que tu ne cesses de dévorer des yeux ton prince charmant?

Accablée par les reproches de ses soeurs, Betsabé avait battu en retraite, ceci non par peur mais comme un lutteur qui se dérobe à la vue de son adversaire pour chercher un meilleur angle d'attaque.

-Savez-vous -leur dit-elle après quelques instants de réflexion et en leur montrant l'anneau magique- que grâce à ce talisman je peux vous renvoyer à vos nids infects aussi facilement que je vous en ai tirées?

Les trois beautés rebelles pâlirent et dévisagèrent leur soeur avec anxiété.

-Je ne le ferai pas -continua Betsabé-, parce que je ne suis pas rancunière. Mais il faut que nous unissions nos forces pour faire pencher du bon côté la balance de notre destin et éviter le pire. Que préférez-vous: les ténèbres de la tour des Sept Sols ou les palais de notre père?

-Les palais de notre père -répondirent en choeur les trois rebelles, le plus humblement qu'elles purent.

-Eh bien, pour les reconquérir, il faut se battre. Quand vous veniez me rendre visite, je contemplais vos ailes de crêpe et je vous trouvais plus raisonnables et plus humbles; vous me disiez avec un accent désespéré: "Betsabé, chère soeur, arrache-nous à cet état et nous t'obéirons, rends-nous notre apparence humaine et nous deviendrons tes esclaves". Eh bien, le destin m'a donné les moyens d'exaucer votre voeu et vous voici à nouveau jeunes et belles.

Betsabé marqua une pause pour donner plus de poids à ses paroles solennelles.

-Et que devons-nous faire? -interrogèrent simultanément les trois femmes, ayant retrouvé leur humilité.

-En bas, il y a trois ours sauvages à domestiquer. Vous avez dit que les vieux débris vous apprécient?

-Oui -répondirent les trois belles.

-Eh bien, aimez-les ou, du moins, faites semblant.

-Abu-Yshac est vieux, laid et avare -fit remarquer Djeidah en faisant une moue de dégoût-, et si tu m'abandonnes à lui sans défense, il me traitera comme ses Ethiopiennes et me vendra au premier venu qui lui offrira cent pistoles.

-Abu-Abdala -déclara à son tour Zahra- est orgueilleux et il me regardera comme une esclave.

-Abul-Hassan -murmura Obeidah- est irascible et jaloux; il me fouettera comme ses chiens.

-Par Léviathan! -s'écria Betsabé en colère-. Qui vous fait croire, soeurs ingrates, que je vais vous abandonner? N'ai-je pas besoin de vous, mes ailes, pour que mon amour monte dans les cieux? A quoi bon vous rebeller contre votre destinée? N'a-t-elle pas permis que vous veilliez sur le sommeil de ces trois hommes et qu'ils succombent à des visions tentatrices, comme il a permis que j'aime le fils d'un roi?

-Eh bien -proposa Zahra-, tuons ces trois hommes.

-Gardez-vous bien de le faire -dit Betsabé-. Sans eux, qui fera périr l'homme destiné à édifier la tour des Sept Sols?

Le prince, qui assistait, pensif, à cette terrible conversation, frémit de la tête aux pieds et crut sa dernière heure venue quand Zahra demanda:

-Et pourquoi gardes-tu ton prince? Il est tout compte fait le fils de cet homme et il peut accéder à son harem quand bon lui semble. Et puis poisons et poignards existent pour qu'on s'en serve...

-Le peuple ne choisit jamais pour roi celui qui assassine son père et pour assurer notre avenir, il est nécessaire que je sois sultane. Pesez bien le pour et le contre: une année passe à la vitesse d'un ouragan et si celle qui vient s'écoule sans que Al-Hamar trépasse,... malheur à nous!

Les trois jeunes femmes regardèrent Betsabé, indécises; cette dernière, irritée par leur obstination, était sur le point de leur rendre leur apparence de chauves-souris.

-Vous vous décidez, oui ou non? -s'écria-t-elle.

-Oui -répondirent-elles toutes trois, en pleurnichant.

Betsabé se retourna alors vers le prince.

-Mon bien-aimé -dit-elle-, tu vas voir ce qu'aucun mortel ne peut raconter. Veux-tu que je fasse venir ici les archanges du septième ciel? Pourquoi la lumière de mes yeux est-elle si triste?

Youssef prit une main de la jeune femme et l'étreignit dans les siennes.

A l'aide de la bague, Betsabé décrivit un cercle sur le sol, murmura quelques paroles mystérieuses et ajouta d'une voix puissante:

-Esprits qui écoutez mes incantations, esclaves de mon pouvoir, paraissez à la lumière!

Du centre du cercle tracé par Betsabé émergèrent trois horribles génies. Chacun d'eux était suivi d'un cortège d'esclaves des deux sexes, couverts d'habits étincelant de richesses. Des pages à la longue chevelure blonde portaient sur des plateaux d'or de splendides tuniques et des bijoux d'une valeur inestimable. Dix guerriers arabes, bardés de fer, accompagnaient chaque domestique.

-Génies -déclara Betsabé en s'adressant à eux-, je vous confie mes soeurs. Menez-les dans mon palais et exaucez tous leurs désirs. Quand poindra le jour de demain, faites monter chacune d'elles dans un palanquin; joignez à leur suite des esclaves voilées, qui lanceront des poignées d'or sur la foule qui s'arrêtera pour regarder le cortège; faites escorter chacune d'elles de dix cavaliers armés jusqu'aux dents, montés sur des chevaux supérieurs à ceux de Perse. Vous, génies invisibles, vous assurerez la protection de mes soeurs. Djeidah pénètrera à Grenade par la porte de Bib-Lachard, Zehra par celle de Bib-Ataubin et Obeidah par celle de Bib-Elvira. Toutes trois se retrouveront dans les arènes de Bib-Ramble et prendront place à l'endroit réservés dans les tribunes aux princesses. Allez, mes soeurs, allez.

Chacune des jeunes femmes disparut avec sa suite dans le cercle tracé par Betsabé, qui s'effaça derrière elles.

Pedro Antonio de ALARCON (1833-1891) est probablement l'auteur fantastique espagnol le plus connu du public francophone, précisément grâce au récit que nous vous présentons aujourd'hui dans une nouvelle traduction et qui avait été sélectionné par Roger Caillois pour sa célèbre Anthologie du fantastique: "La Mujer alta" (1881), inclus dans ses Narraciones inverosimiles (1882). Il a été retenu pour une récente publication de l'éditeur Retz-Franco Maria Ricci, L'Ami de la mort, comprenant en outre ce court roman et constituant le 12ème volume de "La Bibliothèque de Babel". Il n'est pas impossible que l'atmosphère de "La Mujer alta" ait pu frapper l'imagination de Rubén Dario pour son récit "La Larva" (1910), inclus dans notre anthologie Amérique latine fantastique ("Ides... et autres" N° 21).

LA GRANDE FEMME. (conte destiné à faire peur)

-Comme nous savons peu de choses, mes amis!... Comme nous savons peu de choses! -s'exclama Gabriel, brillant ingénieur des Eaux et Forêts, en s'asseyant sous un pin, à proximité d'une source. Cela se passait au sommet du Guadarrama, à une lieue et demie de l'Escurial, à la frontière des provinces de Madrid et de Ségovie; je revois l'endroit, avec sa source et son pin, comme si j'y étais mais son nom m'échappe-. Asseyons-nous, comme il est de rigueur et conformément... à notre programme -poursuivit Gabriel-, afin de nous reposer et de nous restaurer dans ce site agréable et réputé pour les vertus digestives de l'eau de cette source et les nombreux gigots qu'y ont mangés nos illustres maîtres don Miguel Bosch, don Màximo Laguna, don Agustin Pascual et tant d'autres grands naturalistes. Je vais vous raconter une histoire étrange et bizarre à l'appui de ma thèse..., qui se borne à affirmer -bien que vous me taxiez d'obscurantisme- qu'il se passe encore des événements surnaturels sur la terre, en l'occurrence des choses qui échappent à notre entendement, à la science et à la philosophie, dans le sens que nous donnons aujourd'hui (sans le comprendre?) à de tels mots, "des mots, toujours des mots", comme dirait Hamlet...



Gabriel tenait ce discours pittoresque à cinq individus, d'âge variable, dont aucun n'était jeune et un seul d'âge avancé. Trois d'entre eux étaient également ingénieurs des Eaux et Forêts, le quatrième était peintre et le dernier plus ou moins homme de lettres. Tous avaient accompagné l'orateur, qui était le cadet, depuis le Real Sitio de San Lorenzo, cheminant sur des mules qu'ils avaient louées pour passer la journée en herborisant dans les belles pinèdes de Peguerinos, en chassant des papillons à l'aide de filets de tulle, en capturant des coléoptères rares sous l'écorce des pins malades et en mangeant les copieux pique-niques pour lesquels ils s'étaient cotisés.

Cela se passait en 1875, au plus chaud de l'été. Je ne me souviens pas si c'était à la Saint-Jacques ou à la Saint-Louis... mais j'ai l'impression que c'était tout de même à la Saint-Louis. Quoi qu'il en soit, on jouissait sur ces hauteurs d'une fraîcheur délicieuse et le coeur, l'estomac et l'intelligence y fonctionnaient mieux que dans la vie et l'environnement quotidiens...

Lorsque les six amis se furent assis, Gabriel poursuivit en ces termes:

-Je ne pense pas que vous m'accuserez d'avoir des visions... Pour mon bonheur ou mon malheur, je suis -n'ayons pas peur des mots- un homme moderne, nullement superstitieux et aussi "positiviste" que n'importe qui, bien que j'inclue parmi les faits "positifs" de la Nature toutes les mystérieuses émotions et facultés de mon âme en matière de sentiment... Eh bien, à propos de phénomènes surnaturels ou "extranaturels", écoutez ce que j'ai entendu et voyez ce que j'ai vu, bien que je ne sois pas le véritable protagoniste de la très singulière histoire que je vais vous conter; et dites-moi ensuite quelle explication terrestre, physique, naturelle -peu importe l'épithète dont nous la gratifierons- on peut donner à un événement aussi merveilleux. Voici de quoi il retourne... mais, d'abord, versez-moi une goutte, car l'outre a dû se rafraîchir dans cette source babillante et cristalline, placée par Dieu sur cette cime boisée pour tenir au frais le vin des botanistes!

-Eh bien, messieurs, je ne sais pas si vous avez entendu parler d'un ingénieur des Ponts et Chaussées du nom de Telesforo X... qui mourut en 1860...

-Moi non...

-Moi oui!

-Moi également: un jeune Andalou, à moustaches noires, qui aurait dû épouser la fille du marquis de Moreda..., et qui mourut d'une jaunisse...

-C'est bien de lui qu'il s'agit! -poursuivit Gabriel- Eh bien, six mois avant sa mort, mon ami Telesforo était encore un jeune homme très brillant, comme on dit maintenant. Beau garçon, fort, courageux, couvert de prestige parce qu'il était sorti premier de sa promotion à l'Ecole des Ponts et Chaussées, d'une valeur déjà confirmée, grâce à la réalisation de projets importants, il était le point de mire de plusieurs entreprises privées -qui se le disputaient en cet âge d'or des travaux publics- et des femmes à marier ou mal mariées ainsi que des veuves impénitentes, bien sûr, parmi lesquelles une très belle jeune femme qui... Mais la veuve en question n'a aucun rapport avec mon histoire, car celle que Telesforo aima sérieusement fut sa fiancée, la pauvre Joaquinita Moreda, dont j'ai parlé plus haut, et l'autre ne dépassa pas le stade purement usufructuaire d'une amourette...

-Monsieur Gabriel, au fait!

-Oui..., oui, j'y vais, car ni mon histoire ni la controverse qu'elle soulèvera ne sont matière à plaisanteries ou à boutades... Juan, verse-moi un autre demi-verre... Ce vin est vraiment bon! Attention donc et soyez sérieux car je vais à présent vous rapporter de tristes faits.

Comme le savent ceux qui l'ont connue, Joaquina mourut brusquement aux bains de Sainte-Agueda, à la fin de l'été 1859... Je me trouvais à Pau lorsqu'on m'annonça la douloureuse nouvelle, qui me toucha tout particulièrement en raison des liens d'amitié qui m'unissaient à Telesforo... Avec elle, je n'avais parlé qu'une seule fois, chez sa tante la générale López et certes sa pâleur bleutée, caractéristique des personnes atteintes d'anévrisme, m'était apparue dès l'abord comme un signe de mauvaise santé... Mais, enfin, sa distinction, sa beauté et sa grâce étaient autant d'atouts pour la jeune fille; et comme elle était de surcroît fille unique, héritière d'un titre auquel s'ajoutaient quelques millions, j'imaginai combien mon brave mathématicien serait inconsolable. A peine de retour à Madrid, quinze ou vingt jours après le malheur, je lui rendis donc une visite fort matinale à son élégant appartement de célibataire accueillant et de chef de bureau, calle del Lobo... Je ne me souviens pas du numéro mais je me rappelle que c'était tout près de la Carrera de San Jerónimo.

Le jeune ingénieur, en grand deuil, était fort affligé, quoique digne et maître apparemment de sa douleur, mais, malgré l'heure, il s'était déjà attelé avec ses collaborateurs à je ne sais quel projet de chemin de fer. Il m'étreignit longuement dans ses bras, sans pousser le plus léger soupir, puis donna des instructions relatives au travail en cours à l'un de ses assistants et me conduisit enfin dans son bureau particulier, situé à l'extrémité opposée de l'appartement. Tandis que nous marchions, il me dit avec un accent lugubre et sans me regarder:

-Je me réjouis de ta venue... Dans l'état où je me trouve, j'ai à maintes reprises déploré ton absence... Il m'est arrivé une chose étrange et fort singulière, dont seul un ami comme toi peut prendre connaissance sans me considérer comme un imbécile ou un fou, chose au sujet de laquelle j'ai besoin d'avoir l'avis serein et froid d'un esprit scientifique... Assieds-toi... -poursuivit-il, quand nous fûmes arrivés à destination- mais ne crains pas que je t'accable en te décrivant la douleur qui m'afflige et qui durera tant que je vivrai... Pourquoi? Tu l'imagineras aisément pour peu que tu comprennes les souffrances humaines, et moi je ne veux être consolé ni maintenant, ni plus tard, ni jamais! Ce que je vais t'exposer avec tous les détails qu'il convient, c'est-à-dire en reprenant l'affaire depuis son début, est une circonstance horrible et mystérieuse, qui a servi en quelque sorte de prélude infernal à mon malheur et qui jette dans mon esprit un trouble tel qu'il t'épouvantera...

-Parle! -répondis-je, commençant à éprouver en effet je ne sais quel repentir d'être entré dans cette maison, en voyant la peur qui se peignait sur le visage de mon ami.

-Ecoute... -reprit-il en essuyant son front inondé de sueur.-

Je ne sais s'il s'agit d'une déformation de mon imagination ou d'une manie contractée à l'écoute d'un de ces contes de bonne femme, par lesquels on effraie inconsidérément les enfants au berceau, toujours est-il que, depuis ma plus tendre enfance, rien ne m'inspire autant d'horreur et de crainte qu'une femme seule, dans la rue, à une heure avancée de la nuit, soit que je l'imagine, soit que je la rencontre dans la réalité.

Tu sais bien que je n'ai jamais été un lâche. Je me suis battu en duel, comme tout homme digne de ce nom, chaque fois que c'était nécessaire. Frais émoulu de

l'école d'ingénieurs, j'ai affronté à coups de bâton et en faisant le coup de feu à Despeñaperros mes paysans en révolte et les ai réduits à l'obéissance. Ma vie durant, à Jaén, à Madrid et en tant d'autres lieux, je me suis promené dans les rues à une heure indue, seul, sans armes, attentif aux seuls problèmes amoureux qui me faisaient veiller et si, d'aventure, je me suis retrouvé nez-à-nez avec des silhouettes peu rassurantes, voleurs ou simples matamores, ce sont eux qui ont dû fuir ou s'écarter pour me céder le passage... Par contre s'il s'agissait d'une femme seule, à l'arrêt ou en mouvement, si je n'étais pas non plus accompagné et que je n'apercevais âme qui vive..., alors (ris si tu veux, mais crois-moi) j'avais la chair de poule, de vagues craintes assaillaient mon esprit: je songeais aux âmes de l'au-delà, à des êtres fantastiques, à toutes les inventions superstitieuses qui me faisaient rire en d'autres circonstances, et je pressais le pas ou faisais volte-face. Mais la peur ne cessait de m'habiter pour autant et je ne pouvais m'y soustraire un seul moment tant que je n'étais pas rentré chez moi.

J'éclatais alors de rire et j'avais honte de ma folie, consolé par la pensée que nul ne s'en apercevait. Là, je me rendais compte, froidement, que, puisque je ne croyais ni aux esprits, ni aux sorcières, ni aux revenants, je n'aurais rien dû craindre de cette femme maigre, que la misère, le vice ou quelque malheur retenaient sans doute hors de son foyer à une heure aussi avancée, et à qui j'aurais mieux fait d'offrir mon aide, si elle en avait besoin, ou de donner une aumône, si elle me la demandait... Néanmoins, cette scène pitoyable se répétait chaque fois que je me retrouvais dans des circonstances analogues, et songe que j'avais déjà vingt-cinq ans, dont une bonne part d'aventures nocturnes, sans que le moindre problème ait jamais surgi entre ces solitaires noctambules et moi!... Mais, tout compte fait, rien de ce que je t'ai raconté n'a jamais revêtu une grande importance puisque ma terreur irraisonnée se dissipait toujours dès que j'arrivais chez moi ou que j'apercevais d'autres personnes dans la rue et que je ne m'en souvenais même plus au bout de quelques minutes, tout comme on oublie les erreurs ou les sottises sans fondement et sans conséquence.

Voilà où j'en étais, il y a près de trois ans (bien des raisons m'ont malheureusement permis de retenir la date

exacte: la nuit du 15 au 16 novembre 1857!), quand je regagnai à trois heures du matin la maisonnette de la calle de Jardines, proche de la calle de la Montera, où, comme tu dois t'en souvenir, j'habitais alors... Je ne sortais pas, à une heure aussi avancée et par un temps épouvantable, venteux et glacial, d'un nid d'amoureux mais bien... (je vais te le dire, même si cela peut te surprendre) d'une sorte de maison de jeu, que la police ne connaissait pas en tant que telle, où nombre de gens s'étaient déjà ruinés et où on m'avait amené ce soir-là pour la première ... et la dernière fois. Tu sais que je n'ai jamais été joueur: j'y étais entré, trompé par un mauvais ami qui m'avait laissé croire que nous nous bornerions à faire la connaissance de quelques dames élégantes, à la vertu douteuse (pur "demi-monde"), sous prétexte de miser quelques maravédis au Nain jaune, sur le tapis vert, auprès des jupes de bayette. Mais voici qu'arrivent, vers minuit, des habitués, en ligne droite du Théâtre royal ou de salons vraiment aristocratiques; dès lors on changea de jeu, des pièces d'or apparurent, puis des billets et enfin des reconnaissances de dettes. Je m'enfonçai peu à peu dans la sombre forêt du vice, pleine de fièvres et de tentations, et je perdis non seulement tout ce que j'avais sur moi et tout ce que je possédais mais je contractai en outre une grosse dette... que je réglai avec un billet à ordre. Bref, j'étais complètement ruiné et, sans l'héritage et les bonnes affaires que je devais faire par la suite, je me serais retrouvé dans une situation pour le moins angoissante et précaire.

Cette nuit-là, je rentrais donc chez moi, disais-je, à une heure indue, transi, affamé, honteux et mécontent comme tu peux l'imaginer; plus qu'à moi-même, je songeais à mon vieux père malade, à qui je devrais écrire pour demander de l'argent, ce qui ne manquerait pas de lui causer autant de peine que d'étonnement puisqu'il me croyait dans une situation excellente et aisée... Soudain, alors que je pénétrais dans ma rue, par le côté qui donne sur celle de Peligros, et que je passais devant une maison de construction récente, j'avisai, dans l'embrasure d'une porte fermée sur le trottoir que je suivais, debout, immobile et raide comme un piquet, une femme très grande et forte, la soixantaine environ, dont les yeux dépourvus de cils, au regard méchant et insolent, se rivèrent aux miens comme deux poignards, tandis que sa bouche édentée me faisait

une horrible grimace en guise de sourire...

La terreur ou la peur délirante qui s'empare aussitôt de moi me permit, je ne sais à la suite de quel prodige, de percevoir d'emblée -c'est-à-dire pendant les deux secondes où, en passant, j'entrevis cette apparition répugnante-, les détails les plus insignifiants de sa silhouette et de ses vêtements... Voyons si je parviens à ordonner mes impressions telles que je les ai éprouvées alors et qu'elles se sont à jamais gravées dans ma mémoire, à la lumière blafarde du réverbère qui éclaira d'un reflet diabolique cette scène fatidique...

Mais je m'excite trop, bien que cela ne soit pas sans motif, comme tu vas le voir! Toutefois, ne t'inquiète pas de l'état de ma raison... Je ne suis pas encore fou!

Ce qui me frappa d'abord chez cette créature que je qualifierai de femme, ce furent sa taille très élevée et la largeur de ses épaules décharnées; puis la rondeur et la fixité de ses yeux éteints de hibou, l'énormité de son nez proéminent et l'absence de dents qui faisait de sa bouche une sorte de grand trou noir; et, enfin, ses vêtements de jeune fille du quartier d'Avapiés, le foulard neuf en coton qu'elle portait autour de la tête, noué sous le menton, et un minuscule éventail ouvert qu'elle tenait à la main et derrière lequel elle abritait des regards, comme par pudeur, le milieu de sa ceinture.

Quoi de plus ridicule et de plus terrible, quoi de plus dérisoire et de plus sarcastique que ce petit éventail entre des mains si énormes, servant en quelque sorte de point d'appui pour la faiblesse d'une géante aussi laide, aussi vieille et aussi osseuse! Identique était l'effet produit par le petit foulard de percale aux couleurs voyantes qui encadrait son visage, submergé par ce nez en bec d'aigle, nez masculin qui, l'espace d'un instant, me laissa l'illusion (réconfortante) que j'avais affaire à un homme travesti... Mais son regard cynique et son sourire hideux étaient caractéristiques d'une vieille sorcière, d'une ensorceleuse, d'une Parque... que sais-je! de quelque chose qui justifiait pleinement l'aversion et la peur soudaine que m'avaient, toute ma vie, inspirées les femmes qui se promenaient seules, la nuit, dans la rue... On aurait dit que j'avais, dès mon berceau, pressenti cette rencontre! On aurait dit que je la craignais instinctivement, comme chaque être vivant craint, devine, flaire et reconnaît son ennemi naturel avant d'avoir été blessé par lui,

avant de l'avoir vu, rien qu'en entendant le bruit de ses pas!

Je ne pris pas la fuite à la vue du sphinx de ma vie, moins par honte ou par fierté masculine que par crainte que ma propre peur ne lui révélât quelle était ma nature ou ne lui donnât des ailes pour me suivre, m'agresser, ... que sais-je! Les dangers qu'engendre la panique n'ont ni forme ni nom que l'on puisse exprimer!

Ma maison était située à l'autre bout de cette rue longue et étroite, où je me trouvais seul, entièrement seul, en compagnie de ce mystérieux fantôme, que je croyais bien capable de m'anéantir en proférant une seule parole... Que faire pour y parvenir sans encombre? Ah! Combien j'aspirais à retrouver la calle de la Montera, large et illuminée, que j'apercevais au loin et où, à toute heure, il y a des agents de police!...

Je décidai donc de prendre mon courage à deux mains et de dissimuler cette misérable terreur, de ne pas presser le pas mais de gagner toujours du terrain, même au prix de quelques années de vie et de santé, afin de me rapprocher peu à peu de mon domicile, en m'efforçant surtout de ne pas m'effondrer au préalable comme une masse.

Je progressais donc de la sorte et j'avais dû parcourir au moins vingt pas, depuis que j'avais laissé derrière moi la porte où était cachée la femme à l'éventail, quand il me vint brusquement une idée horrible, épouvantable et, néanmoins, très normale: tourner la tête pour voir si mon ennemie me suivait!

De deux choses l'une... -pensai-je avec la rapidité de l'éclair-: ou ma terreur n'est pas sans fondement, ou c'est de la folie; si elle est fondée, cette femme a dû se jeter à ma poursuite, elle est sur le point de me rejoindre et il n'y a pas de salut possible pour moi... Et si c'est une folie, une appréhension, une peur panique comme une autre, j'aurai acquis une certitude qui sera valable pour le cas présent et pour tous ceux qui se présenteront à l'avenir, en voyant que cette pauvre vieille est restée dans l'embrasure de sa porte pour s'abriter du froid ou attendre qu'on lui ouvre; et je pourrai poursuivre bien tranquillement ma route jusque chez moi et je serai guéri d'une manie qui me fait tant rougir.

Tout en raisonnant de la sorte, je fis un effort extraordinaire et tournai la tête.

Ah! Gabriel! Gabriel! Quel malheur! La grande femme m'avait suivi à pas feutrés, elle était sur moi, elle me touchait presque avec son éventail, elle penchait presque sa tête sur mon épaule!

Pourquoi? Dans quel but, mon cher Gabriel? Etait-elle une voleuse? Etait-elle effectivement un homme travesti? Prisait-elle l'ironie et avait-elle compris combien j'en avais peur? Etait-elle le spectre de ma propre lâcheté? Ou était-elle un fantôme destiné à tourner en ridicule les désillusions et les faiblesses humaines?

Je n'en finirais pas de te dire tout ce qui me traversa l'esprit à ce moment! Toujours est-il que je poussai un cri, m'enfuyant à toutes jambes comme un enfant de quatre ans qui croit voir le croque-mitaine, et que je ne cessai de courir qu'en débouchant dans la calle de la Montera...

Là, ma peur disparut comme par enchantement. Et pourtant la calle de la Montera était déserte, elle aussi! Je tournai donc la tête vers la calle de Jardines, que je pouvais voir dans toute sa longueur, et qui était suffisamment éclairée par ses trois réverbères et un bec de gaz de la calle de Peligros pour que la grande femme ne pût se dissimuler dans l'ombre si par hasard elle avait reculé dans cette direction. Et plût au ciel qu'elle ne fût pas là, immobile ou marchant! Plût au ciel que je ne la visse pas du tout!

Malgré cela, je me gardai bien de pénétrer à nouveau dans ma rue.

La gueuse! -me dis-je- Elle a dû se fourrer dans l'embrasure d'une autre porte!... Mais tant que les réverbères resteront allumés, elle ne pourra pas bouger sans que je la remarque...

A ce moment, je vis un veilleur de nuit déboucher de la calle del Caballero de Gracia et je le hélai sans quitter ma position. Pour justifier mon appel et stimuler son zèle je lui dis qu'il y avait un homme travesti en femme dans la calle de Jardines et qu'il devait s'y rendre en prenant la calle de la Aduana puis celle de Peligros; quant à moi, je ne bougerais pas de l'endroit où je me trouvais. Si nous adoptions cette tactique, cet homme qui était, de toute évidence, un voleur ou un assassin n'allait pas pouvoir nous échapper.

Le veilleur de nuit suivit mes instructions; il prit la calle de la Aduana et, lorsque je vis sa lanterne progresser depuis l'autre bout de la calle de Jardines, j'y péné-

trai hardiment à mon tour.

Nous nous rejoignîmes bientôt à mi-chemin, sans avoir ni l'un ni l'autre rencontré qui que ce fût, bien que nous eussions méthodiquement inspecté chaque porte.

-Il a dû s'introduire dans quelque maison... -dit le veilleur de nuit.

-Ce doit être cela! -répondis-je en ouvrant la porte de mon logis, fermement décidé à déménager dans une autre rue dès le lendemain.

Peu après, je me trouvais dans ma chambre, au troisième étage, dont je gardais toujours la clef sur moi, afin de ne pas déranger mon domestique, ce bon José.

Mais cette fois-là, José m'attendait! Mes malheurs, en cette nuit du 15 au 16 novembre, n'étaient pas terminés!

-Que se passe-t-il? -lui demandai-je avec étonnement.

-Monsieur -me répondit-il visiblement ému-, le commandant Falcón est resté ici à vous attendre de onze heures à deux heures et demie et il m'a dit que si vous veniez dormir chez vous, il ne fallait pas vous déshabiller car il reviendrait à l'aube...

Ces mots me glacèrent de douleur et d'épouvante, comme si l'on m'avait annoncé ma propre mort... Je savais que mon père bien-aimé, qui habitait Jaén et souffrait d'une maladie chronique, avait subi cet hiver-là des crises répétées et fort graves; j'avais donc écrit à mes frères -au cas où une issue fatale surviendrait- de télégraphier au commandant Falcón, qui me communiquerait la nouvelle de la façon la plus délicate possible... Cela ne faisait donc aucun doute pour moi: mon père était décédé!

Je m'assis dans un fauteuil pour attendre le lever du jour, qui verrait le retour de mon ami et, avec lui, l'annonce officielle d'un si grand malheur. Dieu seul sait combien j'ai souffert lors de ces deux heures d'attente cruelle, pendant lesquelles (et voilà le rapport avec le récit qui nous occupe) je ne pouvais dissocier dans mon esprit trois idées distinctes et sans lien apparent, qui s'obstinaient à former un conglomérat monstrueux et terrifiant: ma ruine au jeu, ma rencontre avec le grande femme et la mort de mon père vénéré!

A six heures précises, le commandant Falcón pénétra dans mon cabinet de travail et me regarda en silence...

Je me jetai dans ses bras en pleurant désespérément et il s'exclama en me consolant:

-Pleure, oui, mon ami, pleure! Plût au ciel que tu puisses souvent ressentir cette douleur!

-Mon ami Telesforo -poursuivit Gabriel, après avoir vidé un autre verre de vin-, parvenu à ce point de son récit, marqua une courte pause puis reprit en ces termes:

Si mon histoire s'arrêtait ici, tu n'y trouverais probablement rien d'extraordinaire ni de surnaturel, et tu pourrais me dire, comme ces deux hommes pleins de bon sens à qui je l'ai racontée à l'époque, que toute personne à l'imagination fertile abrite une peur panique en son for intérieur, que la mienne était déclenchée par les femmes noctambules et solitaires, et que la vieille de la calle de Jardines devait être une pauvresse sans maison ni foyer, qui s'apprêtait à me demander l'aumône quand j'avais poussé un cri et m'étais mis à courir, ou encore une répugnante Celestina (*) de ce quartier assez mal famé...

J'aurais voulu, moi aussi, partager cet avis; je parvins même à y croire au bout de quelques mois et pourtant j'aurais donné alors plusieurs années de ma vie contre la certitude de ne plus jamais rencontrer la grande femme. En revanche, je donnerais aujourd'hui tout mon sang pour la retrouver!

-Pourquoi?

-Pour la tuer sur-le-champ!

-Je ne te comprends pas...

-Tu me comprendras si je te dis que je suis à nouveau tombé nez-à-nez avec elle il y a trois semaines, quelques heures avant de recevoir la nouvelle fatale de la mort de ma pauvre Joaquina...

-Raconte-moi... raconte-moi...

-Il ne me reste pas grand-chose à te dire. Il était cinq heures du matin, je rentrais chez moi après avoir passé ma dernière nuit -je ne dirai pas d'amour, mais de sanglots amers et d'explications orageuses- en compagnie de mon ancienne maîtresse, la veuve T..., avec qui je devais rompre désormais puisque l'on venait de publier les bans de mon mariage, avec l'autre malheureuse que l'on enterrait à Santa Agueda au même moment!

Il ne faisait pas encore complètement jour, mais l'aube pointait déjà dans les rues orientées vers l'est. On venait d'éteindre les réverbères et les veilleurs de nuit s'étaient retirés quand, sur le point de traverser la calle del Prado -en l'occurrence, de passer d'une portion

(*) N. d. T.: synonyme de "entremetteuse", par référence au personnage de Fernando de Rojas appelé La Celestina.

de la calle del Lobo à l'autre-, l'épouvantable femme de la calle de Jardines me croisa, venant de la Plaza de las Cortes et se dirigeant vers celle de Santa Ana.

Elle ne me regarda pas et je crus qu'elle ne m'avait pas vu... Elle portait les mêmes vêtements et le même éventail que trois ans plus tôt... Mon effroi et ma lâcheté furent plus grands que jamais! Je traversai très rapidement la calle del Prado après son passage, sans la quitter des yeux pour m'assurer qu'elle ne se retournait pas et, quand je me fus engagé dans l'autre portion de la calle del Lobo, je respirai comme si je venais de franchir à la nage un courant impétueux puis pressai à nouveau le pas pour regagner ce domicile. Je me sentais plus soulagé qu'effrayé, car j'estimais que le simple fait d'avoir été si près d'elle sans qu'elle me vît avait suffi à vaincre et anéantir cette odieuse sorcière...

Soudain, alors que j'étais déjà près d'ici, je fus saisi comme d'un vertige de terreur à la pensée que la vieille rusée m'avait peut-être vu et reconnu, qu'elle avait peut-être fait semblant de rien pour me laisser pénétrer dans la calle del Lobo, encore plongée dans les ténèbres, et m'y assaillir impunément, qu'elle était peut-être derrière moi, que déjà elle était peut-être sur moi...

Sur ce je me retournai... et elle était là! Là, derrière moi, me frôlant presque de ses vêtements, me regardant de ses petits yeux abjects, découvrant l'horrible trou de sa bouche et s'éventant d'un air narquois, comme si elle eût voulu se moquer de ma puérile épouvante!...

Je passai de la terreur à la colère la plus insensée, à la furie sauvage du désespoir, et je me jetai sur la corpulente vieille; je la plaquai contre le mur, la saisissant à la gorge d'une main, et, de l'autre -quelle horreur!-, me mis à palper son visage, ses seins, son maigre paquet de cheveux sales, jusqu'à être fermement convaincu qu'il s'agissait bien d'une créature humaine et d'une femme...

Elle avait poussé un hurlement à la fois rauque et aigu, qui m'apparut sonner faux, ou feint, manifestation hypocrite d'une douleur et d'une peur qu'elle n'éprouvait pas; puis elle s'exclama en faisant semblant de pleurer et en me fixant de ses yeux de hyène:

-Pourquoi m'avez-vous prise en grippe?

Cette phrase augmenta ma frayeur et diminua ma colère.

-Vous vous souvenez donc -criai-je- m'avoir déjà vu quelque part?

-Je crois bien, ma chère âme! -répondit-elle sur un ton sardonique-. La nuit de la Saint-Eugène, dans la calle de Jardines, il y a trois ans!...

Je me sentis glacé jusqu'à la moelle.

-Mais qui êtes-vous? -lui demandai-je sans la lâcher-. Pourquoi courez-vous derrière moi? Qu'avez-vous à voir avec moi?

-Je suis une faible femme... -répondit-elle avec un air diabolique-. Vous me haïssez et me craignez sans raison!... Sinon, dites-moi, monsieur: pourquoi avez-vous été si effrayé la première fois que vous m'avez vue?

-Parce que je vous déteste depuis que je suis né! Parce que vous êtes le démon de ma vie!

-Ainsi, vous me connaissiez depuis longtemps? Quelle curieuse coïncidence, mon garçon, moi aussi je te connaissais!

-Vous me connaissiez! Depuis quand?

-Bien avant ta naissance! Et quand je t'ai vu passer près de moi il y a trois ans, je me suis dit: "C'est lui!"

-Mais qui suis-je pour vous? Qui êtes-vous pour moi?

-Le démon! -répondit la vieille en me crachant au visage, se libérant de mon étreinte et se mettant à courir à toute vitesse, les jupes retroussées bien au-dessus du genou et sans que ses pieds fissent le moindre bruit en touchant le sol...

C'eût été folie de vouloir la rattraper!... Qui plus est, il passait déjà un peu de monde dans la Carrera de San Jerónimo et dans la calle del Prado. Il faisait complètement jour. La grande femme continua à courir, ou à voler, jusqu'à la calle de las Huertas, déjà éclairée par le soleil; là, elle s'arrêta pour me regarder et, après m'avoir, à deux reprises, menacé en brandissant son éventail fermé, elle disparut à un coin de rue...

Attends encore un peu, Gabriel! Ne prononce pas encore ton jugement en cette affaire, où se jouent mon âme et ma vie! Ecoute-moi deux minutes de plus!

Quand je rentrai chez moi, je trouvai le colonel Falcón, qui venait d'arriver pour m'annoncer que ma Joaquina, ma fiancée, celle qui symbolisait toutes mes espérances de joie et de bonheur sur cette terre, était morte la veille à Santa Agueda! Le malheureux père avait télégraphié la nouvelle à Falcón afin qu'il m'avertît..., moi qui aurais dû la deviner une heure plus tôt, lors de la rencontre avec le démon de ma vie! Comprends-tu à

présent pourquoi il me faut tuer l'ennemie jurée de mon bonheur, cette immonde vieille, qui est comme le sarcasme vivant de mon destin?

Tuer, que dis-je? Est-ce une femme? Est-ce une créature humaine? Pourquoi ai-je le pressentiment de son existence depuis que je suis né? Pourquoi m'a-t-elle reconnu en me voyant? Pourquoi m'apparaît-elle seulement quand un grand malheur me frappe? Est-elle Satan? Est-elle la Mort? Est-elle la Vie? Est-elle l'Antéchrist? Qui est-elle? Qui est-elle?

-Je vous fais grâce, mes chers amis -poursuivit Gabriel-, des réflexions et des arguments que je dus employer pour essayer de tranquilliser Telesforo; car ce sont exactement les mêmes que vous êtes en train de préparer maintenant pour me démontrer qu'il ne se passe rien de surnaturel ou de surhumain dans mon histoire... Vous direz que mon ami était à moitié fou; qu'il l'a toujours été; qu'il était pour le moins affecté de cette maladie mentale que les uns appellent terreur panique et les autres délire émotionnel; que, même si tout ce qu'il rapportait au sujet de la grande femme était vrai, il faudrait l'attribuer à des coïncidences fortuites de dates et de circonstances; et, enfin, que cette pauvre vieille pouvait également être folle, ou une voleuse, une mendiante, une entremetteuse, comme se le dit le protagoniste de mon récit dans un moment de lucidité et de bon sens...

-Admirable supposition! -s'exclamèrent les camarades de Gabriel sur des tons divers.- C'est exactement ce que nous allions te répondre!

-Eh bien, écoutez encore quelques instants et vous verrez que j'étais alors dans l'erreur, tout comme vous l'êtes maintenant. Telesforo, seul, ne s'est malheureusement jamais trompé! Ah! Il est beaucoup plus facile de parler de folie que de trouver une explication à certains phénomènes terrestres!

-Parle! Parle!

-Tout de suite mais, cette fois, puisque ce sera la dernière, je reprendrai le fil de mon histoire sans boire au préalable un verre de vin.

Quelques jours après cette conversation avec Telesforo, en ma qualité d'ingénieur des Eaux et Forêts, je fus muté dans la province d'Albacete; et il ne s'était pas écoulé beaucoup de semaines quand j'appris, par un entrepreneur

de travaux publics, que mon malheureux ami avait contracté une épouvantable jaunisse, qu'il était complètement vert, prostré dans un fauteuil, sans travailler et ne voulant voir personne, versant jour et nuit des larmes amères, qu'il était inconsolable et que les médecins n'avaient plus aucun espoir de le sauver. Je compris alors pourquoi il ne répondait pas à mes lettres et je dus me borner à demander de ses nouvelles au colonel Falcón; celles qu'il me donnait, étaient de plus en plus mauvaises, de plus en plus tristes...

Après cinq mois d'absence, je regagnai Madrid le jour même où arriva le compte rendu télégraphique de la bataille de Tétouan. Je m'en souviens comme si c'était hier. Ce soir-là, j'achetai l'indispensable "Correspondencia de España", et la première chose que j'y lus fut l'avis du décès de Telesforo et l'invitation à son enterrement pour le lendemain.

Vous comprendrez que je ne manquai pas d'assister à la triste cérémonie. Arrivé au cimetière de San Luis, où je me rendis dans une des voitures les plus proches du corbillard, mon attention fut attirée par une femme du peuple, vieille, très grande, qui riait d'une façon impie en voyant descendre le cercueil et qui se planta dans une attitude triomphante devant les fossoyeurs, leur indiquant de son tout petit éventail l'allée qu'ils devaient suivre pour parvenir jusqu'à la fosse béante...

Au premier coup d'oeil, je reconnus, avec étonnement et effroi, l'implacable ennemie de Telesforo, telle qu'il me l'avait dépeinte, avec son énorme nez, avec ses yeux diaboliques, avec sa répugnante bouche édentée, avec son foulard de percale et ce minuscule éventail, qui semblait être dans ses mains le sceptre de l'impudeur et de la raillerie...

Elle s'aperçut aussitôt que je la regardais et elle me fixa de façon particulière, comme si elle me reconnaissait, comme si elle se rendait compte que je la reconnaissais, comme si elle avait appris que le défunt m'avait raconté les scènes de la calle de Jardines et de celle del Lobo, comme si elle me lançait un défi, comme si, enfin, elle m'instituait légataire de la haine qu'elle avait vouée à mon infortuné ami...

J'avoue que ma peur fut alors plus forte que l'étonnement que me causaient ces coïncidences et ces hasards nouveaux. Je voyais clairement qu'un rapport surnaturel

antérieur à la vie terrestre avait existé entre la mystérieuse vieille et Telesforo; mais, à ce moment-là, je me préoccupais en priorité de ma vie, de mon âme, de mon bonheur, qui seraient menacés si je devais hériter d'une semblable infortune...

La grande femme éclata de rire et me désigna ignominieusement avec son éventail, comme si elle avait lu dans ma pensée et qu'elle avait dénoncé ma lâcheté au public... Je dus prendre appui sur le bras d'un ami pour ne pas défaillir et elle eut alors un geste de compassion ou de dédain, fit volte-face, et pénétra dans le cimetière, la tête tournée vers moi, s'éventant et me saluant en même temps, puis se dandina entre les tombes avec je ne sais quelle infernale coquetterie, jusqu'à finir par disparaître à tout jamais dans ce labyrinthe de cours et de colonnades rempli de sépultures...

Et je dis "à tout jamais", parce que quinze ans se sont écoulés et je ne l'ai pas revue... Si c'était une créature humaine, elle doit être morte à présent, et si elle ne l'était pas, je suis certain qu'elle m'a dédaigné...

Mais allons au fait! Donnez-moi votre avis sur des événements si curieux! Considérez-vous encore qu'ils étaient naturels?

....

Il serait inutile que moi, l'auteur du récit ou histoire que vous venez de lire, je livre ici les réponses faites à Gabriel par ses compagnons et amis, puisque, après tout, chaque lecteur devra juger l'affaire selon ses propres impressions et ses propres convictions...

Je préfère, par conséquent, mettre un point final au niveau de ce paragraphe, non sans avoir adressé un salut affectueux et chaleureux à cinq des six excursionnistes qui passèrent ensemble ce jour inoubliable sur les cimes touffues du Guadarrama.

Valdemoro, le 25 août 1881.

Gustavo Adolfo BECQUER (1836-1870), écrivain post-romantique, est relativement connu chez nous grâce à la sélection de ses Leyendas que Achille Fouquier publia en 1885, sous le titre de Légendes espagnoles. Nous leur avons préféré une facette plus méconnue de son oeuvre, les lettres Desde mi celda -réunies, à titre posthume, en 1884-; nous en avons accolé la sixième et la huitième, publiées respectivement le 3 et le 17 juillet 1864, dans El Contemporáneo.

LES SORCIERES DE TRASMOZ.

Chers amis: Il y a deux ou trois ans, vous avez dû lire dans les journaux de Saragosse le compte rendu d'un crime qui fut perpétré dans un des petits villages de la région. Il s'agissait de l'assassinat d'une pauvre vieille, que ses concitoyens accusaient d'être une sorcière. Récemment, et à la suite d'une étrange coïncidence, j'ai eu l'occasion de connaître les détails et l'histoire circonstanciée d'un fait, qui est à peine compréhensible en un siècle comme le nôtre, où l'on s'affranchit des préjugés.

La journée allait toucher à sa fin. Le ciel, qui était couvert et nébuleux depuis le matin, commençait à s'assombrir au fur et à mesure que le soleil -dont les rayons effectuaient néanmoins des percées à travers le brouillard-perdait en intensité. C'est alors que je quittai Litago pour me mettre en route vers Trasmoz -village situé à trois quarts d'heure de marche par le chemin le plus court-, en espérant voir son fameux château, but et couronnement de mon expédition artistique. Préférant, selon mon habitude, examiner à mon aise les terrains les plus scabreux et les plus accidentés, quitte à endurer certaines fatigues et courir le risque de perdre mon chemin parmi ces ronces et ces rochers, j'empruntai le plus difficile, le plus hasardeux et le plus long, et je m'égarai effectivement, malgré tous les renseignements que j'avais pris au départ.

Enfoncé dans le plus épais des fourrés de la montagne et menant ma monture par la bride sur des sentiers presque impraticables, j'errai une bonne partie de la soirée, tantôt sur les sommets pour découvrir la sortie du labyrinthe, tantôt dans les vallons avec l'idée de prendre un raccourci, jusqu'à finir par tomber nez-à-nez au fond d'une faille avec un berger, qui abreuvait son troupeau à un petit ruisseau; ce dernier, après s'être faufilé dans le lit d'un torrent aux pierres multicolores, s'en échappe et s'étire



là en faisant un bruit particulier que l'on entend à grande distance, au milieu du profond silence de la nature qui, en cet endroit et à cette heure, semble muette ou endormie.

Je demandai au berger le chemin du village qui, d'après mes calculs, ne devait pas être fort loin du lieu où nous nous trouvions, car, même sans itinéraire fixe, je m'étais toujours efforcé de progresser dans la direction que l'on m'avait indiquée. Le brave homme répondit à ma question le mieux qu'il put et je m'apprêtais à poursuivre mon hasardeuse expédition, en m'aidant de mes pieds et de mes mains pour monter, tout en tirant ma monture selon la volonté de Dieu, et ce entre des blocs de pierre hérissés de broussailles et de ronces, quand le berger, qui me voyait de loin entreprendre mon ascension, me cria de ne pas prendre le sentier de la tia Casca si je voulais atteindre le sommet sain et sauf. Le chemin que j'avais emprunté par erreur se révélait effectivement de plus en plus escarpé: d'une part, l'ombre que projetaient déjà les rochers les plus élevés, qui paraissaient suspendus au-dessus de ma tête, et, d'autre part, le bruit vertigineux de l'eau profonde qui dévalait à mes pieds et dont commençait à monter un brouillard inquiétant et bleuté, s'étendant dans la faille et effaçant objets et couleurs, semblaient contribuer à perturber la vue et à saper le courage en créant une sensation pénible de malaise, que l'on pourrait vulgairement qualifier de prélude à la peur. Je fis marche arrière et redescendis à l'endroit où se trouvait le berger mais, pendant que nous cheminions de concert sur un chemin de traverse qui se dirigeait vers le village -où mon guide improvisé allait également passer la nuit-, je ne pus m'empêcher de lui demander avec une certaine insistance pourquoi, malgré les difficultés que présentait l'ascension, il était si dangereux de gagner le sommet par le sentier qu'il avait attribué à la tia Casca.

-Parce que, avant la fin de ce sentier -me dit-il de l'air le plus naturel du monde-, vous devriez longer le précipice où est tombée cette maudite sorcière qui lui a donné son nom, et parce que -raconte-t-on- son âme en peine, dont ni Dieu ni le diable n'ont voulu après qu'elle eût quitter son corps, s'y promènerait.

-Holà! -m'exclamais-je alors, comme surpris bien que, à vrai dire, je m'attendisse à une réponse de ce genre-. Et à quoi, diantre, l'âme de cette pauvre vieille passe-

t-elle son temps dans ce trou perdu?

-Elle importune et poursuit les malheureux bergers qui se risquent dans cette partie de la montagne, soit en faisant du bruit dans les fourrés comme si elle était un loup, soit en poussant des gémissements plaintifs comme un jeune enfant; ou encore, se tapissant dans les anfractuosités des rochers qui se trouvent au fond du précipice, elle appelle de sa main jaune et sèche ceux qui se promènent au bord, rive à leurs yeux son regard de hibou et, quand le vertige commence à s'emparer d'eux, elle fait un grand bond, les attrape par les pieds et ne lâche pas prise avant de les avoir entraînés dans l'abîme... Ah, maudite sorcière! -s'exclama après un moment le berger, brandissant son poing crispé vers les rochers comme pour la menacer-; ah, maudite sorcière, tu as déjà fait beaucoup de mal de ton vivant mais nous ne sommes pas parvenus à ce que tu nous laisses en paix, même en te tuant; cependant, sois sûre, que toi et ta maudite engeance de jeteuses de sort, nous vous écraserons une à une, comme des vipères!

-A ce que je vois -dis-je avec insistance, après qu'il eut terminé son extravagante imprécation-, vous êtes bien au courant des forfaits de cette femme. Est-ce que, d'aventure, vous l'avez connue? Parce que vous me semblez bien jeune pour avoir vécu à l'époque où les sorcières infestaient encore le monde.

En entendant ces paroles, le berger, qui marchait devant moi pour me montrer le chemin, marqua un temps d'arrêt et, fixant sur les miens ses yeux étonnés, comme pour vérifier si je ne me moquais pas de lui, il s'exclama avec un accent de bonne foi stupéfiante:

-Ainsi, je ne vous semble pas assez âgé pour l'avoir connue! Et si je vous disais qu'il n'y a pas trois ans de cela, je l'ai de mes propres yeux vue tomber dans ce précipice, abandonnant à chaque rocher et à chaque ronce un lambeau de vêtement ou de chair, pour finir par s'écraser au fond comme un crapaud sous une semelle?

-Dans ce cas -répondis-je, étonné à mon tour de la crédulité de ce pauvre homme-, j'accorderai du crédit à ce que vous dites, sans formuler la moindre objection; pourtant, je m'étais figuré que toutes ces histoires de sorcières et de sortilèges étaient seulement d'absurdes et vieux racontars de villages -ajoutai-je, en appuyant sur ces dernières phrases pour voir l'effet qu'elles produisaient sur lui.

-C'est ce que disent les messieurs de la ville, parce qu'elles les laissent en paix, eux; et c'est en partant du principe que toute cette affaire était de la pure invention qu'ils ont mis au bagne plusieurs malheureux qui rendirent un très grand service aux gens du Somontano, en jetant cette mauvaise femme dans le vide.

-Parce que, de surcroît, elle n'est pas tombée par hasard mais on l'a aidée? Allons, allons! Racontez-moi comment ça s'est passé, parce que ce devait être curieux -ajoutai-je, en laissant transparaître juste ce qu'il fallait de crédulité et d'étonnement pour que le brave homme ne soupçonnât pas que je voulais seulement me distraire un peu, en écoutant ses niaiseries. Je dois toutefois souligner que, tant qu'il ne me rapporta pas les détails de l'affaire, je n'eus pas souvenance d'avoir lu une chose pareille dans les journaux de province.

Le berger, convaincu par les marques d'intérêt que je témoignais pour entendre son récit, que je n'étais pas un de ces messieurs de la ville, prêt à considérer son histoire comme un tissu de sottises, leva la main en direction d'un des pics du sommet et, me montrant un des rochers -qui se découpait obscur et imposant sur le fond gris du ciel- que le soleil en se couchant derrière les nuages teignait de reflets rougeâtres, il commença comme suit:

-Voyez-vous cette éminence, qui semble taillée à pic et entre les parois de laquelle poussent les ajoncs et les ronces? Il me semble que c'est arrivé hier. Je me trouvais à quelque deux cents pas de l'endroit où nous sommes pour le moment; ce devait être approximativement la même heure, quand je crus entendre au loin des cris plaintifs, des pleurs et des imprécations, entremêlés de voix d'hommes en colère, qui apparaissaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme des bergers traquant un loup parmi les buissons épineux. Le soleil, ai-je dit, était en train de se coucher et on découvrait derrière l'éperon rocheux un lambeau de ciel écarlate, sur lequel je vis se détacher une vieille femme horrible, grande, sèche et loqueteuse, semblable à un squelette échappé de sa fosse et encore enveloppé dans les morceaux de son suaire: je reconnus en elle la tia Casca. Elle avait une sinistre réputation dans les alentours et il me suffit de distinguer ses mèches blanchâtres qui s'entortillaient autour de son front comme des couleuvres, ses formes extravagantes, son corps voûté et ses bras difformes, qui se détachaient anguleux et sombres sur le fond de feu de l'horizon, pour reconnaître en elle la sorcière de Trasmoz. En arrivant au bord du précipice, elle s'arrêta un instant sans savoir quel parti prendre. Les voix de ceux qui semblaient la poursuivre résonnaient toujours plus proches et, de temps en temps, je la voyais faire des contorsions, se ramasser ou faire un bond pour éviter les pierres qu'on lançait sur elle. Elle n'avait vraisemblablement pas son attirail diabolique à portée de la main, sans quoi elle aurait sûrement franchi la faille en volant, laissant ses poursuivants bredouilles et hors d'haleine comme des lévriers qui perdent une piste. Dieu en disposa autrement, permettant qu'elle paie ses méfaits une bonne fois pour toutes!... Les jeunes gens qui étaient à ses trousses arrivèrent et le sommet se couvrit de gens, les uns armés de pierres, les autres de gourdins, et d'autres encore de couteaux. Ce fut alors le début d'une scène horrible. La vieille, maudite hypocrite, voyant sa retraite coupée, se jeta sur le sol, se traîna par terre en baisant les pieds des uns, en embrassant les genoux des autres, implorant l'aide de la Sainte Vierge et des Saints, dont les noms ressemblaient dans sa bouche damnée à autant de blasphèmes. Mais les jeunes gens faisaient autant de cas de ses lamentations que moi de la pluie lorsque je suis à l'abri. "Je suis une pauvre vieille femme et je n'ai fait de mal à personne; je n'ai ni enfants ni parents qui puissent me protéger. Pardonnez-moi! Ayez pitié de moi!" hurlait la sorcière. Et un des garçons, qui l'avait saisie d'une main par ses mèches, tenant dans l'autre un couteau qu'il essayait d'ouvrir avec les dents, lui répondait en rugissant de colère: "Ah, sorcière de Lucifer, il est trop tard pour te lamenter, nous savons tous à quoi nous en tenir!" - "Tu as jeté un sort à ma mule, qui depuis n'a plus voulu manger une bouchée et est morte de faim, en me laissant dans la misère!", disait l'un. "A cause de toi, mon enfant a le mauvais oeil: tu le sors de son berceau et tu le fouettes toutes les nuits!", ajoutait un autre. Et chacun de renchérir: "Tu as jeté un sort à ma soeur! Tu as noué l'aiguillette de ma fiancée! Tu as empoisonné l'herbe! Tu as ensorcelé le village tout entier!" Je restais immobile à l'endroit où cette clameur infernale m'avait surpris, et je n'osais pas remuer le petit doigt, attendant l'issue de cette confrontation.

La voix de la tia Casca, aiguë et stridente, dominait le tumulte de toutes les autres voix qui se liguaient pour l'accuser, lui jetant à la face ses délits, et, toujours gémissant, toujours sanglotant, elle continuait à prendre Dieu et les saints patrons de l'endroit à témoins de son innocence.

Voyant enfin que tout espoir était perdu, elle demanda, comme dernière faveur, qu'on la laissât, avant de mourir, implorer un instant au ciel le pardon de ses fautes: agenouillée au bord de la faille, la vieille pencha la tête, joignit les mains et se mit à murmurer entre ses dents je ne sais quelles imprécations inintelligibles, des paroles que je ne pouvais pas entendre en raison de la distance qui me séparait d'elle mais que même ceux qui étaient à ses côtés ne purent percevoir. Les uns assurent qu'elle parlait en latin, d'autres dans une langue sauvage et inconnue, et il y en eut même pour prétendre qu'elle priait effectivement, quoiqu'en récitant les prières à l'envers, comme en ont l'habitude ces méchantes femmes.

A ce stade du récit, le berger marqua une pause et, jetant un regard autour de lui, poursuivit en ces termes:

-Etes-vous conscient de ce profond silence qui règne sur toute la montagne, que pas un caillou ne résonne, que pas une feuille ne frémit, que l'air est immobile, pèse sur les épaules et, semble-t-il, écrase? Voyez-vous ces lambeaux de brume obscure qui se déroulent peu à peu le long de l'immense pente du Moncayo, comme si ses cavités ne suffisaient pas à les contenir? Les voyez-vous avancer lentement et silencieusement, comme une légion aérienne mue par une impulsion invisible? Il y avait alors le même silence de mort; la brume de la soirée, entassée sur les lointains sommets, offrait le même aspect étrange et effrayant, tout le temps que dura cette angoissante interruption. Je vous avoue franchement que la peur finit par s'emparer de moi. Qui pouvait affirmer que la sorcière ne mettait pas ces instants à profit pour lancer un de ces terribles sortilèges, qui font sortir les morts de leurs sépultures, ébranlent le fond des abîmes et ramènent à la surface de la terre les esprits infernaux les plus rebelles, obéissant à ses imprécations? La vieille continuait à prier tandis que les jeunes gens restaient immobiles, comme s'ils avaient été enchaînés par un sortilège, et que les brumes obscures poursuivaient leur progression, enveloppant les pics rocheux, autour desquels ils dessinaient

mille figures étranges, comme des monstres difformes, des crocodiles rouges et noirs, des silhouettes colossales de femmes drapées dans des étoffes blanches, et de longues traînées de vapeur qui, étirées par la dernière lueur du crépuscule, ressemblaient à d'immenses serpents de couleur.

Le regard fixé sur cette fantastique armée de nuages qui semblaient se lancer à l'assaut de l'éperon rocheux où allait mourir la sorcière, j'attendais, tous sens aux aguets, le moment où leurs flancs allaient livrer passage aux vagues diaboliques d'esprits du mal et où allait commencer une lutte horrible, au bord du précipice, entre ceux qui se trouvaient là pour se faire justice et les démons qui, pour remercier la sorcière de ses nombreux services, venaient la tirer de ce mauvais pas.

-Et comment cela s'est-il terminé? -m'exclamai-je en interrompant le récit animé de mon interlocuteur, impatient d'en connaître le dénouement- On a tué la vieille? Car je crois savoir que, malgré toutes les incantations de la sorcière et tous les signes que vous avez vus dans les nuages et aux alentours, les esprits malins devaient se tenir cois, chacun dans son trou, sans se mêler le moins du monde des affaires terrestres. Est-ce que ce ne fut pas le cas?

-Ce fut le cas, effectivement. Probablement parce que, dans son trouble, la sorcière ne retrouvait plus la bonne formule, ou, à mon avis, parce que c'était un vendredi, jour où mourut Notre Seigneur Jésus-Christ, et parce que les vêpres -pendant lesquelles les forces du mal sont impuissantes- n'étaient pas encore terminées. Toujours est-il que, voyant que son galimatias endiablé n'en finissait pas, un jeune homme lui ordonna d'y mettre un point final et, brandissant son couteau, s'apprêta à lui asséner un coup. La vieille, jusqu'alors si humble, si hypocrite, se redressa d'un mouvement aussi brusque que celui d'une couleuvre enroulée, sur laquelle on marche et qui déroule ses anneaux en bondissant de colère. "Oh non! Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir! -disait-elle- Laissez-moi, ou je mordrai vos mains qui m'empêchent de bouger!" Mais elle n'avait pas encore proféré ces paroles, se précipitant toutes griffes dehors, les cheveux en bataille, les yeux injectés de sang et sa répugnante bouche entrouverte et dégoulinant de bave, sur ceux qui la persécutaient, quand je l'entendis pousser un épouvantable cri

de douleur: elle porta à deux ou trois reprises les mains à son côté, en toute hâte, les retira et les regarda machinalement, pour finir par faire trois ou quatre pas en vacillant comme si elle avait été ivre, et je la vis tomber dans le précipice. Un des jeunes gens -dont la sorcière avait ensorcelé une soeur, la plus belle et la meilleure fille du pays- l'avait frappée à mort au moment où il avait senti qu'elle plantait dans son bras ses dents noires et acérées. Mais croyez-vous que l'affaire était réglée? Pas le moins du monde! La vieille adepte de Lucifer avait sept vies comme les chats. Elle tomba dans un précipice, où tout autre dont le pied avait dérapé ne se serait arrêté qu'au fond mais où elle -peut-être parce que le diable l'avait guérie de sa blessure ou parce que les guenilles de ses jupes l'avaient retenue dans les ronces- resta suspendue à l'un des pics qui composent l'éperon rocheux, se débattant et se tortillant comme un reptile que l'on tient par la queue. Dieu, comme elle blasphémait! Quelles horribles imprécations sortaient de sa bouche! On avait la chair de poule et les cheveux hérissés rien qu'à les entendre... Les jeunes gens suivaient toutes ses grotesques évolutions depuis le promontoire, attendant le moment où le dernier lambeau de tissu qui la retenait se déchirerait et où elle se mettrait à rebondir, de rocher en rocher, jusqu'au fond du ravin. Mais elle, essayant de différer la mort tout en ne cessant de proférer soit d'horribles blasphèmes, soit de saintes paroles entremêlées de malédictions, s'enroulait dans les broussailles; ses longs doigts, osseux et sanglants, se refermaient comme des tenailles sur les aspérités des pierres à tel point que, en s'aidant de ses genoux, de ses dents, de ses pieds et de ses mains, elle serait peut-être parvenue à remonter jusqu'à la corniche si certains des spectateurs, craignant que ce ne fût le cas, n'avaient lancé sur elle une grosse pierre, qu'elle reçut en pleine poitrine... et pierre et sorcière de dévaler de concert, de palier en palier, entre ces pointes de calcaire, effilées comme des couteaux, pour terminer leur course dans ce ruisseau que l'on voit tout au fond de la vallée... Arrivée là, la sorcière resta un long moment immobile, le visage enfoncé dans le limon et la fange du ruisseau que teignait son sang; ensuite, peu à peu, elle sembla revenir à elle et commencer à s'agiter convulsivement. L'eau bourbeuse et sanglante jaillit sous forme d'éclaboussures, battue par ses mains qui, de

temps en temps, se tendaient, crispées et horribles, vers le ciel; je ne sais si c'était pour implorer de la pitié ou pour menacer encore, même dans ses derniers soubresauts d'agonie... Elle resta ainsi quelque temps, à se contorsionner et à tenter mais en vain de sortir la tête de l'eau pour avoir un peu d'air, et elle finit par retomber morte; bien morte, car nous, qui l'avions vu tomber et savions de quoi est capable une sorcière aussi rusée que la tia Casca, nous ne l'avons quittée des yeux que fort avant dans la nuit, quand les ténèbres nous ont empêchés de la distinguer, et pendant tout ce temps elle ne remua pas le petit doigt de pied; nous avons donc acquis la certitude que si la blessure et les contusions n'avaient pas suffi à venir à bout d'elle, elle s'est noyée dans le ruisseau, dont elle avait si souvent ensorcelé les eaux de son vivant pour empoisonner nos bêtes. "Chacun périt par où il a péché", nous sommes-nous exclamés après avoir jeté un dernier regard au fond du ravin obscur; nous signant pieusement et demandant à Dieu qu'il nous aide en toutes circonstances, comme en celle-ci, contre le diable et les siens, nous avons repris lentement le chemin du village, où les cloches de la tour tombant en ruine appelaient les ouailles à la prière.

Comme le berger achevait son récit, nous arrivions au sommet le plus proche des habitations et j'avais une vue sur le château obscur et imposant avec son haut donjon, dont il ne subsiste qu'un pan de mur garni de deux meurtrières, par lesquelles la lumière s'infiltrait et qui les faisait ressembler aux yeux d'un fantôme. Il est de notoriété publique que les sorcières des environs tiennent leurs conciliabules nocturnes dans ce château, dont le ciment est à base de l'ardoise noire qui constitue la montagne et dont les murailles vétustes, édifiées à l'aide d'énormes blocs de pierre brute, semblent être oeuvres de titans.

La nuit était déjà tombée, sombre et nébuleuse. La lune se montrait par intervalles entre les lambeaux de nuages, qui volaient autour de nous, presque à fleur de terre, tandis que les cloches de Trasmoz battaient lentement le rappel des fidèles, comme à la fin de l'horrible histoire que l'on venait de me raconter.

Maintenant que je suis tranquillement dans ma cellule,(*) en train d'écrire pour vous la relation de ces impressions

(*) N. d. T.: Becquer a rédigé ces lettres au monastère de Veruela.

étranges, je ne peux que m'étonner et déplorer que les vieilles superstitions soient encore si profondément enracinées chez les villageois au point de donner lieu à de semblables excès; mais -pourquoi ne pas l'avouer?-, alors que résonnaient encore à mes oreilles les derniers mots de cette effrayante narration et que se trouvait à mes côtés cet homme, qui implorait de si bonne foi la protection divine pour mener à bien des crimes épouvantables, en voyant à mes pieds l'abîme noir et profond où l'eau s'agitait dans les ténèbres, imitant gémissements et lamentations, et en apercevant au loin le château de la tradition, couronné de sombres créneaux qui semblaient des fantômes apparaissant sur les murailles, j'ai éprouvé une sensation angoissante, mes cheveux se sont involontairement dressés sur ma tête, et ma raison, dominée par mon imagination -que tout excitait: l'endroit, l'heure et le silence de la nuit-, a été un instant ébranlée et j'ai failli croire que les absurdes conciliabules de sorcellerie et les maléfices étaient possibles.

Post-scriptum. Alors que je mettais un point final à cette lettre et que je m'apprêtais à la mettre sous enveloppe, la jeune fille qui est à mon service et qui vient à l'instant de ranger les derniers ustensiles de cuisine et d'y éteindre la lumière, munie d'un énorme chandelier, s'est approchée de ma table pour attendre -comme elle en a l'habitude chaque fois qu'elle me voit écrire le soir- que je lui remette la lettre, qu'elle donnera à son tour, demain à l'aube, au courrier qui dessert le canton d'Añon à Tarazona. Comme je sais qu'elle est originaire des environs immédiats de Trasmoz et qu'une grande partie de sa famille y habite, je lui ai par curiosité demandé si elle a connu la tia Casca et si elle peut me renseigner sur l'une ou l'autre particularité de ses sortilèges, célèbres dans tout le Somontano. Vous ne pouvez pas vous imaginer la tête qu'elle a tirée en entendant le nom de la sorcière, ni la façon inquiète dont elle a regardé autour d'elle, en s'efforçant de promener le chandelier dans les recoins les plus sombres de la cellule avant de me répondre. Après avoir mené cette opération à bien, elle m'a demandé à son tour, d'une voix basse et altérée, sans répondre à ma question:

-Savez-vous quel jour de la semaine nous sommes?

-Non, ma fille -lui répondis-je-, mais à quoi bon?

-Parce que si c'est vendredi, je ne peux souffler mot de

cette affaire. En souvenir de Notre Seigneur Jésus-Christ qui est mort un vendredi, ce jour-là les sorcières ne peuvent nuire à personne; en revanche, elles entendent de chez elles tout ce qu'on dit sur leur compte, même si on le dit à l'oreille et dans le coin le plus reculé du monde.

-Tranquillise-toi de ce côté-là, car, d'après ce que je peux déduire de la proximité du dernier dimanche, nous devons être mardi ou mercredi, tout au plus.

-Ce n'est pas que j'aie peur de la sorcière car, parmi les miens, elle ne peut faire du mal qu'à ma soeur aînée, à mon tout jeune frère et à mon père...

-Allons! Et en vertu de quel privilège?

-C'est parce que, en nous baptisant, le curé n'a pas fait d'erreur et n'a oublié aucune parole du Credo.

-Ah, parce que cela tu es allée le lui demander au curé?

-Pas du tout, monsieur! Le curé ne s'en souviendrait pas; nous avons consulté un tamis.

-Car il est légitimement au courant... Cela ne me semble pas mal. Et comment entrer en conversation avec un tamis? Parce que ce doit être curieux.

-Vous allez voir... Après minuit -car les sorcières qui voudraient l'empêcher sont impuissantes entre huit heures et ce moment-là-, on prend le tamis; on fait trois signes de croix de la main gauche au-dessus de lui et, le maintenant en suspension dans l'air au bout d'une paire de ciseaux passée dans une de ses poignées, on l'interroge. Si l'une ou l'autre parole du Credo a été oubliée, il se met à tourner comme une toupie; et si ce n'est pas le cas, il reste gentiment immobile, comme la feuille sur un arbre quand il n'y a pas le moindre souffle de vent.

-A la suite de ce verdict, tu es tout à fait sûre qu'on ne cherchera pas à t'ensorceler?

-En ce qui me concerne, tout à fait; en ce qui concerne ceux de la maison, je veille toujours avant d'aller dormir à aller faire un signe de croix dans l'âtre à l'aide des pincettes pour qu'elles n'entrent pas par la cheminée et je n'oublie pas non plus de mettre le balai à la porte en tournant le manche vers le sol.

-Ah, nous y voilà! Donc le balai que je trouve certains matins à la porte de ma chambre, la brosse tournée vers le haut, et qui m'a fait penser que c'était l'un de tes fréquents oublis, ne s'y trouvait pas sans raison? Mais une question me vient à l'esprit: si on a tué la sorcière

et si, après sa mort, son âme ne peut pas quitter le précipice où elle erre en peine, avec la bénédiction divine, contre qui prends-tu ces précautions?

-Allons, allons! On en a tué une, mais c'est qu'il y en a une famille entière, dont les membres, depuis un siècle ou deux, se lèguent leurs pouvoirs l'un à l'autre; on a eu raison d'une tia Casca mais il reste sa soeur et quand on sera venu à bout de celle-là -ce qui finira par arriver également-, c'est sa fille qui prendra la relève; elle est encore jeune mais on dit qu'elle a des prédispositions.

-A ce que je vois, c'est une dynastie séculaire de sorcières, qui se succèdent selon une filiation matrilinéaire depuis des temps immémoriaux?

-Je ne sais pas ce qu'elles sont; mais ce que je peux vous dire, c'est qu'on raconte au sujet de ces femmes une histoire fort singulière et je l'ai entendue quelquefois au village, lors des longues soirées d'hiver.

-Eh bien, dépose ce chandelier sur le sol, approche une chaise et raconte-moi cela car, comme les enfants, j'aime les contes.

-C'est que ce n'est pas un conte.

-Ou une histoire, comme tu voudras -ajoutai-je, pour la tranquilliser quant à l'entière bonne foi avec laquelle j'accueillerais sa narration.

La jeune fille, qui n'avait pas voulu s'asseoir malgré mon insistance, m'a raconté l'histoire des sorcières de Trasmoz, après avoir accroché son chandelier à un clou et en se tenant debout, à distance respectueuse de la table. (...)

....

(...) Le château de Trasmoz était déjà passé au pouvoir des chrétiens et ceux-ci, les guerres continuelles entre l'Aragon et la Castille ayant pris fin, l'abandonnèrent à leur tour. C'est à cette époque que commença à être connu et vénéré dans tous les villages de la région un curé, dont le nom était synonyme d'irréprochable vertu: il était méticuleux dans l'accomplissement de ses devoirs, humble avec ses inférieurs et animé d'une grande charité à l'égard des malheureux.

Les habitants de Trasmoz devaient d'innombrables bienfaits, et pas des moindres, à l'inépuisable bonté du brave curé, qui ne voulut pas les quitter même pour une sinécure

qu'à plusieurs reprises l'évêque de Tarazona lui proposa. Mais son plus grand bienfait consista sans doute à les délivrer, grâce à ses saintes prières et ses puissants exorcismes, du voisinage malfaisant des sorcières qui, certaines nuits de l'année, accouraient des quatre coins du royaume pour se réunir dans les ruines du château, qu'elles considéraient comme leur propriété -peut-être parce qu'il avait été fondé par un nécromancien- et l'endroit le plus adéquat pour célébrer leurs tapages nocturnes et formuler leurs incantations diaboliques. Comme, avant lui, plusieurs autres exorcistes avaient tenté d'en déloger les esprits infernaux mais que leurs prières et leurs aspersions s'étaient révélées inutiles, la réputation de mosén Gil l'aumônier (notre curé était connu sous ce nom parce qu'il aimait faire l'aumône) s'accrut d'autant plus qu'on avait jusqu'alors jugé malaisé voire impossible de mener à bien la tâche dont il s'était acquitté avec succès, grâce à la puissante intercession de ses prières et au mérite de ses bonnes oeuvres. Sa popularité et le respect que les paysans lui témoignaient, allaient donc grandissant au fur et à mesure qu'il prenait de l'âge, coupant pour ainsi dire les derniers liens qui pouvaient l'unir aux choses terrestres, et affinaient ses vertus ainsi qu'un généreux désintéressement qui l'amena à donner aux pauvres même son strict nécessaire. Aussi lorsque, courbé sous le poids des ans et de la misère, le vénérable prêtre venait faire un petit tour sur le porche de son humble église, il fallait voir comme les tout petits enfants accouraient de loin pour lui baiser la main, comme les hommes se découvraient respectueusement et comme les femmes imploraient sa bénédiction -celle qui pouvait obtenir comme relique et amulette contre les maléfices un lambeau de sa soutane râpée, se considérant comme une bienheureuse-. C'est ainsi que le brave mosén Gil vivait paisiblement et satisfait de son sort; mais il n'y a pas de bonheur complet en ce monde et le diable -qui ne rate pas une occasion pour nuire à ses ennemis- fit sans doute en sorte que, à la mort d'une de ses soeurs cadettes, veuve et pauvre, une nièce échouât dans la maison du charitable curé: il la reçut les bras ouverts et la considéra comme un soutien providentiel, accordé par la bonté divine pour le consoler dans ses vieux jours.

Dorotea -ainsi se prénommait l'héroïne de cette histoire véridique- comptait à peine dix-huit printemps; on semblait l'avoir éduquée en lui inspirant une sainte crainte de Dieu

et elle était un peu timide dans ses manières, doucereuse dans ses propos et humble en présence d'étrangers, comme toutes les nièces de curé que j'ai connu jusqu'à ce jour; mais, plus que tout autre, elle connaissait le pouvoir attractif de ses yeux noirs et sournois, et elle aimait à se parer coquettement et à se pomponner. Ce goût pour les vêtements -comme nous les hommes avons l'habitude de le qualifier-, tellement généralisé chez les jeunes filles de tout milieu et de tout temps, dominait largement chez Dorotea tous les autres penchants et était à l'origine de continuelles disputes de ménage entre la nièce et l'oncle; ce dernier disposait en effet de peu de ressources dans son pauvre presbytère de village et avait toujours vécu en se serrant la ceinture à cause de ses largesses aux malheureux -disait-il, avec une ingénuité admirable-; et depuis qu'il était entré dans les ordres, il avait bien essayé d'avoir un manteau neuf mais il n'avait toujours pas trouvé d'occasion favorable. De temps à autre, les discussions auxquelles donnaient lieu les revendications de la nièce tournaient à l'aigre et elle lui reprochait alors l'indigence dans laquelle ils se trouvaient, réduits à courir presque nus, parce qu'il donnait aux pauvres, non seulement ce qui leur était superflu mais encore leur strict nécessaire. Mosén Gil recourait alors aux arguments les plus percutants de l'art oratoire chrétien: après avoir répété que tout ce qu'on donne aux pauvres on le prête à Dieu, il avait coutume de lui dire de ne pas se préoccuper d'une jupe de plus ou de moins pour les quelques jours qu'elle devait passer dans cette vallée de larmes et de misères, car, plus elle endurerait de souffrances avec résignation et plus dévêtue elle courrait pour l'amour de son prochain, plus tôt elle se rendrait -non au bûcher que l'on allumait chaque dimanche sur la place locale, affublée d'une malheureuse jupe de tissu rouge garnie d'un galon gris de minime- au Paradis éternel, pour danser autour d'un feu inextinguible, vêtue de la grâce divine, qui est la plus belle de toutes les robes imaginables. Mais à quoi bon prêcher la philosophie évangélique à une jeune fille de dix-huit ans, préférant bien présenter, aimant les colifichets, un tantinet envieuse surtout quand, dans la maison d'en face, il y a des voisines qui aujourd'hui étrennent un casaquin jaune, demain un jupon noir, un autre jour une jupe bleu turquoise à crépine rouge qui éblouit les yeux et attire l'attention des jeunes gens à une lieue à la ronde.

Le brave mosén Gil pouvait considérer son sermon comme

lettre morte même s'il n'avait pas prêché dans le désert, car Dorotea, non convaincue bien que réduite au silence, continuait à regarder de travers les pauvres, qui assiégeaient en permanence la porte de son oncle; elle continuait aussi à préférer un bon jupon et des aiguillettes bleues -comme celles qu'elle regardait en soupirant, à la Calle de Botigas, quand elle se rendait par hasard à Tarazona- à tous les galas et parures qu'on pouvait lui promettre au Paradis, dans un avenir plus ou moins proche, en échange de sa résignation et de son désintéressement présents.

Les choses en étaient là quand, un soir, veille de la fête du saint patron local, tandis que le curé s'affairait dans l'église à préparer tout pour la cérémonie qui allait se dérouler le lendemain, Dorotea, triste et pensive, s'assit sur le seuil de la porte. Toutes les jeunes filles du village avaient rapporté quelque chose de Tarazona -les unes, beaucoup de paquets, les autres, peu- afin de briller lors de la sérénade de la nuit du 30 avril et du bal au bûcher; c'était notamment le cas de ses voisines qui, sans doute avec l'intention d'augmenter son dépit, avaient pris soin de s'installer sur le pas de leur porte pour essayer les jupes et arranger les bijoux que leur avaient offerts leurs parents. Elle seule, la plus belle et la plus prétentieuse aussi, ne participait pas à cette joyeuse animation, à ces travaux de couture et à cette fièvre qui préludaient parmi les jeunes gens -tant de la campagne que des villes- à une fête longtemps attendue. Mais je me trompe; Dorotea, elle aussi, s'occupait activement ce soir-là: mosén Gil lui avait demandé de pétrir pour le lendemain vingt pains de plus que d'habitude, pour les distribuer aux pauvres après la messe.

La nièce du curé était donc assise sur son seuil de porte, de mauvaise humeur et en train de remuer mille pensées désagréables, quand une vieille femme, qui était vêtue de guenilles et courbée sous le poids de l'âge, vint à passer dans la rue, s'appuyant sur un bâton.

-Ma fille -dit-elle, en arrivant à hauteur de Dorotea, sur un ton affligé et plaintif-, veux-tu me donner une petite aumône? Dieu, dans sa sainte gloire, te le rendra au centuple.

Ces paroles, par lesquelles on implore la charité publique -tellement naturelles qu'elles sont presque devenues

une formule consacrée par le temps et la coutume- résonnèrent cette fois aux oreilles de Dorotea, parce que prononcées par cette femme -dont les petits yeux verts semblaient pétiller d'une expression diabolique, alors que ses lèvres articulaient un son éploré et pitoyable-, comme un sarcasme horrible, réveillant dans sa mémoire les magnifiques promesses que mosén Gil lui faisait pour outre-tombe chaque fois qu'elle énonçait ses revendications. Elle faillit d'abord l'envoyer au diable mais, se contenant parce qu'elle se trouvait dans la maison du curé de l'endroit, elle se borna à lui tourner le dos, avec un geste suffisamment significatif de déplaisir et de mauvaise humeur. La vieille -que ce refus semblait plutôt réjouir qu'affliger- s'approche davantage de la jeune fille et, s'efforçant d'adoucir le plus possible sa voix désaccordée de crécelle, elle poursuivit en ces termes, souriant toujours de ses petits yeux verts, comme devait sourire le serpent qui séduisit Eve au Paradis:

-Mignonne, donne-moi une aumône et si ce n'est pour l'amour de Dieu, que ce soit pour ton amour-propre. Je sers un seigneur, qui ne se borne pas à récompenser dans l'autre vie ceux qui font du bien à leur prochain dans celle-ci; lui leur accorde dès celle-ci tout ce dont ils rêvent. Je t'ai d'abord demandé l'aumône au nom de celui que tu connais; je te la demande à présent au nom de celui que je révère.

-Bah, bah! Laissez-moi tranquille! Je ne suis pas d'humeur à entendre des sottises! -répondit Dorotea, jugeant folle ou gâteuse cette vieille loqueteuse qui tenait des propos incompréhensibles. Et, sans daigner tourner ne fût-ce que la tête en la quittant si brusquement, elle fit mine de rentrer dans la maison; mais son interlocutrice, qui ne semblait pas disposée à lâcher prise si facilement, la saisissant par la jupe, l'arrêta un instant et ajouta:

-Tu estimes que j'ai perdu la raison; mais tu te trompes, tu te trompes, parce que je sais bien non seulement de quoi je parle mais ce que tu penses, comme je connais la cause de ton chagrin.

Et, comme si le coeur de Dorotea avait été un livre et qu'il s'était trouvé, ouvert, devant ses yeux, elle répéta à la nièce du curé -qui n'en revenait pas- toutes les idées qui lui étaient passées par la tête, tandis qu'elle comparait son triste sort à celui des autres jeunes filles du village.

-Mais ne te tourmente pas -poursuivit la rusée harpie après lui avoir fourni cette preuve de sa merveilleuse perspicacité-, ne te tourmente pas. Il existe un seigneur aussi puissant que celui de mosén Gil et c'est en son nom que, sous prétexte de te demander l'aumône, je me suis approchée pour te parler; il est un seigneur, qui non seulement n'exige pas de sacrifices pénibles de ceux qui le servent mais qui s'évertue et se plaît à exaucer tous leurs désirs; gai comme un baladin, riche comme tous les Juifs de la terre réunis et savant au point de connaître les secrets les plus ignorés de la science, que s'efforcent de percer les hommes. Ceux qui l'adorent, vivent dans une fête continuelle, possèdent tous les joyaux et bijoux qu'ils désirent, ainsi que des philtres d'une vertu telle qu'ils leur permettent de triompher d'éléments surnaturels, de se faire obéir des esprits, du soleil et de la lune, des rochers, des montagnes et des vagues de la mer, et d'éveiller l'amour ou la haine chez qui bon leur semble. Si tu veux être des leurs, si tu veux jouir de tout ce que tu désires, c'est à ta portée pour deux fois rien. Tu es jeune, tu es belle, tu es audacieuse: tu n'es pas née pour te consumer auprès d'un vieillard valétudinaire et impertinent, qui finira par te laisser seule au monde et dans l'indigence à cause de sa charité extravagante.

Dorotea, qui au début avait de mauvaise volonté prêté l'oreille aux propos de la vieille femme, se fit peu à peu à cette flatteuse description du brillant avenir qu'elle pouvait lui offrir et, même si ce fut sans desserrer les lèvres, d'un regard mi-crédule mi-dubitatif, elle sembla lui demander quelle était la condition à remplir pour obtenir tout ce qu'elle désirait. La vieille, extrayant alors une fiole verte de son tablier dépenaillé, lui dit:

-Mosén Gil dispose, à la tête de son lit, d'un bassin d'eau bénite dont, chaque soir, avant d'aller dormir, il jette quelques gouttes par la fenêtre, en direction du château, tout en récitant une prière. Si tu remplaces cette eau-là par celle-ci et que, l'âtre éteint, tu laisses les pincettes dans les cendres, je viendrai te rendre visite par la cheminée quand les cloches inviteront les fidèles à prier pour les âmes du purgatoire, et le seigneur, à qui j'obéis et qui t'envoie cette bague, échantillon de sa générosité, t'accordera tout ce que tu désires.

Cela dit, elle lui remit la fiole, non sans lui avoir au préalable passé au doigt de la main qui allait la saisir une bague en or, garnie d'une pierre indescriptiblement belle.

La nièce du curé, qui laissait machinalement faire la vieille, était encore indécise et plus étonnée que convaincue de ses raisons; mais elle lui en mit tellement plein la vue et elle sut lui dépeindre si bien le triomphe de son amour-propre piqué à vif, si elle obéissait, lorsque elle se rendrait le lendemain au bûcher dominical sur la place, vêtue de façon luxueuse, à la stupeur générale- qu'elle finit par céder devant son insistance, promettant de lui obéir en tous points.

La soirée passa, la nuit vint et, avec elle, les ténèbres et les heures propices aux mystères et aux sortilèges. Mosén Gil, sans s'être rendu compte de la substitution de l'eau bénite par un liquide maudit, avait fait ses aspersions inutiles et dormait comme un bienheureux. Sur ces entrefaites, Dorotea, après avoir éteint le foyer et y avoir, comme convenu, laissé les pincettes dans les cendres, s'assit pour attendre la sorcière; la vieille misérable, qui possédait des joyaux d'une aussi grande valeur que la bague et qui rendait visite à ses amis à de telles heures et en entrant par la cheminée, ne pouvait en effet être qu'une sorcière.

Les habitants du village de Trasmoz dormaient comme des loirs, à l'exception de quelques jeunes filles, veillant pour mettre la dernière main à leurs vêtements de fête. Les cloches de l'église finirent par inviter les fidèles à prier pour les âmes du purgatoire et leurs tintements, égrenés sur un rythme lent, se perdirent dans les rafales de vent pour aller expirer parmi les ruines du château. Dorotea, qui, jusqu'alors et depuis qu'elle avait pris sa décision, avait conservé suffisamment de fermeté et de sang-froid pour obéir aux ordres de la sorcière, ne put s'empêcher de ressentir un certain trouble et elle fixa les yeux avec inquiétude sur le conduit de la cheminée, d'où la sorcière devait émerger d'une façon aussi extraordinaire. Celle-ci ne se fit pas attendre longtemps: l'écho du dernier coup de cloche s'était à peine évanoui quand, soudain, elle atterrit dans les cendres, ayant revêtu l'apparence d'un chat gris et ronronnant de la façon étrange et propre à ces petites bêtes, lorsque, la queue dressée et le corps bombé en arc de cercle, elles vont et viennent en se frottant à nos jambes. Après le chat gris, il en vint un roux, puis un noir, un de ceux qu'on appelle "panachés", et ils finirent par se retrouver à quatorze ou quinze de différentes tailles et de différentes couleurs, entourés d'une multitude de petits crapauds verts et pansus, avec un grelot au cou et une sorte de petite casaque rouge. Les chats réunis se mirent à faire des allées et venues dans la cuisine, bondissant d'un côté à l'autre: les uns dans les vaisseliers, parmi les marmites et les plats; les autres dans l'aile de la cheminée; la plupart, se roulant dans les cendres et soulevant force poussière, pendant que les petits crapauds, faisant résonner leur grelot, se plantaient au bord des casseroles puis exécutaient des cabrioles, faisaient de l'équilibre ou se livraient à des contorsions étonnantes, comme les clowns de nos cirques équestres. Le chat gris -qui semblait être le chef de la bande et en qui la nièce du curé avait cru reconnaître, en raison de ses petits yeux verdâtres et phosphorescents, la vieille femme qui lui avait parlé le même soir-, se redressant sur ses pattes arrière tout en étant déjà perché sur une chaise, finit par adresser la parole à Dorotea en ces termes:

-Tu as tenu ta promesse; nous sommes donc à tes ordres. Si tu veux que nous reprenions notre apparence humaine et que nous commencions à t'aider et à tailler les vêtements de fête ou à pétrir les pains que t'a demandés ton oncle, fais trois fois le signe de croix de la main gauche en invoquant la trinité des enfers: Belzébuth, Astaroth et Bélial.

Dorotea, bien que tremblant, fit point par point ce qu'on lui disait, et les chats se métamorphosèrent en autant de femmes, dont les unes se mirent à découper et les autres à coudre des tissus de mille couleurs, parmi les plus voyantes et les plus criardes, faufilant et terminant jupes et jupons à toute vitesse, pendant que les petits crapauds, disséminés çà et là et munis d'outils minuscules et de brillants, fabriquaient des boucles d'oreille à l'aide de filigranes d'or et des bagues garnies de pierres précieuses ou, recourant à tire-pied et alènes miniatures, cousaient de petits souliers en maroquin, tellement mignons et d'une finition telle qu'ils méritaient de chausser le pied d'une fée. Autour de Dorotea, tout était animation et mouvement; même la flamme de la chandelle qui éclairait toute cette scène extravagante semblait danser allègrement sur son support en fer, crépitant, refermant et redéployant son éventail de lumière, qui se projetait sur les murs en cercles mobiles, tantôt sombres, tantôt brillants. Cela se prolongea jusqu'au point du jour, lorsque le carillon tapa-

geur de la paroisse battant à toute volée en l'honneur du saint patron local et le chant aigu des coqs annonçèrent l'aube aux habitants du village. La journée ne fut que fêtes et réjouissances. Mosén Gil, sans soupçonner la part que les sorcières avaient prise à leur préparation, répartit, après la messe, les pains entre les pauvres; les jeunes filles dansèrent sur les estrades au son de la clarinette et du tambourin tandis que les bijoux et les vêtements de fête qu'elles avaient rapportés de Tarazona brillaient de mille feux. Singulièrement, Dorotea, bien qu'elle parût fatiguée d'avoir passé une nuit blanche à pétrir le pain de l'aumône, au grand étonnement de son oncle, ne se plaignit pas de son sort et ne prêta pas attention aux bandes de jeunes filles qui passaient, coquettement parées, devant leurs portes alors qu'elle restait seule à s'ennuyer à la maison.

La nuit finit par tomber, plus tardivement que d'autres fois, sembla-t-il à la nièce du curé. Mosén Gil se mit au lit à l'angélus du soir comme il en avait l'habitude, tandis que les jeunes villageois allumaient le bûcher sur la place, où le bal devait se poursuivre. Dorotea, profitant du sommeil de son oncle, revêtit alors en toute hâte ses plus beaux atours, présents des sorcières, mit les boucles d'oreille en filigranes d'or -dont les pierres blanches et lumineuses ressemblaient sur ses joues fraîches à des gouttes de rosée sur une pêche dorée-, ses petits souliers en maroquin et une bague à chaque doigt, et elle se dirigea vers l'endroit où les jeunes gens et les jeunes filles dansaient au son du tambourin et des guitares, à la lueur du feu -dont les langues rouges, couronnées d'étincelles de mille couleurs, s'élevaient au dessus des toits des maisons, projetant au loin les ombres étirées des cheminées et de la tour locale. Figurez-vous l'effet que son apparition devait produire. Ses rivales en beauté, qui l'avaient jusque là surpassée en luxe, en prirent ombrage et en furent laissées à l'écart; les hommes se disputaient l'honneur de croiser un de ses regards et les femmes se mordaient les lèvres de dépit. Comme le lui avaient annoncé les sorcières, le triomphe de sa vanité ne pouvait être plus éclatant. Les fêtes du saint passèrent mais, bien que Dorotea prît soin de garder ses joyaux et ses vêtements au fond d'un coffre, elle fut l'objet de toutes les conversations du village durant un mois.

-Allons! Allons! -disaient ses paroissiens à mosén Gil-.

Vous avez fait de votre nièce un beau parti. Quel luxe! Qui aurait cru que, après tout ce que vous donnez sous forme d'aumônes, il vous en restait encore pour un tel faste!

Mais mosén Gil, qui était la bonté même et qui ne pouvait pas même imaginer ce qui se passait en réalité, pensant qu'on voulait se railler de lui, en faisant allusion à la pauvreté et à l'humilité des habits de Dorotea -qui ne seyaient pas à la nièce d'un curé, personnage de première importance dans les villages-, se bornait à répondre en souriant et comme pour retourner la blague:

-Que voulez-vous? On voit où il y en a.

Entretemps, les vêtements de fête de Dorotea produisaient leur effet.

A partir de cette nuit mémorable, elle ne manqua pas de guirlandes à ses fenêtres, d'aubades à sa porte et de soupirants qui faisaient les cent pas devant la maison. Ce siège, soutenu à l'aide de chanteurs et de fleurs, devait logiquement se solder par le mariage, au bout de deux mois, de la nièce du curé avec l'un des jeunes gens les plus fortunés du village et -ce qui ne faisait que compléter le triomphe de Dorotea- fiancé, jusqu'à la fameuse nuit où elle avait fait son apparition au bal du bûcher, à l'une de ces voisines qui l'avaient tant mise en rage quand elles s'installaient sur le pas de leur porte pour coudre leurs vêtements.

Simultanément, le pauvre mosén Gil, resté seul, en perdit le latin de ses exorcismes et le bénéfice de ses aspersions. A sa grande consternation et à celle de ses paroissiens, les sorcières élurent à nouveau domicile dans le château: dès lors, nombre d'épidémies s'abattirent sur le bétail; les jeunes gens de l'endroit furent affectés de maladies incompréhensibles; les enfants furent fouettés chaque nuit dans leurs berceaux et le samedi, après que la cloche de l'église eût invité les fidèles à prier pour les âmes du purgatoire, les habitants de Trasmoz voyaient passer une bande de sorcières, aussi nombreuse qu'une bande de corbeaux -les unes jouant du tambour, les autres de trompettes ou de castagnettes, et chevauchant des balais-, qui allaient célébrer leurs rites diaboliques à l'ombre des murailles et de la tour de guet en ruine qui couronne le sommet de la montagne.

Après avoir entendu cette histoire, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de la tía Casca, soeur de l'autre, dont je vous ai relaté la fin tragique, et descendante de

la dynastie de sorcières de Trasmoz, qui commence avec la nièce de mosén Gil et qui s'éteindra on ne sait quand ni où. Les révolutionnaires en fureur ont beau dire que le glas des dynasties séculaires a sonné, celle-ci -étant donné l'état d'esprit dans le pays- risque de se perpétuer encore longtemps; en effet, même si la tia Casca survivante ne fera plus long feu en raison de son âge avancé, on chuchote que la fille se distingue en la matière et qu'une arrière-petite-fille a d'indubitables prédispositions, tant la croyance est ancrée parmi ces gens qu'elles en héritent l'une de l'autre. Il est vrai -comme je crois l'avoir déjà dit- qu'il existe dans tout ce qui nous entoure ici je ne sais quoi d'agreste, de mystérieux et de grand, qui impressionne profondément l'esprit et le prédispose à croire au surnaturel.

Je peux vous assurer, en ce qui me concerne, que je n'ai pas pu voir la sorcière actuelle sans frissonner involontairement, comme si le regard colérique qu'elle m'a lancé en remarquant avec quelle impertinente curiosité j'épiais ses faits et gestes avait effectivement pu m'être nuisible. Je l'ai vue, il y a quelques jours, alors que la soirée était déjà fort avancée, à travers une sorte de lucarne -à laquelle on accède en se juchant sur un énorme bloc de pierre brute, dont on se sert pour les fondations et les étais des maisons de Trasmoz-: elle est grande, sèche, et vous ne voudrez pas le croire, mais elle a même des poils blanchâtres au menton et un nez crochu, comme il est de rigueur chez les sorcières dans tous les contes.

Elle était repliée sur elle-même et blottie près d'un foyer, parmi une infinité de vieux ustensiles -pots-au-feu, cruches, marmites et casseroles en cuivre, où la lueur de la flamme semblait multiplier par cent ses brillants et fantastiques reflets. La vieille réchauffait je ne sais quoi dans un pot en terre où, de temps en temps, elle tournait avec une cuillère. Peut-être s'agissait-il d'un plat de pommes de terre pour son repas; toujours est-il que, impressionné par sa vue et ayant encore à l'esprit ce que l'on m'avait raconté sur le compte de ses ancêtres, je ne pus que songer, en entendant le bouillonnement du plat qui mijotait, à cette ratatouille infernale, à cette horrible chose sans nom des sorcières du "Macbeth" de Shakespeare.

Benito PEREZ GALDOS (1843-1920) est, comme "CLARIN", un de ces écrivains à cheval sur le romantisme et le réalisme. Auteur fécond et véritable maître du roman moderne espagnol, on lui doit néanmoins l'une ou l'autre incursion dans le domaine de la littérature fantastique, "péchés de jeunesse" peut-être mais d'un grand intérêt pour les amateurs. Ainsi La Sombra (1870), son deuxième roman, ou l'étonnante nouvelle que nous vous présentons en exclusivité: La Novela en el tranvia, datant de novembre 1871.

SUR LA LIGNE DE TRAM.

La voiture partait de la pointe du quartier de Salamanca pour traverser tout Madrid en se dirigeant vers celui de Pozas. Mû par le désir égoïste d'occuper une place assise avant que d'autres personnes aient la même idée, je saisis la main courante qui surplombe l'escalier de l'impériale, posai le pied sur la plate-forme et montai; mais -comble d'imprévoyance!- je heurtai simultanément de front un autre voyageur qui entrait par l'autre côté. Je le regarde et reconnais mon ami, le sieur Dionisio Cascajares de la Vallina, homme aussi inoffensif que discret, qui eut la bonté de me saluer d'une poignée de mains sincère et enthousiaste pour ponctuer cette rencontre inopinée.

Notre collision imprévue n'avait eu aucune incidence fâcheuse, si ce n'est la légère bosselure d'un chapeau de paille perché sur la tête d'une jeune Anglaise qui essayait de monter derrière mon ami et qui -sans doute, par manque d'agilité- fut victime du rebond de sa canne.

Nous nous asseyons et commençons à bavarder sans accorder trop d'importance à ce contretemps.

Dionisio Casacajares de la Vallina est un médecin renommé, même s'il ne doit pas sa réputation à l'étendue de ses connaissances pathologiques, et un homme de bien, puisque jamais personne n'a pu dire de lui qu'il était enclin à s'approprier le bien d'autrui ou à tuer ses semblables par d'autres moyens que ceux de sa dangereuse et savante profession. On peut avancer que tant ses façons amènes que l'obligeance qu'il mettait à ne systématiquement prescrire que le traitement souhaité par les patients avaient contribué à inspirer confiance à bon nombre de familles de toutes couches sociales, d'autant plus qu'il avait également la réputation, dans sa bonté infinie, de rendre des services à caractère non-scientifique mais d'une nature toujours strictement honnête.



Personne n'est, comme lui, au fait des événements intéressants qui ne sont pas de notoriété publique et personne n'est à un tel degré affecté par la manie de poser des questions, même si ce vice -traduisant une curiosité poussée à l'extrême- est compensé chez lui par la facilité avec laquelle il livre toutes ses informations, sans que les autres doivent prendre la peine de l'interroger. Imaginez, dès lors, à quel point la compagnie d'un si beau spécimen de légèreté humaine sera prisée par les curieux et les commères.

Cet homme -qui est mon ami, au même titre qu'il est l'ami de tout le monde- s'était assis à côté de moi au moment où la voiture, glissant doucement sur ses rails, dévalait la calle de Serrano, s'arrêtant çà et là pour remplir les rares sièges qui étaient encore disponibles. Le tram était si bondé que le paquet de livres que j'avais emporté me dérangeait au plus haut point et que je le posais tantôt sur un genou tantôt sur l'autre, pour finir par m'asseoir dessus, craignant de déranger la jeune Anglaise que le hasard avait placée à ma gauche.

-Et vous, où allez-vous? -me demanda Cascajares, en me regardant par dessus son lorgnon aux verres bleutés, ce qui me faisait l'effet d'être examiné par quatre yeux.

Je lui répondis évasivement mais lui, désirant sans doute mettre le moindre instant à profit pour se livrer à ses investigations coutumières, revint à la charge et me demanda:

-Et un tel, que fait-il? Et où se trouve tel autre? -posant d'autres questions du même acabit, qui ne reçurent pas davantage de réponse.

Voyant que ses tentatives pour nouer la conversation étaient vaines, il finit par s'engager sur la voie la plus appropriée à son tempérament expansif et se mit à vider son sac.

-Pauvre comtesse! -dit-il, en exprimant sa compassion désintéressée par un mouvement de tête et un air contrit-. Si elle avait suivi mes conseils, elle ne se trouverait pas dans une situation aussi critique.

-Ah! C'est certain -répondis-je machinalement, apportant ainsi mon tribut de compassion à la comtesse.

-Figurez-vous -poursuivit-il- qu'elle s'est laissée dominer par cet homme et que celui-ci finira par s'emparer de la maison. Pauvre petite! Elle croit qu'il suffit de pleurer et de se lamenter pour résoudre tous les problèmes. Eh bien, non! Il devient urgent de prendre une décision. Parce que cet homme est infâme et que je le crois capable des crimes les plus abominables.

-Ah oui, c'est atroce! -répondis-je aussitôt sans réfléchir en appréhendant son idée.

-Il est comme tous les hommes aux instincts pervers et de basse condition: s'ils gravissent l'échelle sociale, ils deviennent insupportables pour leurs semblables. A son visage, on voit qu'on ne peut rien en tirer de bon.

-Je vous crois volontiers; cela saute aux yeux.

-Je vais vous fournir une brève explication. La comtesse est une femme admirable, angélique, aussi discrète que belle et méritant, à tous égards, un meilleur sort. Mais elle est mariée à un homme qui ne se rend pas compte qu'il possède un vrai trésor et qui partage son existence entre le jeu et toutes sortes de plaisirs interdits. Pendant ce temps, elle s'ennuie et pleure. N'est-il pas symptomatique qu'elle essaie d'alléger sa peine en se divertissant de façon honnête et en recherchant de façon systématique les endroits où l'on joue du piano? Par ailleurs, je le lui conseille moi-même en ces termes: "Madame, essayez de vous distraire, car la vie est courte. Monsieur le comte finira par se repentir de ses folies et vos peines prendront fin." Je suis sûr de ne pas me tromper.

-Ah, indubitablement! -répondis-je avec empressement, même si, au fond de moi-même, je restais aussi indifférent aux mésaventures de la comtesse que je l'étais au départ.

-Mais vous ne connaissez pas encore la meilleure -renchérit Cascajares, ponctuant sa phrase d'un coup de canne sur le sol-, voilà qu'à présent le comte s'est mis en tête d'être jaloux... Eh oui, d'un certain jeune homme qui se fait fort de distraire la comtesse.

-Le mari n'aura que ce qu'il mérite.

-Tout cela ne serait rien, parce que la comtesse est la vertu personnifiée; tout cela ne serait rien, dis-je, s'il n'y avait un troisième larron, un homme infâme, que je suspecte de fomenter la ruine de cette maison.

-Allons donc? Et qui est cet homme? -demandai-je, avec un brin de curiosité.

-Un ancien majordome, en qui le comte a placé toute sa confiance et qui s'est proposé de martyriser cette malheureuse, et combien sensible, jeune femme. Il semble qu'il se soit emparé de quelque secret qui la compromette et qu'il

compte se servir de cette arme pour..., que sais-je!... C'est une infâmie!

-Je suis bien d'accord avec vous et ce dernier mérite un châtiment exemplaire -dis-je, sentant également ma colère monter contre cet homme.

-Mais elle est innocente; c'est un ange... Attention, nous arrivons à Cibeles. Oui, je distingue déjà à droite le parc de Buenavista. Auriez-vous l'obligeance de demander l'arrêt, mon garçon, car je ne suis pas de ceux qui sautent du tram en marche pour se fracturer le crâne sur les pavés. Au revoir, mon ami, au revoir.

La voiture s'arrêta et don Dionisio Cascajares et de la Vallina descendit après m'avoir gratifié d'une seconde poignée de mains et avoir défoncé une nouvelle fois le chapeau de l'Anglaise, qui n'était pas encore remise de sa première émotion.

Etrangement, au fur et à mesure que le tram progressait sur sa ligne, je me mettais à penser de plus en plus à cette comtesse que je ne connaissais pas, à son époux soupçonneux et cruel mais, surtout, à l'homme sinistre qui, aux dires catégoriques de mon ami médecin, était sur le point de causer un désastre dans cette maison. Médite, ô lecteur, sur la versatilité de l'esprit humain: quand Cascajares se mit à me rapporter ces faits, je maudissais ses confidences intempestives et son assiduité importune; mais mon imagination ne tarda pas à s'emparer de cette pensée pour y jeter le plus grand trouble, opération psychologique qui ne manque pas d'être stimulée par la progression régulière de la voiture et le ronronnement sourd et monotone de ses roues au contact des rails métalliques.

Mais bientôt, je cessai de penser à ce qui, en fin de compte, ne me regardait pas et, promenant mon regard à l'intérieur du compartiment, j'examinai un à un mes compagnons de voyage. On n'y trouvait pas deux visages pareils et chacun arborait une expression différente! Certains semblent ne pas se préoccuper le moins du monde de leur voisin, d'autres épient, avec une curiosité frisant l'impertinence, un groupe de personnes qui causent à l'écart; les uns sont joyeux; les autres, tristes; celui-ci bâille; celui-là rit et, malgré la brièveté du trajet, il n'en est pas un qui ne souhaite arriver à destination le plus vite possible. En effet, de toutes les situations ennuyeuses, aucune ne surpasse celle qui consiste à se trouver parmi une dizaine de personnes qui se regardent dans le blanc des yeux, en chiens

de faïence sans souffler mot et se comptant réciproquement les rides, les grains de beauté, et l'une ou l'autre imperfection du visage ou des vêtements.

Ce bref face à face avec des personnes que nous n'avons jamais vues et que nous ne reverrons probablement jamais a quelque chose d'extraordinaire. En montant, nous rencontrons quelqu'un qui s'y trouve déjà; d'autres arrivent après nous; certains descendent alors que nous restons seuls; et nous finissons par nous en aller à notre tour. Tout ceci est un fidèle reflet de la vie humaine, où la naissance et la mort sont représentées par les entrées et les sorties auxquelles je viens de faire allusion, puisque le petit monde qui évolue dans ce compartiment ne cesse de se renouveler au fil des générations de voyageurs. Ils entrent, sortent, naissent, meurent... Combien d'autres sont passés ici avant nous! Combien y viendront après nous!

Pour compléter cette comparaison, je dirai qu'il existe, également dans ce compartiment, un petit monde de passions en miniature. En face de nous s'installent des personnes qui nous sont sympathiques et dont l'air nous plaît au point que nous les voyons descendre avec regret. D'autres, au contraire, nous dégoûtent au premier abord: nous les haïssons durant dix minutes, nous examinons avec une certaine rancoeur leur protubérances crâniennes et nous éprouvons un véritable soulagement en les voyant sortir. Et, pendant ce temps, le véhicule poursuit sa route, caricature de la vie humaine, accueillant et déposant sans cesse des gens, imperturbable, infatigable, majestueux, insensible à ce qui grouille dans ses entrailles; sans se laisser émouvoir, peu ou prou, des petites passions mal refoulées dont il est le muet théâtre, il continue à courir, courir sur les deux interminables parallèles de fer, longues et glissantes comme les siècles.

Tandis que je remuais de telles pensées, la voiture montait par la calle de Alcalà. Et c'est le bruit de mon paquet de livres tombant sur le sol qui me tira de ma torpeur. Je le ramassai aussitôt et mes yeux s'arrêtèrent sur le morceau de papier journal qui enveloppait les volumes: je lus machinalement une demi-ligne de ce qui y était imprimé. Aussitôt je sentis ma curiosité piquée au vif; j'avais lu quelque chose qui m'intéressait: certains noms parsemés sur le feuillet me sautèrent aux yeux et réveillèrent mes souvenirs. Je me mis en quête du début et ne le trouvai pas; le papier était déchiré et je ne pus lire -avec curiosité d'abord et

un intérêt croissant ensuite- que ce qui suit:

"La comtesse était dans un état d'agitation indescriptible. La présence de Mudarra, l'insolent majordome qui, oubliant son humble origine, osait poser ses regards sur une dame de si haute condition, lui causait une angoisse permanente. Le vil individu l'épiait sans cesse, la surveillait comme on surveille un prisonnier. Le respect ne le retenait plus et la sensibilité et la délicatesse d'une si honnête femme ne pouvaient faire obstacle à ses ignobles pièges.

"Mudarra pénétra à une heure indue dans la chambre de la comtesse qui, pâle et tremblante, partagée entre un sentiment de honte et de terreur, ne trouva pas le courage de le renvoyer.

-Ne vous effrayez pas, madame la comtesse -dit-il en arborant un sourire sinistre et grimaçant, qui augmenta encore le trouble de la dame-, je ne vous veux aucun mal.

-Oh mon Dieu! Quand ce supplice prendra-t-il donc fin? -s'exclama la comtesse, en baissant les bras avec découragement-. Sortez: je ne puis accéder à vos désirs. Quelle infâmie! Abuser de la sorte de ma faiblesse et de l'indifférence de mon époux, unique responsable de tout mon malheur.

-Pourquoi êtes-vous si farouche, madame la comtesse? -renchérit le féroce majordome-. Ce serait compréhensible si je ne détenais pas le secret de votre perte, si je ne pouvais pas instruire monsieur le comte de certains détails ... hum... au sujet de ce petit chevalier... Mais je n'abuserai pas de ces armes terribles. Vous finirez par me comprendre, lorsque vous apprendrez quel grand amour vous avez su m'inspirer.

"A ces mots, Mudarra fit quelques pas en direction de la comtesse, qui s'éloigna de ce monstre avec horreur et dégoût.

"Mudarra était un homme frisant la cinquantaine, brun, trapu et cagneux, aux cheveux drus et bien peignés, avec une bouche grande et garnie de dents acérées. Ses yeux, à moitié dissimulés par la forêt épaisse de ses sourcils, longs, noirs et très fournis, exprimaient à cet instant la plus bestiale et la plus impatiente des concupiscences.

-Ah saloperie! -s'exclama-t-il avec colère, en remarquant l'indifférence naturelle de la dame-. Malheur à moi de ne pas être un petit jeune homme amidonné! Toutes ces minauderies alors que vous savez que je peux informer monsieur le comte... Et il me croira, n'en doutez pas; monsieur le

comte a une telle confiance en moi que tout ce que je lui dis est pour lui parole d'évangile... hum... et comme il est jaloux..., si je lui montre le petit billet...

-Infâme! -s'exclama la comtesse, dans un noble sursaut d'indignation et de dignité-. Je suis innocente et mon époux ne prêtera jamais l'oreille à de si viles calomnies Et même si j'étais coupable, je préfèrerais mille fois être méprisée de mon mari et de l'humanité tout entière que d'acheter ma tranquillité à ce prix. Sortez d'ici, sur-le-champ!

-Moi aussi, j'ai un mauvais caractère, madame la comtesse -déclara le majordome, écumant de rage-, et vous allez voir de quel bois je me chauffe lorsque je me fâche... Puisque vous le prenez sur ce ton, je vais moi aussi changer de discours. Je sais ce qu'il me reste à faire; je me suis montré trop doux jusqu'ici. Pour la dernière fois, je vous offre mon amitié et ne faites pas mine de vous moquer de moi, madame la comtesse, sans quoi...

"A ces mots, Mudarra contracta sa peau parcheminée et les tendons rigides de son faciès, faisant une grimace qui se voulait un sourire, et il fit quelques pas comme s'il avait l'intention de s'asseoir dans le sofa, à côté de la comtesse. Celle-ci se leva d'un bond, en criant:

-Non! Sortez! Infâme individu! Et moi qui n'ai personne pour prendre ma défense... Dehors!...

"Le majordome ressemblait à un fauve qui voit s'échapper la proie qu'il tenait quelques instants plus tôt entre ses griffes. Il renâcla, fit un geste de menace et sortit lentement, à pas feutrés. La comtesse, tremblante et haletante, qui s'était réfugiée à l'autre bout de la pièce, écouta le bruit des pas qui, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient, étaient étouffés par le tapis de la pièce voisine, et elle poussa un soupir de soulagement quand elle jugea qu'il était assez loin. Elle barricada toutes les portes et voulut dormir, mais le sommeil la fuyait car elle avait encore à l'esprit l'image du monstre.

"Chapitre XI. Le complot.

Mudarra, en quittant la chambre de la comtesse, se dirigea vers la sienne et, en proie à une forte inquiétude nerveuse, se mit à fouiller parmi des lettres et des papiers, en grommelant entre ses dents: "Je ne puis en supporter davantage; cette fois, elle va me le payer cher..." Il s'assit ensuite, prit une plume et, prenant comme modèle une de ces lettres et l'examinant avec attention, il se

mit à en écrire une autre, s'efforçant d'en imiter l'écriture. Ses yeux couraient avec une anxiété fébrile du modèle à la copie et, après force labeur, il finit par pouvoir maîtriser à la perfection l'écriture du modèle et il rédigea la lettre suivante, dont le fond était de son propre cru: "Je vous avais promis une entrevue et je me hâte ..."

Le papier journal était déchiré et je ne pus en lire davantage.

Sans détourner le regard du paquet, je me mis à penser au rapport qui existait entre les nouvelles éparses que j'avais apprises de la bouche de mon ami Cascajares de la Vallina et le feuilleton lu dans ce torchon et qui provenait sans doute d'une mauvaise traduction d'un roman de Ponson du Terrail ou de Montépin. Cela paraîtra stupide, me dis-je, mais il est évident qu'elle commence à m'intéresser cette comtesse, victime de la barbarie d'un majordome inique, n'existant que dans le cerveau tourmenté de quelque romancier né pour faire frissonner les gens simples. Mais que va faire ce coquin pour se venger? Serait-il capable d'imaginer quelque atrocité de celles qui mettent fin à un chapitre d'un livre à sensation? Et ce petit jeune homme de qui Cascajares et Mudarra ont parlé -le premier dans la voiture et le second dans le feuilleton-, que fera-t-il, qui peut-il être? Qu'y a-t-il entre la comtesse et ce petit chevalier inconnu? Je donnerais cher pour le savoir...

Je jetai un coup d'oeil à l'intérieur du compartiment et, horreur!, mon regard rencontra une personne qui me glaça d'effroi. Pendant que j'étais plongé dans l'intéressante lecture du morceau de journal, le tram s'était arrêté à plusieurs reprises pour charger ou laisser descendre l'un ou l'autre voyageur. C'est à l'une de ces étapes qu'avait dû monter cet homme, dont la présence inattendue fit sur moi une si forte impression. C'était lui, Mudarra, le majordome en personne, qui était assis en face de moi et dont les genoux touchaient les miens. En une seconde, je l'examinai des pieds à la tête et je reconnus les traits correspondant à la description que j'avais lue. Ce ne pouvait être que lui. Je reconnus le teint brun et lustré; les cheveux rebelles dont des épis se dressaient dans des directions opposées, comme les couleuvres de la gorgone Méduse; les yeux renfoncés sous l'épaisseur de sourcils en broussaille; les poils de barbe aussi emmêlés et négligés que les cheveux; les pieds, recroquevillés comme des serres de perroquet; et enfin, le même regard, le même homme par la silhouette, l'accoutrement, la façon de respirer, de tousser, le geste de porter la main à sa poche pour payer.

Je le vis soudain en extraire un portefeuille; il était marqué d'un grand M doré, l'initiale de son nom. Il l'ouvrit, en retira une lettre et contempla son enveloppe avec un sourire démoniaque; il me sembla même qu'il marmonnait: -Comme l'écriture est bien imitée!

C'était en effet un billet de petite dimension contenu dans une enveloppe apparemment griffonnée par une main de femme. Il la regarda bien, tout en se réjouissant de son oeuvre infâme, jusqu'au moment où il se rendit compte que j'étirais trop le cou, avec une curiosité indiscrète et discourtoise, pour lire le nom du destinataire. Il me lança un regard qui me fit l'effet d'un coup de poing et rangea son portefeuille.

La voiture poursuivait sa route et, pendant le bref moment qu'il m'avait fallu pour lire le passage du roman, réfléchir quelque peu à ces événements si extraordinaires, dévisager Mudarra en personne, sorti de son roman invraisemblable et devenu mon compagnon de voyage, elle avait dépassé la calle de Alcalá, franchissait la Puerta del Sol et pénétrait en triomphe dans la calle Mayor, se frayant un passage parmi les autres véhicules, pressant les grands chariots qui s'attardaient paresseusement et faisant fuir les piétons qui, assourdis par le tumulte de la rue et la cacophonie résultant de bruits si nombreux et si divers, n'apercevaient la masse qui fondait sur eux qu'à la dernière minute.

Je continuais à regarder cet homme comme on examine un objet, dont on n'est pas très sûr de l'existence réelle, et mes yeux ne se détachèrent de son faciès répugnant qu'au moment où je le vis se lever, demander l'arrêt et descendre pour ensuite se perdre dans la foule.

Plusieurs personnes entrèrent et sortirent de sorte que le décor vivant du compartiment changea complètement.

La curiosité que m'inspirait cette aventure s'avivait de plus en plus. Alors qu'au début je pouvais la considérer comme un pur produit de mon imagination, résultant de l'apport de différentes sensations nées de la conversation et de la lecture, elle finit par m'apparaître comme quelque chose de tangible et dont la réalité ne faisait aucun doute.

Lorsque l'homme en qui je crus reconnaître le terrible majordome descendit, je continuai à songer à l'incident de la lettre et me l'expliquai à ma manière, ne voulant pas -en présence de ce problème délicat- faire preuve d'une imagination moins féconde que l'auteur dont j'avais quelques instants plus tôt lu un passage. Je me dis que Mudarra, désireux de se venger de la comtesse -ô infortunée comtesse!-, avait imité son écriture et écrit une lettre à ce chevalier avec qui il s'était passé l'une ou l'autre chose. Dans la lettre, il lui fixait un rendez-vous chez elle; le jeune homme y arrivait à l'heure indiquée, suivi de peu par le mari, qu'on avait pris le soin d'avertir, pour qu'il surprenne en flagrant délit son épouse déloyale: ô admirables ressources de l'imagination! Ce qui, dans la vie réelle, présente des avantages et des inconvénients, s'ajuste dans un roman comme une bague au doigt. Et la dame de s'évanouir, l'amant de se troubler, le mari de commettre une atrocité, tandis que le rideau s'écarte et découvre la silhouette fatidique du majordome, qui jouit de sa vengeance diabolique.

C'est moi, le lecteur de nombreux romans à quatre sous, qui imprimai ce dénouement, qui se dessinait peu à peu dans mon imagination à partir de divers éléments: les confidences d'un ami, la lecture d'un bout de journal et la vue d'un inconnu.

Toujours est-il que le tram poursuivait son petit bonhomme de chemin et que moi, soit accablé par la chaleur qui régnait à l'intérieur, soit bercé par le rythme monotone du véhicule qui engendre un vertige soporifique, je sentis mes paupières s'alourdir, me tournai sur le côté gauche et fermai les yeux, mon coude prenant appui sur le paquet de livres. Même dans cette position, je continuai à voir la rangée de visages des deux sexes qui étaient en face de moi, les uns barbus, les autres fraîchement rasés, ceux-ci rieurs, ceux-là parcheminés et sérieux. J'eus ensuite l'impression que, obéissant à la contraction d'un muscle commun, toutes ces figures faisaient des grimaces et des clins d'yeux, ouvrant et refermant leurs paupières et leur bouche, puis me montrant tour à tour des rangées de dents, qui allaient du blanc le plus éclatant au jaune le plus accentué, les unes étant acérées, les autres émoussées et cariées. Ces huit appendices nasaux se dressant sous seize yeux de couleurs et d'expressions différentes croissaient ou décroissaient en changeant de forme; les bouches s'ouvraient horizontalement et semblaient secouées par des éclats de rire réprimés

ou bien elles s'étiraient vers l'avant comme des groins pointus et ressemblaient alors à la face de certain animal sur qui on a jeté l'anathème au point de ne pouvoir le nommer.

J'apercevais, derrière ces huit têtes -dont j'ai décrit les affreux visages- et à travers les petites fenêtres du compartiment, la rue, les maisons et les passants qui défilaient à toute allure, comme si le tram avait roulé à une vitesse vertigineuse. Il me semblait du moins qu'il progressait plus rapidement que nos trains, ceux de France, d'Angleterre ou d'Amérique: il allait aussi vite que l'imagination peut se le représenter, en matière de translation d'un solide.

Au fur et à mesure que cet état léthargique s'intensifiait, il me semblait que les maisons, les rues, Madrid tout entier disparaissait. A un moment donné, je crus même que le tram se déplaçait au plus profond des mers; à travers les vitres, on distinguait la masse de cétacés énormes et les membres poisseux d'une multitude de poulpes de tailles diverses. Les petits poissons faisaient frétiller leur nageoire caudale, glissant à proximité des vitres, et quelques-uns balayaient de leurs grands yeux dorés l'intérieur du compartiment. Des crustacés de forme inconnue, de grands mollusques, des madrépores, des éponges et une multitude de lamellibranches, grands et difformes, tels que je n'en avais jamais vus, défilaient sans trêve. On avait attelé je ne sais quels monstres aquatiques à la voiture: leurs nageoires, aux prises avec l'eau, vrombissaient comme les pales d'une hélice et brassaient la masse liquide par leur tournoiement infini.

Cette vision s'effaça peu à peu mais il me sembla ensuite que la voiture se déplaçait dans les airs, volant en ligne droite sans être perturbée par les vents. A travers les vitres, on ne voyait plus que l'espace; les nuages nous enveloppaient parfois; une pluie violente et soudaine venait tambouriner sur le toit de l'impériale; subitement nous pénétrions dans un espace pur, inondé de soleil, pour replonger au sein d'immenses brumes vaporeuses, tantôt rouges, tantôt jaunes, virant aussi vite à l'opale qu'à l'améthyste et que nous laissions bien vite derrière nous. A d'autres moments, nous traversions une portion du ciel où flottaient des amas resplendissants d'une très fine poussière d'or; parfois ce tourbillon, qui me semblait produit par le mouvement des roues qui broyaient la lumière, était argenté puis

vert, comme de la poussière d'émeraudes, et enfin rouge, comme de la poussière de rubis. A la voiture était attelé un volatile apocalyptique, plus robuste qu'un hippogriffe et plus hardi qu'un dragon; le crissement des roues et de la force motrice faisait penser au grincement des grandes ailes d'un moulin à vent ou plutôt au vol d'un bourdon de la taille d'un éléphant. Nous évoluions dans un espace infini, sans but à notre errance, et, pendant ce temps, la terre s'étendait à nos pieds, à plusieurs lieues de distance; et sur la terre, il y avait l'Espagne, Madrid, le quartier de Salamanca, Cascajares, la comtesse, le comte, Mudarra, le galant inconnu, et eux tous.

Je ne tardai pas à m'endormir profondément; alors, la voiture cessa d'avancer, cessa de voler, et la sensation que je me déplaçais dans une telle voiture disparut pour moi: il ne subsista que le bruit monotone et pénétrant des roues, qui ne nous quitte jamais quand nous faisons un cauchemar dans un train ou dans la cabine d'un vapeur. Je m'endormis... Oh, infortunée comtesse! Je l'ai vue aussi nettement que je vois en ce moment le papier sur lequel j'écris; je l'ai vue, assise à côté d'un guéridon, la tête reposant sur sa main, triste et méditative comme une statue de la mélancolie. A ses pieds s'était blotti un petit chien, qui me parut aussi triste que son attachante maîtresse.

J'ai alors pu examiner à mon aise la femme que je considérais comme la personnification du malheur. Elle était de taille élancée, blonde, avec de grands yeux expressifs, un nez fin et presque trop long, de forme très séduisante et harmonieusement dessiné par les courbes de ses beaux sourcils bleutés. Elle était coiffée très simplement et c'est grâce à ce détail ainsi qu'à son habillement que l'on pouvait déduire qu'elle n'envisageait pas de sortir ce soir-là. Nuit mille fois épouvantable! Je scrutais avec une anxiété croissante le beau visage que je désirais tant connaître, et il me sembla que je pouvais lire ses pensées sur ce noble front, où l'habitude des soucis avait imprimé quelques lignes imperceptibles, que le temps allait bientôt transformer en rides.

La porte s'ouvrit tout à coup, livrant passage à un homme. La comtesse étouffa un cri de surprise et se leva, en proie à une violente agitation.

-Comment? -dit-elle-. Rafael... Vous ici! Quelle audace! Comment êtes-vous entré ici?

-Madame -répondit celui qui venait d'entrer, un jeune homme de belle prestance-, ne m'attendiez-vous pas? J'ai reçu votre lettre...

-Ma lettre! -s'exclama la comtesse, de plus en plus agitée-. Je n'ai écrit aucune lettre. Et pourquoi aurais-je dû en écrire une?

-Madame, voyez vous-même -répondit le jeune homme en tirant l'enveloppe de sa poche et en la lui montrant-; c'est votre écriture, c'est bien votre écriture.

-Mon Dieu! Quelle machination diabolique! -dit la dame avec un accent désespéré-. Ce n'est pas moi qui ai écrit cette lettre. Ah! C'est un piège qu'on me tend...

-Madame, calmez-vous... Je suis vraiment désolé...

-Oui, je comprends tout... C'est cet homme abject. Je comprends maintenant quelle idée a pu germer dans son esprit. Sortez d'ici sur-le-champ... Mais il est déjà trop tard; j'entends la voix de mon mari.

Une voix assourdissante se faisait effectivement entendre dans la pièce voisine. Peu après, le comte entra et il feignit d'être surpris en voyant le galant, puis, riant avec une certaine affectation, il lui dit:

-Oh Rafael! Vous ici?... Depuis combien de temps... veniez-vous tenir compagnie à Antonia?... Vous prendrez bien une tasse de thé avec nous.

La comtesse et son époux échangèrent un regard sinistre. Le jeune homme, dans sa perplexité, eut quelque peine à rendre son salut au comte. Je vis que plusieurs domestiques entrèrent et sortirent; je remarquai qu'ils apportèrent un service à thé et se retirèrent aussitôt, laissant seuls les trois personnages. Quelque chose de terrible allait se passer.

Ils s'assirent: la comtesse était pâle comme une morte; le comte affectait une hilarité déconcertante, ressemblant à de l'ivresse, et le jeune homme se taisait, lui répondant par monosyllabes. Le comte servit le thé et tendit une des tasses à Rafael, mais pas n'importe laquelle. La comtesse regarda cette tasse avec une telle expression d'effroi que tout son état d'âme sembla y transparaître. Ils burent en silence, entrecoupant chaque gorgée de nombreuses variétés de savoureux biscuits Huntley and Palmers ainsi que des autres friandises habituelles à ce genre de collation. Ensuite, le comte se remit à rire avec cette même décontraction excessive et bruyante qu'il affichait ce soir-là et il dit:

-Comme nous nous ennuyons! Vous, Rafael, n'ouvrez pas la

bouche! Antonia, joue-nous quelque chose. Cela fait si longtemps que nous ne t'avons entendue... Voyons, ce morceau de Gortzbach qui s'intitule "Morte"; tu le jouais admirablement. Allons, assieds-toi au piano.

La comtesse voulut répondre; mais elle n'eut pas la force d'articuler la moindre parole. Son mari la regarda de telle sorte que la malheureuse céda devant l'expression terrible de ses yeux, comme une colombe fascinée par un boa constrictor. Elle se leva, se dirigeant vers le piano, et lorsqu'elle fut installée, le comte dut lui dire quelque chose qui la terrifia encore davantage, achevant de la réduire à sa merci, car le piano se mit à résonner: les accords successifs frappèrent plusieurs cordes à la fois et, volant des graves aux aiguës, les mains de la comtesse réveillèrent en un instant les centaines de sons qui dormaient au fond de la caisse de résonnance. Au début, la musique se composait d'une réunion confuse de notes plus dissonnantes qu'harmonieuses, mais par la suite cette tempête se calma, et un chant funèbre et effrayant comme le "Dies irae" s'éleva de ce brouhaha. Je croyais entendre le psaume triste d'un choeur de chartreux, accompagné par le mugissement sonore des bassons. On percevait ensuite des cris plaintifs analogues à ceux que doivent pousser les âmes du Purgatoire, condamnées à implorer sans trêve un pardon qui leur sera accordé fort tardivement.

Les longs arpèges retentissants revenaient ensuite et les notes se pressaient l'une contre l'autre, comme si elles se disputaient la première place. Les accords se faisaient et se défaisaient comme se forme puis se dissipe l'écume des vagues. L'harmonie ondulait et bouillonnait comme un tourbillon infini, s'éloignant jusqu'à se perdre puis revenant avec plus de force, comme une trombe qui balaie tout sur son passage.

Je demeurais muet d'extase à l'écoute de cette musique imposante et majestueuse; je ne pouvais pas apercevoir le visage de la comtesse, assise et me tournant le dos, mais je l'imaginais dans un état d'étourdissement et de frayeur tel que je me figurai le piano jouant tout seul.

Le jeune homme se tenait derrière elle et le comte à sa droite, prenant appui sur le piano. De temps en temps, elle levait les yeux pour l'observer; mais elle devait trouver dans les yeux de son conjoint une expression terrifiante, car elle les baissait aussitôt et continuait à jouer. Tout à coup, le piano devint muet et la comtesse poussa un cri.

A cet instant, je sentis un violent coup sur l'épaule, on me secoua comme un prunier et je m'éveillai.

J'avais changé de position dans mon rêve agité et je m'étais laissé glisser sur la vénérable Anglaise qui était assise à côté de moi.

-Aaah! Vous, sleeping..., importunez... moi -dit-elle avec son air acariâtre, tandis qu'elle repoussait mon paquet de livres, qui était tombé sur ses genoux.

-Madame..., c'est vrai...; je me suis endormi -répondis-je, gêné de voir que tous les voyageurs s'amusaient de la scène.

-Oooh!... Je vais... going to... dire au coachman vous importuner... me. Vous, caballero... very shocking -ajouta l'Anglaise dans son jargon incompréhensible-. Oooh! Vous croire... my body est... votre lit Ford. Vous... to sleep. Ooo! Gentleman, you are a stupid ass.

A ces mots, la fille de Grande-Bretagne, qui était naturellement assez violacée, devint pour le coup rouge comme une tomate. On aurait dit que le sang, accumulé dans ses joues et dans son nez, allait jaillir de ses pores brûlantes, et elle découvrait quatre dents pointues et très blanches, comme si elle avait voulu me manger tout cru. Je lui présentai toutes mes excuses pour mon assoupissement de mauvais aloi, récupérai mon paquet et passai en revue les nouvelles têtes qui avaient pris place dans le compartiment. Imagine-toi, ô lecteur nonchalant et plein de bienveillance, quelle fut ma surprise en découvrant, en face de moi -le croiras-tu?-, le jeune homme de mon rêve, don Rafael en personne. Je me frottai les yeux pour me convaincre que je ne dormais pas et, en effet, j'étais bien éveillé et jouissant de toutes mes facultés comme maintenant.

C'était bien lui et il bavardait avec un autre jeune homme qui était assis à côté de lui. Je portai toute mon attention sur eux et prêtai soigneusement l'oreille.

-Mais ne soupçonnais-tu rien? -lui demandait l'autre.

-Vaguement, oui; mais je préférais me taire. Elle était pâle comme une morte, si grande était sa terreur. Son mari lui ordonna de se mettre au piano et elle n'osa pas refuser. Elle joua, comme d'habitude, d'une façon admirable, et, en l'écoutant, je parvins à oublier la situation précaire dans laquelle nous nous trouvions. Malgré les efforts qu'elle faisait pour paraître calme, il arriva un moment où il lui fut impossible de continuer à feindre. Ses bras

mollirent et glissèrent sur le clavier tandis qu'elle rejetait la tête en arrière et poussait un cri. Son mari saisit alors un poignard et, faisant un pas dans sa direction, s'exclama avec fureur: "Joue ou je te tue à l'instant!" En voyant cela, mon sang ne fit qu'un tour; je voulus me jeter sur ce misérable, mais je ressentis dans tout mon être une sensation que je ne peux te dépeindre: j'eus l'impression que l'on avait soudain allumé un brasier dans mon estomac; le feu se propageait dans mes veines; mes tempes battaient et je m'écroulai, sans connaissance.

-Et, avant, n'avais-tu pas noté les symptômes de l'empoisonnement? -lui demanda son compagnon.

-J'avais éprouvé comme un malaise et je soupçonnais vaguement quelque chose, mais sans plus. Le poison avait été soigneusement dosé, parce que ses effets se firent sentir assez tard et qu'il ne me tua pas, tout en me laissant une infirmité pour le restant de mes jours.

-Et, après ton évanouissement, que s'est-il passé?

Rafael allait répondre, et j'étais suspendu à ses lèvres comme si de ses paroles dépendait la vie ou la mort de quelqu'un, lorsque le tram s'arrêta.

-Ah! Nous sommes déjà à Consejos. Descendons -dit Rafael.

Quelle guigne! Ils s'en allaient et je restais sur ma faim.

-Monsieur, monsieur, je vous en prie -dis-je, en les voyant sortir.

Le jeune homme s'arrêta et me regarda.

-Et la comtesse? Qu'est-il advenu de la comtesse? -demandai-je, oppressé.

La seule réponse que je récoltai fut un éclat de rire général. Les deux jeunes sortirent, en riant eux aussi, et ne me répondirent pas. Le seul être vivant qui conserva sa sérénité de sphinx dans cette scène comique, ce fut l'Anglaise qui, indignée de mes extravagances, se tourna vers les autres voyageurs en disant:

-Ooooh! A lunatic fellow!

La voiture poursuivait sa course pendant que je brûlais de savoir ce qu'il était advenu de la malheureuse comtesse. Son mari l'avait-il tuée? Je m'imaginais les desseins de cet homme ignoble. Ivre de vengeance, comme tous les êtres cruels, il voulait que sa femme assiste, sans cesser de jouer, à l'agonie de cet imprudent jeune homme, attiré dans cet endroit par le vil piège de Mudarra.

Mais il était impossible que la dame poursuivît des efforts désespérés pour garder son calme alors qu'elle savait pertinemment que Rafael avait bu le poison. Scène digne de tragédie et propre à faire se dresser les cheveux sur la tête! -pensais-je, de plus en plus convaincu de la réalité de ces événements; et on viendra dire que ces choses ne se passent que dans les romans!

En passant devant Palacio, la voiture s'arrêta et une femme, portant un petit chien dans ses bras, monta. Je reconnus aussitôt le chien que j'avais vu couché aux pieds de la comtesse; c'était le même, avec le même poil, blanc et fin, et la même tache noire sur l'une de ses oreilles. Le destin voulut que cette femme s'assît à côté de moi. Ne pouvant résister au démon de la curiosité, je lui demandai:

-Il est à vous ce joli petit chien?

-A qui d'autre pourrait-il appartenir? Il vous plaît?

Je saisis une des oreilles de l'intelligent petit animal pour lui faire une caresse mais lui, indifférent à mes démonstrations d'affection, se mit à aboyer, bondit et posa les pattes sur les genoux de l'Anglaise, qui se tourna aussitôt vers moi en me montrant ses deux dents, comme si elle voulait me mordre, et s'exclama:

-Oooh! Vous... insupportable.

-Et où avez-vous fait l'acquisition de ce chien? -demandai-je sans me soucier de la nouvelle explosion de colère de la Britannique-. Peut-on le savoir?

-Il appartenait à ma maîtresse.

-Et qu'est-il advenu de votre maîtresse? -dis-je, en proie à la plus grande anxiété.

-Ah! Vous la connaissiez? -répondit la femme-. C'était une brave personne, n'est-ce pas?

-Oh!, excellente... Mais voulez-vous me raconter le dénouement de l'histoire?

-Vous êtes donc au courant? Vous avez des nouvelles...?

-Oui, madame... J'ai appris tout ce qui s'est passé jusque au moment du thé... Mais, dites-moi, votre maîtresse est-elle donc morte?

-Hélas oui, monsieur; morte et enterrée.

-Et comment cela est-il arrivé? L'a-t-on assassinée ou fut-ce le coup de l'émotion?

-Ni un assassinat, ni le coup de l'émotion! -dit-elle d'un ton ironique-. Vous n'y êtes pas du tout. Ce soir-là, elle a dû manger je ne sais quoi; toujours est-il que cela lui

était resté méchamment sur l'estomac... Elle en resta dans un état comateux jusqu'au petit jour.

"Bah! -me dis-je-. Elle ne sait rien de l'incident du piano et du poison, ou elle ne veut pas passer pour une ignorante."

Je dis ensuite, à voix haute:

-Elle a donc succombé à une indigestion?

-Oui, monsieur. Je lui avais pourtant dit ce soir-là: "Ne mangez pas de ces fruits de mer, madame"; mais elle n'a pas tenu compte de mon avertissement.

-Ce seraient donc les fruits de mer, hein? -dis-je avec incrédulité-. Je saurai cependant ce qui s'est passé!

-Vous ne le croyez pas?

-Oui..., oui -répondis-je, feignant d'y croire-. Et qu'est-il advenu du comte?

-Quel comte?

-Son mari, l'époux de la comtesse, celui qui a dégainé le poignard pendant qu'elle jouait du piano.

La femme me dévisagea un instant, puis elle me rit au nez.

-Vous riez?... Bah! Pensez-vous que je ne suis pas au courant de tout? Ah, mais je comprends: vous ne voulez pas raconter les faits tels qu'ils se sont produits en réalité. On devine pourquoi: c'est parce qu'il y a eu crime!...

-Mais vous avez bien parlé d'un comte et d'une comtesse...

-La maîtresse de ce chien n'était-elle pas la comtesse, à qui Mudarra, le majordome...?

La femme se mit à rire de si bon coeur que j'en fus décontenancé et me dis en mon for intérieur: "Elle doit être complice de Mudarra et, bien sûr, elle cachera tout ce qu'elle pourra."

-Vous êtes fou -ajouta l'inconnue.

-Lunatic, lunatic... Moi... suffocated... Oooh! My God!

-Oui, je sais tout; allons, ne me cachez rien. Dites-moi de quoi madame la comtesse est morte.

-De quelle comtesse voulez-vous parler, pardieu!? -dit la femme, en se mettant à rire de plus belle.

-Si vous croyez m'induire en erreur avec vos crises de rire! -répondis-je-. La comtesse a été empoisonnée ou assassinée; je n'ai à présent plus aucun doute à ce sujet.

Le tram arriva dans le quartier de Pozas et moi, au terme de mon voyage. Tout le monde descendit; l'Anglaise me lança un regard qui en disait long sur sa joie d'être débarrassée de ma présence, et chacun s'achemina vers sa destination. Je suivis la femme au chien, la pressant de questions jusqu'à ce qu'elle rentre chez elle, sans avoir cessé de rire de ma manie à me mêler de la vie d'autrui. Lorsque je me retrouvai seul dans la rue, je me souvins du but de mon voyage et je me rendis chez ceux à qui je devais rapporter ces livres. Je les remis à la personne qui me les avait prêtés, et je fis les cent pas devant le Buen Suceso en attendant le départ du tram qui me ramènerait à l'autre bout de Madrid.

Je ne pouvais m'empêcher de songer à l'infortunée comtesse et j'étais de plus en plus convaincu que la femme avec qui j'avais parlé en dernier lieu avait voulu me lancer sur une fausse piste, pour que je ne découvre pas la vérité sur la mystérieuse tragédie.

On était à la tombée de la nuit quand le tram s'apprêta à repartir. Je montai et la première personne que j'entrevis fut l'Anglaise, assise à la place que j'occupais précédemment. Lorsqu'elle me vit monter et prendre place à côté d'elle, son visage prit une expression indéfinissable, elle redevint écarlate et s'exclama:

-Oooh!... Vous..., moi me plaindre au coachman... Vous avoir défoncé mon "fort it".

J'étais tellement perdu dans mes pensées que, sans faire cas de ce que l'Anglaise me disait dans son langage hybride et laborieux, je lui répondis:

-Madame, il ne fait aucun doute que la comtesse est morte à la suite d'un empoisonnement ou d'un assassinat. Vous n'avez pas idée de la férocité de cet homme.

La voiture poursuivait sa route et s'arrêtait de temps en temps pour ramasser des passagers. Trois hommes montèrent à hauteur du Palacio Real, prenant place en face de moi. L'un d'eux était de haute taille, sec et osseux, avec des yeux pleins de sévérité et un parler emphatique qui imposait le respect.

Ils n'étaient pas là de dix minutes quand cet homme se tourna vers les deux autres et leur dit:

-Pauvre petite! Comme elle pleurait dans ses derniers instants! La balle était entrée au-dessus de la clavicule droite et avait ensuite pénétré jusqu'au coeur.

-Comment? -m'exclamai-je brusquement, en m'adressant à eux- Ce fut donc d'un coup de feu? Elle n'a pas été tuée d'un coup de poignard?

Les trois hommes me regardèrent avec surprise.

-D'un coup de feu, oui monsieur -répondit avec une certaine rudesse l'homme sec, osseux et de haute taille.

-Et dire que cette femme soutenait qu'elle était morte à la suite d'une indigestion -dis-je, de plus en plus intéressé par cette affaire-. Racontez-moi comment cela s'est passé.

-Et en quoi cela vous regarde-t-il? -rétorqua l'autre, en faisant un geste aigri.

-J'ai très envie de connaître la fin de cette horrible tragédie. N'est-il pas vrai que cela ressemble à du roman?

-Qu'est-ce qu'un roman vient foutre là-dedans! Vous êtes fou, ou prétendez-vous vous moquer de nous?

-Mon petit monsieur, n'abusez pas des plaisanteries de ce genre -dit l'homme sec et de haute taille.

-Croyez-vous que je ne suis pas au courant? Je sais tout: j'ai assisté à plusieurs scènes de ce crime odieux. Mais vous dites que la comtesse a été tuée d'un coup de revolver?...

-Que Dieu nous préserve! Nous n'avons jamais parlé d'une comtesse mais de ma chienne, sur laquelle nous avons malencontreusement fait feu au cours d'une partie de chasse. Si vous voulez plaisanter, vous pouvez me retrouver dans un autre endroit, où je vous répondrai comme il se doit.

-Certes, certes, je vous comprends; il importe à présent de cacher la vérité -dis-je, estimant que ces hommes voulaient brouiller les pistes en transformant la comtesse en une chienne.

L'autre préparait déjà sa réponse -sans doute plus énergique que ne l'exigeait la situation- quand l'Anglaise fit mine de se tapoter la tempe de l'index, comme pour faire comprendre que je n'avais pas tous mes esprits. Cela suffit à les calmer et ils n'ouvrirent plus la bouche de tout le voyage qui, pour eux, se termina à la Puerta del Sol. Ils avaient sans doute eu peur de moi.

J'étais tellement préoccupé par toute cette histoire que c'est en vain que j'essayais d'apaiser mes esprits, remuant les données d'une affaire si embrouillée. Mais je m'empêtrais dans des raisonnements toujours plus confus et l'image de la pauvre femme ne s'effaçait pas de mon imagination. Je croyais voir en tous les visages qui se succédaient dans le compartiment autant de témoins qui auraient pu contribuer à la solution de l'énigme. J'étais en

proie à une surexcitation cérébrale intense et mon trouble intérieur devait sans doute transparaître sur ma figure, parce que tout le monde me regardait comme on regarde une bête curieuse.

Il devait encore survenir, au cours de ce voyage fatal, un dernier incident qui allait encore davantage me troubler l'esprit. Un monsieur et son épouse montèrent à l'arrêt de la calle de Alcalá; celui-ci s'assit à côté de moi. Cet homme semblait affecté d'un chagrin violent et assez récent et j'eus même l'impression qu'à un moment donné il portait son mouchoir à ses yeux pour essuyer les larmes qui coulaient visiblement sous le verre fumé de ses énormes lunettes. Peu après leur arrivée, l'homme dit à voix basse à celle qui semblait être son épouse:

-Eh bien, on soupçonne qu'elle a été empoisonnée: n'en doute pas. Don Mateo vient de me le confirmer. Pauvre femme!

-Quelle horreur! C'est bien ce que je pensais -répondit sa compagne-. Que pouvait-on attendre de bon de ces rustres?

-Je jure que je n'aurai de cesse avant d'en fournir la preuve.

Moi, qui étais tout ouïe, lui dis alors, également sur le ton de la confidence:

-Oui, monsieur; il y a eu empoisonnement. J'en suis sûr.

-Comment? Vous savez? Vous la connaissiez, vous aussi? -me demanda vivement l'homme aux verres fumés, en se tournant vers moi.

-Oui, monsieur; et ne doutez pas que la mort a été violente, bien que d'aucuns veuillent nous faire croire qu'il s'est agi d'une indigestion.

-C'est aussi mon avis! Ah, elle était une excellente femme. Mais... comment savez-vous...?

-Je le sais, voilà tout -répondis-je, très satisfait que celui-là ne me prenne pas pour un fou.

-Vous irez donc témoigner en justice; parce que l'instruction du procès est déjà en cours.

-Je m'en réjouis. Pour être sûr que l'on châtie ces coquins, j'irai témoigner, j'irai faire ma déposition; oui monsieur.

Mon obsession avait atteint un degré tel que je finis par me convaincre que toute cette affaire, mi-rêvée, mi-lue, était réelle et que j'y crus aussi fermement que je crois à la réalité de la plume avec laquelle j'écris en ce moment.

-Oui, monsieur; il faut élucider cette énigme pour que l'on punisse les auteurs de ce crime. Je déclarerai: elle a été empoisonnée à l'aide d'une tasse de thé, comme le jeune

homme.
-Tu entends, Petronila -dit l'homme aux lunettes à son épouse-, à l'aide d'une tasse de thé.
-Oui; cela m'étonne -répondit la dame-. Que n'ont pas inventé ces hommes!
-Oui, monsieur; à l'aide d'une tasse de thé. La comtesse jouait du piano.
-Quelle comtesse? -demanda l'homme, en me coupant brusquement la parole.
-La comtesse, celle qui a été empoisonnée.
-Mais il n'est nullement question d'une comtesse, pardieu!
-Allons; vous aussi vous essayez de le cacher.
-Voyons! Il n'y a ni comtesse ni duchesse dans toute cette affaire mais seulement la lavandière de ma maison, la femme de l'aiguilleur de la gare du Nord.
-Lavandière, hein? -dis-je, malicieusement-. Vous voulez me faire avaler que c'est une lavandière?

L'inconnu et son épouse me regardèrent d'un air moqueur puis échangèrent quelques mots à voix basse. A un geste qu'il fit à sa compagne, je compris qu'il était persuadé que j'étais ivre. Devant cette offense, je me résignai et me tus, me bornant à mépriser par le silence une supposition aussi peu courtoise, comme il sied aux grands esprits. Mon inquiétude était à son comble; la comtesse ne s'effaçait pas un seul instant de mes pensées et sa fin tragique avait fini par m'intéresser au plus haut point, comme si tout cela n'avait pas été le fruit monstrueux de mon imagination débridée que des visions et des conversations successives avaient frappée. Enfin, pour que l'on comprenne à quelles extrémités me poussa ma folie, je vais vous raconter le dernier événement de ce voyage; je vais vous expliquer de quelle façon extravagante je mis fin à ce douloureux combat que ma raison livrait à une armée d'ombres.

Le tram débouchait dans la calle de Serrano quand, jetant un coup d'oeil par la fenêtre, j'aperçus un homme sur le trottoir faiblement éclairé par la lumière blafarde des réverbères. Je poussai un cri de surprise et m'exclamai tout bouleversé:
-Ah mais, c'est lui, le cruel Mudarra, l'instigateur de tant d'infâmies.

Je demandai l'arrêt et sortis ou, à plus proprement parler, bondissant vers la porte et ayant toutes les peines du monde à ne pas m'emberlificoter dans les pieds et les

jambes des voyageurs, je finis par me retrouver dans la rue et me mis à courir derrière cet homme en criant:
-Sus, sus! A l'assassin!

Jugez quel put être l'effet que produisirent mes cris sur le paisible voisinage.

Cet homme, qui était celui que j'avais rencontré dans le tram au début de l'après-midi, fut arrêté. Et moi je ne cessais de crier:
-C'est lui qui a versé le poison dans la tasse de la comtesse! C'est lui qui a assassiné la comtesse!

Il s'ensuivit un moment de confusion indescriptible. Il affirma que j'étais fou mais, bon gré mal gré, nous fûmes tous deux conduits au bureau de police le plus proche. Je perdis ensuite complètement le fil des événements. Je ne me souviens pas de ce que je fis cette nuit-là dans la cellule où l'on m'enferma. Le souvenir le plus précis que je garde de cette curieuse tribulation fut le réveil d'une profonde léthargie dans laquelle j'étais tombé, véritable ivresse mentale, engendrée par je ne sais quoi, par un de un de ces phénomènes passagers d'aliénation que la science étudie avec le plus grand soin et considère comme signe avant-coureur de la folie définitive.

Comme on peut le supposer, l'incident n'eut pas de conséquences, car le personnage antipathique que j'avais affublé du nom de Mudarra est un honnête épicier, qui n'avait jamais empoisonné aucune comtesse. Cependant, longtemps après, je persistais encore dans mon erreur et il m'arrivait souvent de m'exclamer:
-Malheureuse comtesse! Quoi qu'ils disent, je n'en démords pas. Personne ne pourra m'ôter de l'esprit que tu n'as pas rendu l'âme sous le poignard de ton époux irascible.

Il a fallu plusieurs mois pour que les fantômes regagnent l'endroit inconnu d'où ils avaient surgi pour me rendre fou et pour que la réalité reprenne ses droits dans ma tête. Je ris chaque fois que j'évoque ce voyage et toute la considération que je témoignais auparavant à la victime de mes rêves, je la reporte à présent -sur qui croyez-vous?- sur ma compagne de voyage lors de cette dangereuse expédition; je veux parler de l'Anglaise acariâtre, à qui je démis un pied au moment de sortir précipitamment du tram pour me lancer à la poursuite du soi-disant majordome.

Ramón María del VALLE-INCLAN (1866-1936) est un de ces représentants de ce qu'on a appelé en Espagne "la génération de '98" à avoir touché au fantastique. Son oeuvre la plus marquante dans le genre est son roman Flor de santidad, de 1904. Nous vous en présentons la partie finale, plus résolument "fantastique", à partir du chapitre IV de la "cuarta estancia" et ce dans une nouvelle traduction. Les personnes intéressées pourront trouver l'ensemble de l'oeuvre, dans la collection "Du monde entier" des éditions Gallimard sous le titre de Fleur de sainteté (150 pages).

ADEGA.

Le chemin passait entre des collines jumelles, bombées comme les seins d'une géante, et la bergère s'arrêta pour montrer à la vieille femme une ombre lointaine qui, là-bas, tout en haut, semblait lire attentivement, à la lueur d'une bougie, dont la flamme oscillait mystérieusement sous la brise crépusculaire. La vieille regarda longuement, puis fit remarquer:

-Cet homme, je l'ai vu ailleurs. Sais-tu comment s'intitule le livre qu'il lit? Le livre de San Çidrián. Un cousin de mon père le possédait...!

Adega, mystérieuse et crédule, baissa la voix:

-A l'aide de ce livre, on peut découvrir les trésors cachés.

La vieille remuait la tête en signe de dénégation, car elle avait l'expérience des ans:

-Ce cousin de mon père a vendu ses terres, a vendu ses vaches, a vendu jusqu'à son bol de soupe, et il n'a jamais rien découvert.

-Mais il y en a d'autres qui ont découvert de très grandes richesses...

-Personnellement, je n'en ai connu aucun. Quand j'étais jeune, j'ai entendu dire qu'entre ces deux collines il y avait assez d'argent pour sept royaumes, mais je te dis que ce sont des contes.

Adega, les violettes de ses yeux resplendissant de foi, murmura comme si elle répétait une prière apprise voilà bien longtemps:

-Entre les pinèdes et le chemin qui passe en bas, il y a de l'argent pour sept royaumes, et il viendra un jour où, en broutant, les brebis d'un roi le découvriront.

La vieille, désillusionnée, poussa un soupir:

-Je te dis que ce sont des contes.

-Ce sont peut-être des contes, mais je les ai entendus je ne sais combien de fois, dans la montagne, de la bouche d'un vieil homme de San Pedro de Cela.

-S'il fallait croire tout ce qu'on entend, ma fille! Mais cet homme qui lit, je le connais. Il est venu de la montagne il y a peu de temps et il parcourt tout le pays en lisant dans ce grand livre dès le coucher du soleil. Il a les yeux larmoyants comme un chien battu et le teint plus jaune que la cire.

Et Adega d'ajouter:

-Je le connais, moi aussi. Il est venu se reposer bien des fois à l'auberge. Il y a, un jour, raconté que les Arabes qui gardent les trésors ne se montrent qu'à cette heure-ci et qu'il faut lire les paroles écrites à la lueur d'un cierge béni.

Les champs de maïs murmurèrent longuement, la brise du crépuscule se leva, faisant tourner les vieilles pages de l'in-folio, et la flamme de la bougie s'éteignit sous les yeux des deux femmes. Le soleil s'était couché et le vent du soir passait comme une dernière caresse sur le maïs vert et bruissant. Les eaux d'irrigation glissaient en silence dans leur lit limoneux, et elles étaient si inoffensives, si cristallines et si humbles qu'elles semblaient avoir une âme comme les créatures du Seigneur. Les vieilles cloches de San Gundián et de San Clodio, de Santa Baya de Brandeso et de San Berisimo de Cétigos faisaient entendre leurs voix dans la paix du soir et le chant d'un rossignol, très loin, semblait leur répondre: il se dressait au faîte obscur d'un arbre au moment où paraissait la lune, ondulant, dominateur et tendre comme une aigrette d'argent au cimier d'un archange guerrier. Et les deux femmes, à bout de souffle, poursuivaient tout de même leur chemin, tant elles avaient hâte d'arriver. Enfin la vieille murmura, en faisant halte:

-Nous y serons bientôt, petite!

Et Adega répondit:

-Nous y serons bientôt, oui, madame!

Elles continuèrent en silence. Le chemin était jalonné de flaques boueuses où la lune se reflétait, et les grenouilles qui, nimbées de la lumière d'argent, chantaient au bord leurs solos monotones et séniles, sautaient dans l'eau dès qu'elles entendaient un bruit de pas. Au loin, une tour crénelée se découpait sur le ciel bleu et constellé comme sur le champ d'un blason. C'était la tour du ma-

noir de Brandeso. Il s'élevait au fond d'un grand jardin très vieux, qui répandait dans la nuit la fragrance de ses fleurs. Derrière la grille de fer, les cyprès pointaient très haut leurs cimes noires, et les quatre écussons du fondateur, qui couronnaient le fronton de la porte, resplendissaient au clair de lune. Quand elles furent arrivées, Adega murmura à voix basse:

-On m'a secourue chaque fois que j'ai frappé à cette porte!

Et la vieille répondit:

-C'est une maison de grande charité!

Elles s'approchèrent ensemble, pleines de respect, et jetèrent un coup d'oeil à travers les barreaux de la grille.

-On ne voit personne, petite.

-Peut-être parce qu'il est fort tard!

-Tard non, puisque la grille était ouverte... Allons jusqu'à la cuisine.

-Et si les chiens sont lâchés?...

-Ils ont des chiens?

-Ils en ont deux, dont un chien-loup très féroce.

A ce moment, elles virent une ombre qui s'approchait et elles attendirent. Elles reconnurent bientôt celui qui arrivait, bien qu'il fût entièrement drapé dans sa houppelande brune. Ses yeux ardents fulguraient sous le capuchon et ses mains, qui sortaient des plis de son manteau comme des mains de spectre, serraient un in-folio relié en parchemin. Il atteignit la grille en parlant tout seul, en susurrant d'étranges accords et des formules obscures et liturgiques pour conjurer sorcières et lutins. Il allait entrer, et la vieille l'interrogea sur un rythme de psalmodie:

-Les chiens sont lâchés peut-être?

-On ne les lâche jamais qu'après avoir fermé.

Sa voix était lente, endormie, comme si l'âme en était absente. Il poussa la grille, qui gémit longuement, et, sans cesser de murmurer ces oraisons d'une liturgie obscure, il pénétra dans le jardin seigneurial. Les deux femmes, la tête couverte de leur mantelet, entrèrent après lui comme des ombres timides.

Les domestiques sont réunis dans la grande cuisine du manoir. Il y brûle un fagot de sarments; étincelles et fumée montent joyeusement dans la hotte noire de la cheminée qui abrite le foyer et les escabeaux où les domestiques sont assis. C'est une cheminée de pierre qui prône la générosité et l'abondance, avec ses longues perches auxquelles sont suspendues des viandes qu'on a mis à fumer. L'ombre du

chercheur de trésors se glisse le long du mur, l'in-folio serré sur la poitrine, et disparaît dans un coin tout en murmurant ses formules cabalistiques. Les domestiques le tiennent pour fou. Il s'était un jour présenté comme étant le petit-fils d'un ancien majordome et il a continué à bénéficier de l'hospitalité, qui est traditionnelle au manoir.

La vieille et la bergère, qui sont entrées derrière lui, murmurent humblement:

-Bonne et sainte nuit!

Quelques voix répondent:

-Bonne et sainte nuit!

Une jeune fille, rouge comme une pomme de la Saint-Jean, les cheveux brillant comme du cuivre et la nuque plus blanche que du lait, est debout et, les manches de sa chemise d'étoupe retroussées jusqu'au coude, verse du bouillon dans les bols. Le visage illuminé par la flamme, elle se tourne vers les deux femmes:

-Que désirez-vous?

La vieille s'approche de l'âtre en grelottant.

-Nous sommes venues pour voir si cette petite ne pourrait trouver un emploi ici.

Un vieux domestique murmure:

-Nous sommes déjà dix à ne rien faire.

La vieille est parcourue d'un nouveau frisson et, toute courbée, continue à s'approcher de l'âtre.

-Jésus!... Comme ce feu vous ravigote. Pourquoi restes-tu là-bas, petite?

Adega répond, les yeux baissés:

-Laissez, le froid n'a pas prise sur moi.

La fille aux joues vermeilles se retourne, pleine de compassion:

-Allons, tu prendras bien un bol de bouillon.

Adega murmure:

-Que Notre-Seigneur vous le rende!

La vieille continue à frissonner:

-Nous n'avons rien goûté de chaud, de toute la sainte journée.

Le vacher, tout en plongeant sa cuillère de buis dans le bouillon, hoche gravement la tête:

-Les pauvres en voient de dures!

La vieille soupire:

-Eux seuls le savent, mon fils!

Il y a quelque chose de patriarcal dans ce feu de sarments qui brûle dans le foyer et dans ce repas de domesti-

ques, dont beaucoup sont nés sous le toit du manoir. La vieille et la bergère étreignent à deux mains leurs bols fumants, sans oser y plonger les lèvres, tandis que les interroge une gouvernante à cheveux blancs, qui a autrefois tenu dans ses bras la maîtresse de céans:
-Qui vous a envoyées ici?
-Electus.
-L'aveugle?
-Oui, madame, l'aveugle. Il nous a dit que vous aviez besoin d'une bergère pour les troupeaux et qu'on l'avait chargé d'en trouver une...
Le vacher murmure:
-Satané Electus!
La gouvernante s'irrite soudain:
-Et ensuite il viendra demander à Madame de le récompenser pour lui avoir amené une bouche de plus!
D'autres domestiques répètent, en riant sous cape:
-Il a plus d'un tour dans son sac!
-Le vieux renard!
-Il connaît le bon coeur de Madame!
La vieille, se décidant à goûter le bouillon, murmure, conciliante et de bonne grâce:
-Ne vous inquiétez pas, madame la gouvernante. La petite ne demandera pour tous gages que sa nourriture.
Adega murmure timidement:
-Je saurai la gagner à la sueur de mon front.
La gouvernante se redresse, animée par l'orgueil de la maison, chrétienne et seigneuriale:
-Sache, petite, qu'ici tous reçoivent des gages et des vêtements chaque année.
Les domestiques, la tête courbée et humant les choux dans les cuillères de buis, murmurent des louanges à l'adresse de cette coutume généreuse qui remonte à l'époque des bisaïeuls. La gouvernante aux cheveux blancs s'éloigne ensuite en faisant tournoyer son trousseau de clés comme une crécelle et, disparaissant dans l'obscurité d'une porte, elle dit, comme se parlant à elle-même:
-Cette nuit, elles dormiront dans le pailler. Madame prendra une décision demain.
Quand elle a disparu, la fille au visage vermeil s'approche de la bergère et lui demande en souriant:
-Comment t'appelles-tu?
-Adega.
-Eh bien, ne crains rien, Adega. Tu resteras ici comme tous les autres. Ici, on ne ferme la porte à personne.

Et là-bas, au fond de la cuisine, la voix religieuse et délirante du chercheur de trésors s'élève, tandis que son ombre s'approche lentement:
-Petite, tu ne trouveras pas porte aussi charitable dans le monde entier. Les palais du roi ne connaissent pas encore de concorde aussi noble.

Les domestiques veillèrent dans la cuisine, où le feu brûla toute la nuit. Une chasse aux loups devait avoir lieu à l'aube. Pendant qu'on évoque les exploits des battues précédentes, les plus vieux piquent un roupillon sur leur escabeau. Quand quelqu'un frappe à la porte de la cuisine, ils se réveillent en sursaut. La fille au visage vermeil, qui est toujours prête à ouvrir, tire le verrou et quelque beau garçon du village, chasseur de loups réputé, entre en murmurant bonne nuit. Il laisse son fusil dans un coin et s'installe devant le feu. La gouvernante aux cheveux blancs apparaît et ordonne qu'on lui serve un verre de vin nouveau. Le chasseur, avant de le vider, débite la formule rituelle:
-Dans mille ans d'ici, et en cette honorable compagnie!
La fille au visage vermeil retourne auprès d'Adega:
-Il me semble que je te connais. N'es-tu pas de San Clodio?
-Si fait, et c'est là que sont enterrés tous mes proches.
-Moi, je viens de tout près... Deux soeurs mariées de mon père habitent à San Clodio, mais nous sommes originaires d'Andrade. Moi, je m'appelle Rosalva et Madame est ma marraine.
Adega lève les violettes de ses yeux et sourit, humble et pieuse:
-Rosalva! Qu'elle devait être belle la sainte de ce nom, que l'on dirait cueilli dans les jardins du ciel!
Et elle retombe dans son silence, contemplant le feu qui se contracte et se détend sous la hotte noire de la cheminée, tandis que le vacher, de l'autre côté du foyer, durcit aux langues des flammes un manche de chêne qu'il coiffera d'une serpe. C'est armé de la sorte qu'il ira à la chasse et qu'il pénétrera avec les chiens dans les genêts épineux où les loups ont leurs tanières. Au fond de la cuisine, un autre domestique aiguise sa faux et le crissement pénétrant de cet acier qui va et vient sur le grès fait se crisper les nerfs. Peu à peu, Adega s'endort sur l'escabeau, bercée par le murmure des voix qui, en sourdine ou somnolentes,

parlent des semailles, des pluies et du service dans les armées du roi. Dans le couloir résonnent les clés et la toux de la gouvernante qui, un moment après, fait son apparition et demande:

-Combien êtes-vous?

Les conversations cessent brusquement et, néanmoins, une rafale de vie déferle sur ces têtes à moitié endormies; les yeux s'animent, et l'on entend comme un bruit de marée, le raclement des sabots sur les dalles. Debout, la fille au visage vermeil se met à compter:

-Un, deux, trois...

Et la gouvernante attend dans le fond obscur de la cuisine. Sur ces entrefaites, ses yeux compatissants se posent sur la bergère.

-Divin Seigneur!... Elle dort comme un chérubin. Prenez garde qu'elle ne tombe dans le feu.

La vieille frappe sur l'épaule d'Adega:

-Eh, petite!... Redresse-toi!

Adega ouvre les yeux et les referme. La gouvernante murmure:

-Ne la réveillez pas... Mettez-lui quelque chose sous la tête; elle reposera mieux ainsi.

La vieille plie le mantelet et, d'une main, soutient cette tête dorée par le soleil comme le sont les épis. La bergère rouvre les yeux et, sentant la douceur de l'oreiller, soupire. La vieille se tourne vers la gouvernante, avec un sourire d'humilité mais plein d'astuce:

-Pauvre petite sans parents?

-Elle n'est pas votre fille?

-Non, madame... Elle n'a personne au monde. Je l'accompagne parce qu'elle me fait pitié. La malheureuse, il lui arrive parfois d'avoir un grain de folie, et cela fend le coeur de la voir courir les chemins, couverte de poussière et les pieds en sang. Croyez bien que c'est un grand malheur!

-Et pourquoi ne la mène-t-on pas à Santa Baya de Cristamilde?

-Je vous l'ai dit: elle n'a personne qui s'occupe d'elle...

Le nom de la sainte a laissé derrière lui un long et fervent murmure, qui flotte autour du foyer comme le sillage de ses miracles. Il n'y a pas au monde deux saintes comme Santa Baya de Cristamilde. Ceux qui rendent visite à son ermitage sont baignés d'une rosée céleste. Santa Baya de Cristamilde protège les vendanges et guérit les morsures des chiens enragés; mais ses plus grands prodiges, elle les accomplit le jour de sa fête, en exorcisant les esprits

malins. Nombre de ceux qui veillent amoureusement autour de ce feu de sarments ont vu des malades, qui avaient un grain de folie, les cracher sous forme de lézards ailés. Un souffle de superstition passe sur la grande cuisine du manoir. Les sarments explosent dans l'âtre, accompagnant l'histoire d'une ensorcelée. C'est le chercheur de trésors qui la raconte, les yeux fous et en proie à une pieuse frayeur. De nouveau, les clés de la gouvernante tintent. La fille au visage vermeil s'approche:

-Vous désiriez quelque chose?

-Combien en as-tu compté?

-J'en ai compté vingt, et nous en attendons d'autres.

-Bien. Descends au cellier et remonte du vin de la Arnela.

-Quelle quantité faut-il que j'en remonte?

-Remonte l'outre de taille moyenne. Si tu ne peux pas, que quelqu'un descende avec toi... Et referme bien la porte.

-N'ayez crainte.

La gouvernante, lui remettant le trousseau de clés, attire son attention sur l'une d'elles.

-C'est avec celle-ci qu'on ouvre.

-Je la connais.

La gouvernante aux cheveux blancs s'en va et la fille au visage vermeil allume un quinquet pour descendre au cellier. Le vent hulule en tourbillonnant dans la grande hotte de la cheminée, et les flammes bondissent puis se ramassent jetant un reflet plus vif sur tous les visages. De temps à autre, on frappe à la porte et un chasseur émerge des ténèbres, tenant des danois en laisse et portant une gaule sur le dos. Ceux qui viennent de très loin n'arrivent qu'au moment où l'aube va poindre et, quand on leur ouvre la porte, une clarté triste pénètre dans la vaste cuisine carrée où le feu de sarments, après avoir brûlé toute la nuit, meurt sous forme d'un gros tas de braise. La paupière rouge cligne dans le foyer rempli de cendres et le vent rugit dans la cheminée noire, apportant comme une bouffée d'air marin.

Adega fut admise à faire partie des gens de la maison de Madame et, le jour même, arrivèrent les jeunes filles du village qui, tous les ans, venaient macquer le lin au généreux manoir de Brandeso. Elles s'attelèrent à la tâche en chantant et c'est en chantant qu'elles s'en acquittèrent. Adega leur vint en aide. Elles macquaient en plein soleil et Madame, qui filait sa quenouille de bois saint, odorant

et noble, entendait leurs chants de son balcon. Madame, comme toutes les douairières de famille terrienne, aimait les étoffes de lin et les gardait dans de grands coffres de noyer, avec les pommes rouges et les coings parfumés. Après avoir filé tout l'hiver, elle avait fait cent écheveaux, et la fille au visage vermeil avait en compagnie de la gouvernante aux cheveux blancs passé de nombreuses soirées à les dévider, au fond d'une grande salle déserte. Madame songeait à n'en faire qu'une seule toile, plus riche que tout autre.

Les femmes s'affairaient et, ayant terminé dès le premier jour au milieu de l'après-midi, elles s'égaillèrent dans le jardin, l'égayant de leurs cris. Adega descendit avec elles. Assise au pied d'une source, elle écoutait leurs chants et regardait leurs jeux avec un triste sourire. Elle les vit s'éloigner et se sentit heureuse. Ses yeux se levèrent vers le ciel comme deux soupirs de lumière. Cette bergère au sein candide et aux sourcils dorés s'était remise à vivre dans un rêve perpétuel; assise dans le jardin seigneurial, sous les ombrages séculaires, elle soupirait en voyant mourir l'après-midi, bref après-midi d'azur plein de sainteté et de fragrance. Elle sentait passer sur son visage le souffle enflammé du miracle et le miracle se produisit. En s'inclinant pour boire à la source, qui coulait, cachée sous le labyrinthe de myrtes, les violettes de ses yeux virent apparaître le visage d'un enfant qui souriait dans le cristal de l'eau, où tremblait le soleil couchant. Cette apparition était un saint présage. Adega sentit le lait couler dans ses seins et entendit la voix lui annoncer qu'il s'agissait du fils de Dieu Notre-Seigneur. Ses yeux cessèrent ensuite de voir. Evanouie au bord de la source, elle n'entendit plus qu'une rumeur d'anges qui volaient. Elle revint à elle après un long moment et, assise sur l'herbe, elle fondit en larmes, troublée et heureuse, en se souvenant de cet événement candide et céleste. Elle sentait que, dans la solitude du jardin, son âme s'envolait comme les oiseaux qui se perdent en chantant dans l'espace.

Madame, derrière les vitres du balcon, filait encore aux dernières lueurs du crépuscule. Et cette ombre courbée, qui filait dans les ténèbres, était pleine de mystère. Autour d'elle, toutes les choses semblaient revêtir un caractère de prophétie. Le fuseau de bois saint tremblait au bout du fil que tordaient ses doigts, tout comme ses vieux jours tremblaient au bout du fil de sa vie. La douairière du manoir était une évocation d'un autre âge, qui avait d'autres sentiments familiaux et chrétiens et qui entretenait de tout autres rapports avec les soucis du monde. La lune avait fait son apparition et sa lumière baignait le jardin, consolatrice et blanche comme un don eucharistique. Les voix des ouvrières palpitaient de façon harmonieuse avec le bruissement des sources et des frondaisons. On aurait dit une prière de toutes les créatures dans le grand ordre de l'Univers.

Les domestiques, la voyant absorbée dans la brume blanche d'un rêve, la pressaient de leur raconter ses visions. Attentifs au récit, ils se regardaient, les uns incrédules, les autres superstitieux. Adega parlait avec égarement, les lèvres tremblantes et les paroles ardentes. Comme une huile sainte, le bonheur mystique se répandait sur ses traits. Embrasée par la vague de la Grâce, elle couvrait la poussière de baisers passionnés et crépitant comme les flammes qui, dans l'âtre, léchaient les sarments. Parfois les violettes de ses yeux étincelaient d'une étrange lueur phosphorescente dans le cercle doré de ses cils, et la gouvernante aux cheveux blancs, qui croyait y voir la folie, se signait et avertissait les autres domestiques:

-Elle a un grain de folie!

Adega s'exclamait en l'entendant:

-Vous êtes vieille, mais vous verrez tout de même mon fils... Vous le reconnaîtrez parce qu'il aura un soleil sur le front. Il sera le fils de Dieu Notre-Seigneur!

La gouvernante levait les bras au ciel comme une aïeule bienveillante et doctorale:

-Rends-toi compte, petite, que tu veux t'assimiler à la Vierge Marie!

Adega, le visage resplendissant de ferveur, soupirait humblement:

-Plaise à Dieu que cela n'arrive jamais!... Je me rends bien compte que je suis une triste bergère et que la Vierge Marie est une très belle dame. Mais je vous assure que j'ai vu dans les eaux de la source la figure d'un enfant qui, au même moment, parlait dans mes entrailles... En cet instant même, j'entends sa voix et je sens qu'il m'appelle, me frappant doucement, non avec sa main mais avec le talon de son pied menu et incarnat comme une rose de mai!

Quelques voix murmuraient de façon superstitieuse:

-C'est vrai, elle a bien un grain de folie!

Et la gouvernante aux cheveux blancs, faisant tinter son trousseau de clés, mettait en garde:

-C'est le démon qui, usant de ce subterfuge, a pénétré en elle et la tient captive; il parle par sa bouche pour nous faire tous pécher.

La rumeur ensorcelée de ces conversations au coin du feu, sous la grande hotte de la cheminée, courut en hululant à travers le manoir. Le vent nocturne l'emportait, faisait battre les portes au fond des corridors et emplissait de bruits les salles, où les pendules marquaient une heure chimérique. Elle arriva aux oreilles de Madame, et elle ordonna de faire venir le Père abbé pour qu'il constate que la bergère était effectivement possédée des esprits malins. L'abbé accourut, faisant résonner tout l'étage sous son pas grave d'ecclésiastique. Deux vieux lévriers l'escortaient. Adega comparut et fut interrogée. L'abbé resta rêveur, caressant le cou d'un lévrier. Il finit par rendre son verdict: la bergère avait bien un grain de folie. Madame se signa pieusement et les domestiques, qui s'attroupaient sur le seuil de porte, l'imitèrent avec un sourd murmure. Alors l'abbé, chaussant ses besicles à grosse monture d'or et feuilletant son bréviaire familier, se mit à lire les exorcismes, à la lueur d'une chandelle pleureuse que portait un domestique dans un bougeoir d'argent.

Adega s'agenouilla. Ce latin liturgique lui inspirait une frayeur religieuse. Elle l'écouta en pleurant et, en pleurant, passa toute la veillée. Quand la gouvernante alluma le quinquet pour monter dans la tour où elles dormaient, elle la suivit en silence. Elle se coucha, tremblant d'émotion et se souvenant de ses défunts. Elle vit des yeux fulgurer dans les ténèbres et, craignant que ce ne fussent les yeux du diable, elle fit le signe de croix. Transie de peur, elle tenta de se recueillir et de prier, mais les yeux, éteints un moment, se rallumèrent au-dessus des siens. En les voyant si proches, elle lança les bras dans l'obscurité devant elle, s'efforçant de les éloigner. Elle se défendait, pleine d'angoisse, et criait:

-Je te renie! Je te renie!

La gouvernante accourut. Adega, dressée sur son lit, se battait contre une ombre.

-Regardez là-bas, le démon!... Voyez comme il rit! Il voulait coucher avec moi et s'est approché dans le noir. Personne n'aurait pu l'entendre! Il a promené ses mains velues sur mon corps et pressé mes seins. Il essayait d'y appliquer sa bouche, comme s'il s'était agi d'un nourrisson. Oh! Regardez, il reparaît là-bas!...

Adega se tordait, les yeux exorbités et les lèvres livides. Elle était nue, découverte, sur son lit. Ses cheveux d'or, lâches et en désordre autour de ses épaules, ressemblaient à des flammes sinistres. Ses cris réveillaient les oiseaux qui nichaient dans la tour.

-Oh!... Regardez, il reparaît là-bas, l'ennemi! Voyez comme il rit. Sa bouche noire voulait se désaltérer à mes seins... Ils ne sont pas pour toi, démon, ils sont pour le fils de Dieu Notre-Seigneur! Renié sois-tu, démon! Renié sois-tu!

La gouvernante, effrayée, répétait à son tour:

-Renié sois-tu, pour toujours, à jamais, amen!

Aux premières lueurs de l'aube, qui tremblaient aux vitres de la tour, le Malin fuit, en battant de ses ailes de chauve-souris. Madame, en apprenant cela, décida d'envoyer la bergère en pèlerinage à Santa Baya de Cristamilde. La gouvernante et un domestique devaient l'accompagner.

Santa Baya de Cristamilde se situe sur l'autre versant de la montagne, là-bas, dans les sables où la mer mugit. Chaque année, de nombreux fidèles assistent à sa fête. L'ermitage, bâti au sommet, possède une petite cloche que l'on actionne à l'aide d'une chaîne. Son toit est constitué de pierres plates mais aurait aussi bien pu être en or si la sainte l'avait voulu. Adega, la gouvernante et le domestique sont partis au milieu de l'après-midi pour arriver à minuit, heure à laquelle on célèbre la messe des possédées. Ils marchent en silence, écoutant le chant des pèlerins qui convergent par les chemins de traverse. Parfois, en cours de route, ils rencontrent l'un ou l'autre mendiant qui avance en se traînant, les tibias repliés sur le dos. Le soleil s'est couché et deux boeufs cuivrés s'abreuvent au bord d'une mare. Dans le lointain s'élèvent les aboiements des chiens qui montent la garde auprès des paillers. La lune se lève et le hibou ulule, caché dans un châtaignier.

Il fait nuit noire quand ils se mettent à gravir la montagne et le domestique, pour maintenir les loups à l'écart, allume la lanterne qu'il porte au bout d'une perche. Une caravane de mendiants les précède. On entend leurs voix moqueuses et mécréantes. Ils se traînent sur le chemin comme une procession de chenilles. Les uns sont aveugles, les autres impotents, d'autres encore lépreux. Tous mangent le pain d'autrui et errent par le monde, secouant avec rancune

leur misère et raclant leur pourriture sur le seuil du riche avaricieux. Une femme donne le sein à son bébé, couvert de lèpre; une autre pousse la chaise roulante d'un paralytique. Dans les besaces d'un vieil âne couvert de plaies, on aperçoit deux monstres: leurs têtes sont difformes et leurs mains, palmées. Adega reconnaît l'aveugle de San Clodio et son petit guide, qui lui sourit de façon espiègle:
-Tu es au manoir, Adega?
-J'y suis. Et toi, ça te plaît de marcher ainsi tout le temps avec la besace?
-Cela ne me dérange pas.
-Et ta grand-mère?
-Elle aussi s'est mise à mendier.

Quand on arrive au pied de la montagne, sur l'autre versant, le chemin fait place à une vaste étendue de sable ferme et crissant. La mer s'éventre sur les rochers et, de temps à autre, une vague géante franchit la crête difforme que le ressac laisse à sec. La mer se retire en grondant et, là-bas, aux confins, elle se dresse à nouveau, noire et apocalyptique, festonnée d'une blanche écume. Elle garde dans son flux le rythme puissant et mystérieux du monde. La caravane de mendiants se repose sur la plage. Les possédées lancent des cris stridents quand elles gravissent la colline où s'élève l'ermitage et une bave épaisse coule de leurs bouches blasphématoires. Les villageois dévots qui les ont amenées sont obligés de les tirer. Les mouettes criaillent sous le ciel lourd de nuages et sans lune. Les possédées hurlent en se tordant:
-Sainte teigneuse, arrache les yeux au moine!

Et, les cheveux défaits, les yeux exorbités, elles se débattent quand on veut les conduire à l'autel. Les paysans les plus robustes les maîtrisent à grand-peine. Les possédées halètent d'une voix rauque et, à travers leurs corsages déchirés, on aperçoit la chair livide de leurs épaules et de leurs seins. Des poignées de cheveux leur restent entre les doigts. Les cris sacrilèges ne cessent pas durant la messe:
-Santa Baya, tu as un chien enragé qui te rend visite dans ton lit!

Adega, agenouillée entre la gouvernante et le domestique, prie, en proie à la terreur. La messe terminée, toutes les possédées sont dépouillées de leurs vêtements et conduites jusqu'à la mer, enveloppées dans des draps blancs. Adega pleure de honte mais exécute avec humilité tout ce que la

gouvernante lui ordonne. Confrontées aux vagues, les possédées hurlent et opposent de la résistance, enfonçant leurs pieds dans le sable. Le drap qui les couvre tombe et leur nudité livide surgit comme un grand péché légendaire, fiévreux et triste. La vague noire et festonnée d'écume se dresse pour les engloutir, monte à l'assaut de la plage et déferle sur ces têtes hirsutes et ces épaules frissonnantes. Le pâle péché de la chair frémit et les bouches sacrilèges crachent l'eau salée de la mer. La vague se retire, laissant à sec les rochers et, là-bas, aux confins, elle se soulève à nouveau, caverneuse et rugissante. Ses assauts font songer aux tentations dont Satan assaille les saints. Les mouettes survolent la chapelle en criaillant et un enfant, cramponné à la chaîne, fait tinter la petite cloche. La sainte sort sur son bard processionnel, et son manteau brodé d'or, sa couronne de reine et ses bracelets de vermeil guilloché resplendissent sous les étoiles. Prêtres et enfants de choeur récitent leur "oremus", et les possédées, perdues parmi l'écume d'une vague, clament des blasphèmes:
-Sainte teigneuse!
-Sainte à grande queue!
-Sainte en rut!
-Sainte engrossée!

Les villageois, agenouillés, comptent les vagues. Chaque possédée doit en recevoir sept pour être délivrée des esprits malins et sauver son âme de la prison obscure de l'enfer. Il y en a sept, autant que les péchés du monde!

La bergère, la gouvernante et le domestique retournaient au manoir de Brandeso. Le cocorico des coqs retentissait dans le sommeil des villages tandis que les pèlerins chantaient et que les possédées hurlaient dans les ténèbres odorantes des chemins creux:
-Sainte en rut!
-Sainte à grande queue!
-Sainte engrossée!

Le jour commença à poindre et le vent emporta à travers bocages et châtaigneraies la voix des vieux clochers, sorte de salut d'une vie rustique, dévote et heureuse, qui semblait s'oindre de la rosée et des arômes des aires. Ils laissaient derrière eux la mer, noire et tourmentée au large, blanche d'écume sur la plage. Sa voix hululante et sauvage paraissait un blasphème adressé à la gloire du jour naissant. Une brume légère flottait dans la vallée, le coucou chantait dans un châtaignier et le domestique, tourné vers le petit

bois, l'interrogeait de façon railleuse:
-Brave coucou-roi, dis-moi les années qu'il me reste à vivre!

L'oiseau se taisait, comme s'il réfléchissait, puis, caché dans les branches, il faisait entendre sa voix. Le villageois comptait:
-Un, deux, trois... Cela ne me fait plus beaucoup d'années! Vérifie un peu si tu ne t'es pas trompé, brave coucou-roi!

L'oiseau se taisait de nouveau et, après un long silence, il chantait plusieurs fois. Le villageois s'adressait alors à lui:
-Tu vois bien que tu t'étais trompé!

Et, durant toute la traversée de la châtaigneraie, il continua à converser avec l'oiseau. Adega cheminait en soupirant. Les violettes de ses pupilles étaient pleines de rosée comme les fleurs des champs, et la lumière du matin qui y tremblait, ressemblait à une prière. La gouvernante, la voyant absorbée, murmura à voix basse à l'oreille du domestique:
-As-tu remarqué?

Le domestique écarquilla les yeux sans comprendre. La gouvernante donna des inflexions encore plus mystérieuses à sa voix:
-N'as-tu rien remarqué quand nous avons sorti cette petite de la mer? En vérité, je ne voudrais pas me damner pour une calomnie, mais il me semble qu'elle est enceinte...

Et, animée par des scrupules de dévote, elle traça aussitôt une croix sur sa bouche édentée. Au fond de la vallée continuait à tinter le carillon allègre, baptismal et campagnard de ces vieilles cloches qui, la nuit, dans le clair de lune, contemplaient le vol des sorcières et des feux follets. Les vieilles cloches qui célèbrent, le jour, dans la lumière du soleil, les gloires célestes! Cloches de San Berisimo et de Céltigos! Cloches de San Gundián et de Brandeso! Cloches de Gondomar et de Lestrove!...

Miguel de UNAMUNO (1864-1936), peintre du pays basque dans le roman, professeur titulaire de grec et recteur de l'Université de Salamanque, était fort préoccupé par les problèmes de l'existence humaine et cultivait tous les genres littéraires. Il exerça une forte influence sur les milieux intellectuels espagnols. Son fantastique, prétexte à des digressions métaphysiques, se localise dans ses contes, dont "Juan Manso" (extrait de El Espejo de la muerte) et "El que se enterró" (paru dans La Nación, de Buenos Aires, le 1er janvier 1908) sont des échantillons représentatifs. Il serait d'ailleurs intéressant de mettre ce dernier en parallèle avec "Alter ego", publié dans notre 16è volume.

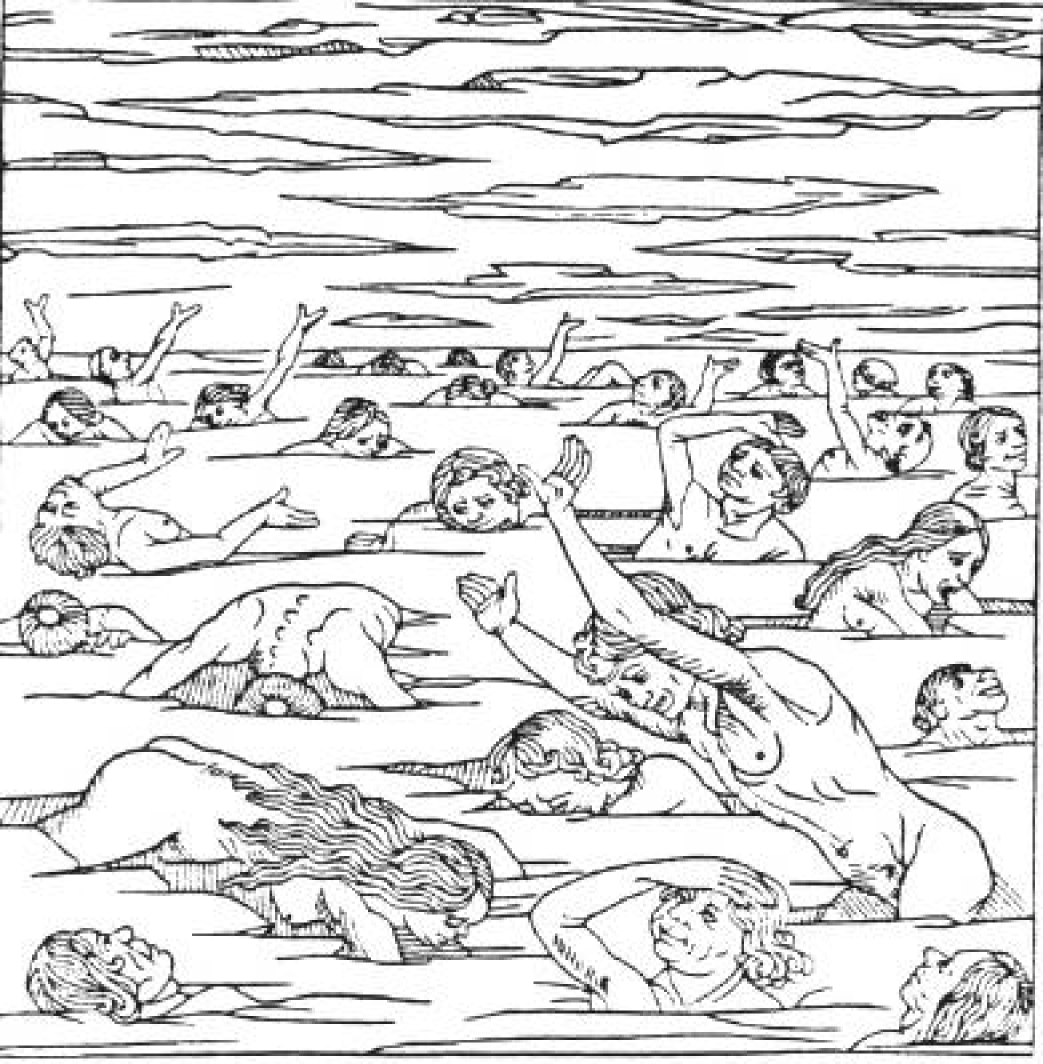
L'HOMME QUI S'EST ENTERRE.

Le changement de caractère qui s'était opéré en mon ami était extraordinaire. Le jeune homme jovial, grivois et nonchalant, était devenu un homme mélancolique, taciturne et scrupuleux. Ses moments d'absence étaient fréquents et son esprit semblait alors errer sur les chemins d'un autre monde. Une de nos connaissances communes, qui lisait et décryptait Browning, évoquant l'étrange passage où l'auteur nous parle de la vie de Lazare après sa résurrection, nous disait souvent que le pauvre Emilio avait rendu visite à la mort. Et toutes nos recherches pour découvrir la raison de ce mystérieux changement de caractère se révélèrent infructueuses.

Mais je le pressai tellement de questions et avec toujours plus d'insistance qu'enfin, un jour, tout en laissant transparaître l'effort que représentait une décision pénible et longtemps combattue, il me déclara brusquement:
-C'est bon, tu vas savoir ce qui m'est arrivé, mais j'exige que tu me promettes, sur tout ce qui t'est le plus cher, de ne le rapporter à personne avant mon prochain décès.

Je m'y engageai solennellement et il m'entraîna dans son cabinet de travail, où nous nous enfermâmes.

Je n'avais plus pénétré dans cette pièce depuis sa métamorphose. Rien n'y était modifié et pourtant elle me semblait à présent plus en harmonie avec son propriétaire. Je me pris à songer que c'était peut-être ce lieu de séjour habituel et favori qui l'avait changé de façon aussi surprenante. Son vieux fauteuil de cuir aux larges accoudoirs me semblait revêtir une signification nouvelle. J'étais en train de l'examiner quand Emilio, après avoir soigneusement



fermé la porte, me dit, en me le montrant:
-C'est là que cela s'est passé.

Je le regardai sans comprendre.

Il me fit asseoir en face de lui, sur une chaise qui se trouvait de l'autre côté de sa table de travail. Il se carra dans son fauteuil et se mit à trembler. Je ne savais que faire.

A deux ou trois reprises, il voulut prendre la parole mais dut y renoncer. Je m'apprêtais à lui faire grâce de sa confession, mais ma curiosité fut plus forte que la pitié, et l'on sait que la curiosité est l'un des éléments qui incitent le plus l'homme à être cruel. Il resta un moment, la tête prise à deux mains et le regard rivé au sol; il se secoua ensuite comme quelqu'un qui vient subitement de prendre une décision, me regarda fixement, avec des yeux que je ne lui avais jamais connus, et commença:

-Bon. Tu ne croiras pas un traître mot de ce que je vais te raconter, mais peu importe. Ce faisant, je me libérerai d'un gros poids, et cela me suffit.

Je ne sais plus ce que je lui répondis mais il poursuivit:

-Il y a environ un an et demi, des mois avant le mystère, je tombai malade de peur. C'était une maladie qui m'était totalement inconnue, qui ne présentait pas de symptômes extérieurs mais qui me faisait horriblement souffrir. Tout éveillait la peur en moi et je semblais évoluer dans une atmosphère d'épouvante. Je pressentais de vagues périls. Je ressentais à toute heure la présence invisible de la mort, mais de la véritable mort, en l'occurrence l'anéantissement. Quand j'étais éveillé, j'attendais anxieusement l'heure d'aller dormir, mais quand j'étais dans mon lit, j'étais angoissé à l'idée que le sommeil pouvait s'emparer de moi pour toujours. C'était une existence insupportable, terriblement insupportable. Et je ne pouvais pas même me résoudre au suicide, échappatoire à laquelle j'avais songé. J'en arrivai à craindre pour ma raison...

-Et comment se fait-il que tu n'aies pas consulté un spécialiste? -lui demandai-je pour dire quelque chose.

-J'avais peur de cela comme de tout le reste. Et cette peur crût à un point tel que je passais des journées entières dans cette pièce, assis dans le fauteuil où je suis pour le moment, la porte fermée et jetant à tout bout de champ un coup d'oeil derrière moi. J'avais la certitude que cette situation ne pouvait pas se prolonger et que la catastrophe ou une autre issue devait intervenir de façon imminente. Et c'est effectivement ce qui se produisit.

A ce niveau de son récit, il marqua une pause et parut chanceler.

-Ne sois pas surpris de me voir chanceler -poursuivit-il-, car, ce que tu vas entendre, je ne me le suis même pas encore dit à moi-même. La peur m'assaillait de toutes parts et j'avais l'impression d'avoir autour du cou un garrot, qui menaçait de me faire éclater la tête et le coeur. Un jour, le 7 septembre, arriva, où je m'éveillai au paroxysme de la terreur; mon corps et mon esprit étaient engourdis. Je m'attendais à mourir de peur. Comme tous les jours, je m'enfermai dans cette pièce, m'assis où tu me vois maintenant et me mis à invoquer la mort. Et, naturellement, elle se présenta.

En remarquant mon regard, il ajouta tristement.

-Oui, je sais ce que tu penses, mais peu m'importe. -Et il poursuivit- Alors que j'étais assis au même endroit, la tête entre les mains et les yeux fixés sur un point vague au-delà de la surface de cette table, j'entendis la porte s'ouvrir et un homme entrer sur la pointe des pieds. Je n'osais lever les yeux. J'entendais les battements de mon coeur et c'est à peine si je pouvais respirer. L'homme s'arrêta et resta là, derrière cette chaise que tu occupes, debout, et sans doute à me regarder. Après un bref instant, je me décidai enfin à lever les yeux et à l'observer. Ce que je ressentis alors est indicible; il n'existe dans le langage des hommes qui ne meurent qu'une seule fois aucune parole pour l'exprimer. Celui qui se trouvait là, debout, en face de moi, c'était moi ou, du moins, mon reflet. Figure-toi qu'étant devant un miroir, ton image s'y reflète, en sort, prend corps et vient vers toi...

-Oui, une hallucination... -murmurai-je.

-Nous en reparlerons -dit-il et il poursuivit-. Mais l'image dans le miroir a la même attitude que toi et suit tes mouvements, alors que mon moi extérieur était debout et que mon moi intérieur était assis. Mon double finit par s'asseoir, lui aussi, à l'endroit où tu es assis pour le moment, mit les coudes sur la table et se prit la tête comme toi, tout en me regardant comme tu es en train de me regarder.

Je ne pus m'empêcher de trembler en entendant cela et il me déclara tristement:

-Non, ne prends pas peur, toi aussi; mes intentions sont pacifiques. -Et il poursuivit.- Nous restâmes ainsi un bon

moment à nous fixer dans le blanc des yeux l'autre et moi; en d'autres termes, je restai ainsi un bon moment à me fixer dans le blanc des yeux. A ma terreur avait succédé un sentiment très étrange, que je ne suis pas capable de te définir; j'avais atteint le summum d'un désespoir résigné. Je ne tardai pas à sentir le sol se dérober sous mes pieds, le fauteuil s'évanouir sous moi, mon air se raréfier, tout ce que j'embrassais du regard, mon double y compris, disparaître en fumée. Puis, en entendant l'autre murmurer à voix très basse et les lèvres serrées: "Emilio!", je sentis la mort m'envahir. Et je mourus.

Je ne savais que faire en entendant cela. J'avais des envies de fuir, mais ma curiosité fut plus forte que ma peur. Il poursuivit:

-Quand au bout de quelque temps je revins à moi ou, plutôt que je revins à l'autre, c'est-à-dire que je ressuscitai, je me retrouvai assis à la place que tu occupes pour le moment, les coudes sur la table et la tête entre les mains, en train de me regarder, moi qui me trouvais à l'endroit où je me trouve maintenant. Ma conscience, mon esprit, étaient passés de l'un à l'autre, du corps original à sa parfaite reproduction. Et je me vis, ou vis mon corps antérieur, livide et rigide, c'est-à-dire mort. J'avais assisté à ma propre mort. Et mon âme était délivrée de cette étrange terreur. J'étais triste, fort triste, effroyablement triste, mais serein et ne craignant plus rien. Je compris que je devais agir; je ne pouvais laisser le cadavre de mon passé ainsi dans cette pièce. Je réfléchis en toute tranquillité à ce qu'il convenait de faire. Je me levai de cette chaise et, me prenant le pouls -je veux dire, prenant le pouls de l'autre-, je me convainquis que j'avais cessé de vivre. Je sortis de la pièce, l'y laissant enfermé, et descendis dans le jardin où, sous un prétexte quelconque, je me mis à creuser une grande fosse. Tu sais que j'ai toujours aimé travailler au jardin. Je donnai quartier libre aux domestiques et attendis la nuit. A la tombée de celle-ci, je chargeai mon cadavre sur mes épaules et l'enterrai dans la fosse. Le pauvre chien me regardait avec des yeux remplis de terreur, mais d'une terreur humaine; son regard était donc humain. Je le caressai en lui disant: "Nous ne comprenons rien à ce qui se passe, ami, mais, au fond, tout ceci n'est guère plus mystérieux que n'importe quelle autre chose..."

-Cette réflexion me semble trop philosophique pour être adressée à un chien -lui fis-je remarquer.

-Et pourquoi? -rétorqua-t-il- Croirais-tu, par hasard, que la philosophie humaine est plus profonde que la philosophie canine?

-Ce que je crois, c'est qu'il n'a pas dû te comprendre.

-Et toi non plus, bien que tu ne sois pas un chien.

-Mais oui, mon vieux, je te comprends.

-Bien sûr, et tu me crois fou!...

Et comme je gardais le silence, il ajouta:

-Je te sais gré de ce silence. Il n'y a rien que je déteste davantage que l'hypocrisie. Pour ce qui est des hallucinations, je dois te dire que tout ce que nous percevons n'est pas autre chose et que toutes nos impressions ne sont que des hallucinations. La différence est d'ordre pratique. Si tu marches dans un désert, mourant de soif, et que, soudain, tu entends le bruissement de l'eau d'une source, que tu la vois, tout cela ne dépasse pas le stade de l'hallucination. Mais s'il t'est possible d'y tremper tes lèvres, de boire et d'étancher ta soif, cette hallucination te donnera une impression véritable de réalité. Cela prouve que la valeur de nos perceptions est fonction de leur effet pratique. Et c'est en raison de son effet pratique -effet que tu as pu mesurer par toi-même- que je juge ce qui m'est arrivé ici et que je viens de te raconter. Car tu vois bien que, tout en étant semblable à moi-même, je suis un autre.

-C'est évident...

-Dès lors, les choses continuent à être les mêmes pour moi mais je les vois sous un autre éclairage. C'est comme si le ton, le timbre de tout avaient changé. Vous croyez que c'est moi qui ai changé et moi il me semble que c'est tout le reste qui a changé.

-Pour un cas de psychologie... -murmurai-je.

-De psychologie? Et de métaphysique expérimentale!

-Expérimentale? -m'exclamai-je.

-Je crois bien. Mais ce n'est pas tout. Viens avec moi.

Nous sortîmes de son cabinet et il me conduisit dans un coin de son jardin. Je me mis à trembler comme une feuille. Il s'en aperçut et me dit:

-Tu vois? Tu vois? Toi aussi! Courage, rationaliste!

Je me rendis alors compte qu'il avait apporté une pioche. Il entreprit de creuser, pendant que je restais cloué sur place par un sentiment étrange, mélange de terreur et de curiosité. Bientôt apparurent la tête et une partie des épaules d'un cadavre humain, presque réduit déjà à l'état

de squelette. Il me le désigna du doigt en disant:
-Regarde!

Je ne savais que faire ni que dire. Il entreprit de recouvrir ces restes. Je ne bougeais pas.

-Mais qu'as-tu, mon vieux? -dit-il en me secouant le bras.

Je crus m'éveiller d'un cauchemar. Le regard que je lui lançai devait traduire le comble de l'épouvante.

-Oui -me dit-il-, tu songes maintenant à un crime; c'est normal. Mais as-tu entendu parler d'un cas de disparition où l'enquête n'aurait pas abouti? Crois-tu à la possibilité d'un crime dont l'auteur ne finirait pas châtié? Me prends-tu pour un criminel?

-Je ne crois rien -lui répondis-je.

-Maintenant, tu as dit vrai: tu ne crois en rien et, parce que tu ne crois en rien, tu ne peux pas fournir une explication, même pour le problème le plus simple. Vous autres, qu'on tient pour des sages, n'avez d'autre ressource que la logique, et c'est pourquoi vous vivez dans les ténèbres...

-Admettons -coupai-je-, et qu'est-ce que tout cela signifie?

-Je m'y attendais! Tu es déjà en train de chercher la solution ou la morale. Pauvres fous! Vous vous figurez que le monde est une charade ou un hiéroglyphe, dont il faut trouver la solution. Non, mon vieux, non; ceci ne souffre aucune explication, il n'y a pas de clef à cette énigme et il ne s'agit pas ici d'un symbolisme quelconque. Cela s'est passé comme je te l'ai raconté, et si tu ne veux pas me croire, tant pis pour toi.

* * *

Après cet entretien et jusqu'à sa mort, je ne revis Emilio que très rarement, parce que je fuyais sa présence. Il me faisait peur. Il avait conservé son caractère taciturne mais menait une vie régulière, sans fournir le moindre motif pour accréditer sa folie. Il se bornait à se moquer de la logique et de la réalité. Il mourut tranquillement d'une pneumonie, et en faisant preuve de beaucoup de courage. Il avait laissé dans ses papiers un récit circonstancié de tout ce qu'il m'avait raconté et un traité sur l'hallucination. Mais pour nous, l'existence de ce cadavre dans un coin du jardin -existence irréfutable- resta toujours un mystère.

Dans le traité auquel je fais allusion, il soutenait, à ce qu'on m'apprit, qu'il arrive à nombre, grand nombre de personnes, au cours de leur existence, des événements transcendantaux, mystérieux, inexplicables, mais qu'ils n'osent

révéler de crainte de passer pour des fous.

"La logique -dit-il- est une institution sociale et ce qu'on appelle folie une affaire strictement privée. Si nous pouvions lire dans les âmes de ceux qui nous entourent, nous verrions que nous vivons dans un monde de mystères ténébreux mais tangibles."

José Martinez Ruiz "AZORIN" (1873-1967) est un écrivain important pour la littérature fantastique en raison de sa conception originale du temps, développée avant Borges, avec qui il serait un jour intéressant de le comparer, ne fût-ce que de ce point de vue -bien que le premier n'ait jamais écrit de roman et le second excelle en la matière-. Nous devrons donc nous contenter de vous offrir un passage représentatif d'un de ces derniers, La Isla sin aurora de 1944 (époque du célèbre Ficciones de Borges), fruit de sa maturité et très symbolique d'un écrivain à cheval sur la culture de deux civilisations.

LE MAILLON DU BOSPHORE.

Il devait être trois heures du matin dans le monde astronomique, quand le poète s'éloigna du cotre, en ramant dans un canot. Aucune heure n'avait sonné dans le monde des rêves. Il ne dut pas faire un long trajet pour se trouver à proximité de la côte; elle était à portée de sa main. Il progressait sous une épaisse voûte de verdure; la frondaison qui débordait des vergers s'inclinait sur l'eau et formait comme un tunnel sombre. Le poète aperçut de petits escaliers de pierre et s'arrêta aussitôt. Il devait sans doute laisser là son canot et continuer à pied; il les gravit lentement, tout en ressentant une émotion indéfinissable; le moment tant attendu où il allait enfin connaître l'aventure était venu: ce serait l'aventure du Bosphore. Un profond silence régnait et tout semblait laissé à l'abandon. En haut de l'escalier, le poète trouve une porte qu'il ouvrit. Il pénétra dans un verger; le soleil était jonché de feuilles mortes; il y poussait des lauriers roses, des orangers et des citronniers. Quatre ou cinq cyprès dressaient leurs cimes pointues vers le ciel d'un bleu diaphane. Le poète ne savait pas si c'était le jour ou la nuit. Aucune étoile n'était perceptible. Il éprouvait dès lors une profonde impression de solitude. Et une autre sensation, encore plus aiguë, naquit en lui. Il ne parvenait pas enco-

re à la définir, mais il comptait sur elle pour son développement ultérieur.

Il dut pousser la porte de la maison; celle-ci céda sans opposer de résistance. Quelques instants plus tôt, il était assis sur une pierre blanche au pied d'un cyprès, la tête entre les mains, et voilà qu'à présent il posait le pied sur le seuil d'une demeure. Peut-être était-il souvent venu ici, ou peut-être était-ce la première fois. Le fait est que la lenteur avec laquelle il franchit le seuil le surprit. Ce qui allait lui arriver dans la maison était donc extraordinaire au point que, dans son inconscient, le destin en personne l'arrêtait? L'état d'abandon du jardin était un signe précurseur de l'abandon de la maison elle-même; la porte ne tournait même pas sur des gonds criards, sans doute pour ne pas troubler la quiétude de ce lieu. Le poète eut alors un instant d'hésitation: devait-il ou non aller de l'avant? Mais il était déjà trop tard; il se trouvait déjà dans le salon, où il n'y avait personne; on n'y décelait pas la moindre trace de vie; il parcourut plusieurs pièces et constata que les fenêtres étaient fermées par des jalousies; il songea que c'étaient les jalousies d'Orient. Et soudain, comme ce mot lui passait par la tête, il frémit. Oui, l'Orient. Et par ailleurs, l'Occident.

Des morceaux de papier se décollaient des murs à cause de l'humidité. La maison devait être abandonnée depuis longtemps. Il fit le tour des dépendances, déambula le long des couloirs, des salles, des galeries et des cours intérieures. Il monta sur la terrasse et contempla longuement le Bosphore. A présent, les étoiles brillaient au faîte des cyprès. Et le silence absolu continuait d'envelopper le poète de son épais manteau. Une autre chose allait bientôt l'envelopper aussi: l'atmosphère de deux mondes.

La salle où il s'arrêta, lassé de vagabonder, devait indubitablement être la salle à manger. Il aperçut une armoire et l'ouvrit; à l'intérieur, il y avait des pièces de vaisselle en désordre. La table, de forme ovale, se trouvait au centre de la pièce; il en caressa la surface du bout des doigts. C'est alors qu'il vit ce qu'il n'avait pas remarqué au premier abord: une pomme trônait sur une soucoupe de porcelaine blanche et, à côté d'elle, placé en travers de l'assiette, il y avait un petit couteau d'argent. Cette découverte laissa le poète songeur: il ne s'expliquait pas comment il ne l'avait pas faite plus tôt. Il ne pouvait concilier l'existence de cette pomme jaune et du petit couteau, propre et brillant, avec l'abandon de la maison. Si cela faisait longtemps que plus personne n'y vivait, comment cette pomme et ce couteau, qui semblaient avoir été posés là à l'instant, pouvaient-ils s'y trouver? C'était beau à voir dans son irréductible simplicité: les couleurs, blanche de l'assiette et jaune de la pomme, ressortaient sur un pan de mur tapissé de papier pourpre et garni de bouquets dorés.

L'Orient et l'Occident: ils semblaient comme confondus, ici, dans cette maison du Bosphore. L'atmosphère de l'un et l'autre monde, de l'une et l'autre civilisation, dense à présent, enveloppait le poète. Et la belle pomme se trouvait là aussi, ronde et parfumée, pour que le poète, saisissant le couteau d'argent, la coupe en deux. Pour qu'il en sépare les deux moitiés, comme il séparerait symboliquement les deux mondes, les deux civilisations liées et rassemblées. A cet instant, le poète se sentit bouleversé jusqu'au plus profond de son être. Le temps ne s'écoulait pas car, durant les rêves, le cours du temps s'arrête. Cependant, deux choses se passaient: à travers une jalousie, il voyait fulgurer les étoiles tandis que les cyprès restaient rigides et que leurs feuilles tombaient lentement. Et le poète ne pouvait pas se décider, alors qu'il lui suffisait d'avancer la main, d'empoigner le couteau et de séparer les deux mondes. Mais il ne l'avançait pas. Peut-être avait-il le pressentiment que cette pomme n'était pas constituée de savoureuse chair végétale mais d'or massif, qu'il ne pourrait pas la couper en deux à l'aide du couteau. Quand cette idée lui effleura l'esprit, il poussa un soupir de soulagement, comme s'il revenait d'un long et pénible voyage. Il se dirigea vers le mur, saisit un morceau de papier peint -or sur pourpre- et le tint longuement en mains.

Les échelles du Levant s'estompaient. L'Asie finira par disparaître, comme a disparu l'Europe. On va bientôt pénétrer dans l'immense Pacifique. L'espace subsiste derrière, au même titre que l'avenir s'ouvre devant nous. Quittant momentanément son canot à la dernière échelle du Levant, le poète se retrouve seul; seul face à son destin; seul comme avant le dilemme du Bosphore. Au rez-de-chaussée de la maison, sont entassés, pêle-mêle dans une arrière-boutique sombre, de vieux meubles, des objets en porcelaine, en argent ciselé, en fer forgé, des étoffes de laine ou tissées comme le damas, démodées et en mauvais état. Un moment durant, le

poète est resté dans cette atmosphère ténébreuse et archaïque. Il n'avait pas l'intention d'acheter quoi que ce soit; il aspirait là, au milieu de toutes ces vieilleries, le parfum des siècles. C'était comme la synthèse de toute une civilisation qu'il trouvait dans cet entassement hétéroclite d'ustensiles dépareillés. Le poète avait retrouvé sa jeunesse, et il travaillait de toutes ses forces juvéniles. Elle allait lui faire défaut quand les années auraient passé et que sa vie serait comparable à l'un de ces ustensiles entassés.

Le poète gravit un escalier abrupt et obscur; à l'étage, après avoir traversé un corridor, également plongé dans les ténèbres, il se retrouve dans une pièce étroite, dont le sol est recouvert d'un épais tapis. Tout est vieux en cet endroit; tout est, à la fois, décrépit et vivant. Le poète ne s'explique pas cette contradiction entre la vie et la mort. Il ne saura pas non plus voir, tout de suite, l'opposition entre le passé et le futur. Une voix lui avait murmuré à l'oreille: "Ton avenir, moi je le connais". Et le poète s'était laissé guider jusqu'à cette chambre retirée, où l'on distingue à peine les objets, où les pieds s'enfoncent dans un tapis moelleux et où l'on respire un air chargé de subtiles odeurs. Au fond, entre deux candélabres d'argent, brillait un miroir.

Il existe des miroirs concaves grossissants, des miroirs en argent, des miroirs en acier et des miroirs en obsidienne. De tous, ce sont ceux d'obsidienne noirâtre qui sont les plus mystérieux. Le miroir reflète vaguement l'image du poète, entre les lueurs de bougies vermeilles, vissées dans les candélabres. Dans cette obsidienne, dans cette plaque de feldspath vitreux, miroir millénaire, c'étaient plusieurs civilisations et d'innombrables générations qui avaient dû se refléter. Qui peut dire quels visages empreints d'angoisse ou de plaisir ce miroir aura réfléchi! Nombre de tragédies et de satisfactions auront défilé en deux mille ans devant cette obsidienne verdâtre. Plus de peines que de joies sans doute. Et, à présent, l'obsidienne grave dans sa mémoire l'image d'un homme jeune, un européen qui fait ses premiers pas dans la vie et qui, malgré tous ses efforts, malgré toute son inspiration, ignore quel sera son avenir. Dans soixante ans, que se sera-t-il passé? Quels événements auront marqué la vie du poète et celle de l'humanité?

Le secret peut être découvert à condition de prononcer quelques paroles mystérieuses. Alors on pourra lire dans le

miroir -de même que dans le miroir imaginé par un autre écrivain- l'avenir d'un demi-siècle, d'un siècle entier, voire de plusieurs siècles. Toute l'atmosphère respire profondément la poésie: l'épais et riche tapis qui étouffe les pas, l'arôme délicat qui flotte dans les airs, la couleur rouge des quatre bougies, la blancheur étincelante de l'argent des candélabres ciselés. Et, pour couronner le tout, le feldspath vitreux, l'obsidienne, qui a traversé des milliers d'années et reflété éphémèrement sur sa surface polie vert sombre les images de tant d'hommes et de tant d'objets, qui se sont à jamais évanouis dans le temps. L'obsidienne peut à la fois révéler l'avenir et faire revivre le passé.

Le poète va-t-il, oui ou non, se décider? Le miroir attend et les lueurs semblent un instant trembloter. S'il se décide, il verra ce que personne ne peut voir: son avenir et celui des hommes. Le poète hésite, partagé entre la crainte et l'envie, et le temps passe. Il s'écoule inexorablement. Le miroir d'obsidienne a été délaissé et les mains du poète manoeuvrent les rames du canot qui le ramène au bateau.

Pío BAROJA (1873-1956) est basque comme Unamuno. Bien qu'il ait nié l'existence d'une "génération de '98", ses idées sont typiques du groupe d'écrivains désignés sous cette appellation. Il s'est affirmé au fil d'une série de trilogies romanesques, où le fantastique est omniprésent. Ce sont ses contes qui apparaissent surtout représentatifs: c'est le cas de plusieurs d'entre eux, écrits entre 1892 et 1896, dont "Medium", où transparaît une dimension symbolique, ésotérique et intellectualiste, qui disparaîtra dans les étapes qui marqueront sa maturité. Nous leur avons préféré une belle estampe romantique, La Dama de Urtubi, où seule l'atmosphère est fantastique peut-être mais qui est un admirable échantillon de folklore littéraire, ayant pu faire naître la vocation du folkloriste Julio Caro Baroja, neveu de Pío Baroja et auteur de Las Brujas y su mundo (1961).

LA DAME D'URTUBI.

-Il y a déjà quelques années de cela -me dit le médecin de Yanci-, à l'occasion des fêtes d'Urruña, je suis allé rendre visite aux Dasconaguerre, des amis que j'ai dans ce petit village franco-basque.

Comme d'habitude, ils m'invitèrent à partager leur repas. Celui-ci fut long, copieux, comme il convient à des estomacs à triple fond. On mangea, but et chanta de bon coeur. J'avais comme voisin de table un jeune curé qui me proposa, en guise de digestif, une promenade jusqu'à Saint-Jean-de-Luz.

J'acceptai son offre; nous sortîmes de la maison et suivîmes la grand-route.

Le curé se révéla un homme sympathique, aimable, jovial et tolérant; il était organiste à Sara et se nommait Duhalde d'Harismendy. On l'aurait davantage pris pour un abbé de grande ville, héritier de ces abbés cultivés et galants du dix-huitième siècle, que pour un curé de campagne.

Duhalde d'Harismendy me parla de ses recherches historiques, des difficultés qu'il rencontrait pour les mener à bien et de ses investigations anthropologiques au sujet des Basques, qui l'intéressaient et le déconcertaient.

Comme nous cheminions sur la grand-route qui va d'Urruña à Saint-Jean-de-Luz et que nous passions devant le château d'Urtubi, Duhalde d'Harismendy me dit:

-Vous avez devant vous un des rares châteaux que nous possédons dans notre terre de Labourd. Ce château et celui de Saint-Pée sont les seuls qui subsistent dans le pays.

-Mais il a l'air moderne -fis-je remarquer.

-Oui; il a été détruit et reconstruit à plusieurs reprises; ses fondations sont cependant anciennes. Nos chroniques mentionnent déjà un château d'Urtubi en 1170; au quatorzième siècle, dans le catalogue de Thomas Carte, il est question d'une tour crénelée et fortifiée appartenant aux Urtubi . Cette tour et ses dépendances furent incendiées par les Espagnols qui, sous les ordres de Sancho de Leiva, pénétrèrent en France au seizième siècle. Il ne reste de l'ancienne construction que cette muraille du Nord, couverte de lierre.

-Et ces Urtubi étaient des seigneurs féodaux? -demandai-je à l'abbé.

-Non; nous les Basques n'avons jamais accepté le féodalisme. C'étaient des gens influents en raison de leurs relations et de leurs liens de parenté. Leur rayon d'action s'étendait en Espagne et ils avaient reçu, comme charge héréditaire, le commandement d'un donjon érigé sur la berge de la Bidasoa et dont il ne subsiste aucun vestige.

L'abbé et moi contemplâmes le château et le magnifique parc adjacent.

-Si vous le souhaitez, nous pouvons entrer -me dit-il-; je connais son actuel propriétaire.

-Non, merci. Il commence à se faire tard, et je voudrais regagner le village pour la nuit.

-Vous retournez tout de suite?

-Oui.

-Par Vera ou par Echalar?

-Je m'y rends par Vera.

-Nous ferons route ensemble jusqu'au carrefour.

Nous regagnâmes tous deux Urruña, prîmes congé de notre amphitryon, Dasconaguerre, et, toujours à cheval, prîmes le chemin du retour.

L'abbé de Sara et moi parlâmes de choses et d'autres et, notamment, de la réputation de sorcellerie que l'on a faite à une partie de la Navarre, surtout aux environs de Zugarramurdi.

-Oui, il y a eu des sorcières dans toute cette région -m'apprit Duhalde d'Harismendy-, et le plus curieux c'est que de nombreux centres de sorcellerie étaient localisés dans les églises. L'église d'Urdax, celle de Saint-Jean-de-Luz la chapelle de l'Esprit-Saint du mont Larrum, ainsi que d'autres établissements religieux, étaient devenus des sanctuaires de sorcellerie.

-Et en quoi consistait cette sorcellerie? -demandai-je.

-A vrai dire, je n'en sais rien. J'ai lu plusieurs procès, parmi lesquels celui de Logroño, dont parle Llorente dans son "Historia critica de la Inquisición", et celui de Saint-Jean-de-Luz , qui est raconté en détails dans le livre de Pierre de Lancre intitulé "Tableau de l'inconstance des mauvais anges et des démons", mais je n'ai malgré tout pas pu me faire une idée claire à ce sujet. Il y avait indubitablement dans cette sorcellerie des réminiscences de cultes anciens, mêlés à des pratiques de sortilèges originaires du Béarn. Ce qui rend les procès plus confus, c'est sans doute le fait que les juges espagnols et français ne connaissaient pas la langue basque, et les accusés ni le français ni l'espagnol.

-Dès lors, il leur était très difficile de se comprendre.

-Imaginez des juges sévères et superstitieux, capables d'accorder crédit aux plus grandes sornettes, et des accusés en proie à la frayeur et en état de choc, prêts à affirmer n'importe quoi pourvu qu'on les acquittât!

-Oui; on comprend pourquoi l'affaire n'a pu être tirée au clair.

-Certes. A propos, je connais une petite histoire de sorcellerie, dont la protagoniste est une demoiselle de ce château d'Urtubi, que nous avons croisé au cours de notre promenade.

-Elle est ancienne?

-Pas très ancienne. Elle a été écrite par un militaire retraité, un certain Dornaldeguy, qui a vécu à Sara et servi avec La Tour d'Auvergne, à l'époque de la Révolution. Vous devez savoir que La Tour d'Auvergne, non content d'avoir été le premier grenadier de la République française, fut un précurseur des études régionales. Eh bien, Dornaldeguy fut un de ses disciples. A en juger par une note, Dornaldeguy avait l'intention de transposer son récit en langue basque et de l'envoyer à l'ex-ministre Garat, alors que celui-ci était à la retraite dans sa propriété d'Ustaritz. Si cette histoire vous intéresse, rappelez-le-moi la prochaine fois que vous passerez par Sara et je vous la ferai lire.

L'abbé et moi arrivâmes à la croisée des chemins; il prit à gauche, pour suivre la grand-route, alors que je remontais vers Ibardin.

Deux ans plus tard, je chevauchais vers Sara, lors de la commémoration des fêtes de Noël au village.

Je n'avais jamais pénétré en France par ce côté. Je demandai ma route à plusieurs reprises et suivis le cours d'un ruisseau à travers une gorge étroite.

En arrivant en France, j'eus l'impression d'avoir fait un bon bout de chemin, non pas en direction du Nord mais bien du Midi.

C'était une grande surprise pour moi, qui venais des vallées encaissées et glaciales de la montagne de Navarre, de déboucher à Sara, où il y avait une vaste plaine, un ciel dégagé, des vignes à flanc de colline, et des lits de torrents asséchés et caillouteux.

Arrivé au village, j'entrai dans une auberge très bien tenue et, après m'être restauré, je m'enquis de l'abbé Duhalde d'Harismendy.

Tout le monde le connaissait et parlait de lui en souriant.

On me répondit qu'il devait être à la maison paroissiale et m'indiqua comment y parvenir. Elle se trouvait à côté de l'église et non loin du cimetière, au milieu du village.

Je me rendis au presbytère.

Duhalde d'Harismendy était en train de jouer de l'harmonium dans un grand salon et dix ou douze enfants chantaient en choeur autour de lui.

-Je sais pourquoi vous êtes venu -me dit-il dès qu'il me vit-: pour l'histoire du capitaine Dornaldeguy.

-Oui.

-Eh bien, je vais vous la chercher. Si vous le souhaitez, vous pouvez l'emporter. Vous me la rendrez à l'occasion. Et excusez-moi si je ne peux m'occuper de vous, mais vous arrivez le seul jour de l'année où je suis surchargé de besogne.

L'abbé fouilla dans une armoire de sa bibliothèque, pendant que, du balcon, je regardais le cimetière du village, avec ses croix, ses plaques commémoratives et ses pierres tombales, rondes et rayonnantes, symbole du soleil que les Basques apposent sur les tombes. Dulhalde mit la main sur un carnet de papier toilé et me le confia:

-Il n'y a aucune urgence. Vous pouvez le garder aussi longtemps que nécessaire -dit-il.

-Parfait -répondis-je-, je ne vais pas vous déranger davantage. Retournez à votre répétition.

-Veuillez m'excuser -ajouta-t-il en souriant-. Nous avons comme hôte le chef d'orchestre de la cathédrale de Bayonne et nous voudrions faire bonne figure.

Je pris congé de l'abbé, gagnai la place et restai un moment à regarder le cimetière et à écouter la mélodie et le chant des élèves de l'abbé Duhalde.

Je quittai Sara à la tombée de la nuit, alors que le bal commençait, en compagnie d'un couple de paysans.

Quelques jours plus tard, je lisais et recopiais chez moi l'histoire écrite par le capitaine Dornaldeguy, que je vous livre à mon tour.

Bien que démoli à plusieurs reprises et reconstruit à chaque fois, le château d'Urtubi, qui se situe entre Urruña et Saint-Jean-de-Luz est l'un des plus anciens du pays du Labourd. Point stratégique, à cheval sur la frontière, il fut très fréquemment attaqué à l'époque des guerres entre Espagnols et Français.

A l'époque qui nous intéresse, en l'occurrence le début du dix-septième siècle, Urtubi venait d'être rebâti, embelli et fortifié, du côté de l'entrée qui donne sur la grand-route, par deux grosses tours en moellons, surplombées de toits côniques.

Urtubi était alors un domaine agréable et somptueux; au-delà de sa situation, son parc magnifique, ses très belles fontaines et ses abords polymorphes, en faisaient un lieu de délassement et de distraction. Les barons du château bénéficiaient, à faible distance, tant de la montagne que du bord de mer; ils pouvaient en outre faire du canot sur la Nivelle et, en poussant une pointe, faire une promenade sur le lac de Mouriscot.

La famille d'Urtubi était déjà établie dans la région depuis plusieurs générations; le titre était devenu le nom de ses premiers représentants; après extinction de la ligne directe, ils avaient changé de nom à plusieurs reprises. Aux quinzième et seizième siècles, les barons d'Urtubi s'appelaient Alzate et étaient apparentés aux Alzate de Vera en Navarre et de Saint-Jean-Pied-de-Port. Le maître du château en 1608, Tristán de Urtubi, devait avoir alors entre cinquante et soixante ans et il vivait en compagnie de sa nièce, Leonor Alzate Urtubi; il était veuf et n'avait pas d'enfants de sa femme, mais il était de notoriété publique qu'il avait des enfants naturels et que l'un d'eux, mousquetaire du roi, lui causait de gros ennuis. Tristán de Urtubi était un homme ouvert, expansif et bienveillant; son éducation et ses lectures lui avaient forgé un caractère conciliant et compréhensif; Urtubi, éduqué à la cour de Navarre, parmi des huguenots, incrédules et païens, avait été soldat, avait connu le Béarnais du temps de sa jeunesse et il devint ultérieurement un de ses amis et de ses compagnons de lutte.

Jeune, Urtubi fit montre d'un caractère enjoué, animé et décidé. Le cour de Navarre, où les intrigues politiques et amoureuses étaient mêlées de jeux violents et de discussions philosophiques, fut le milieu où il s'épanouit.

Quand Henri IV triompha et qu'il s'assit sur le trône de France, Urtubi le suivit à Paris. Mais il se lassa bien vite du Louvre et de la vie de courtisan.

Comme il était déçu, attristé de la mort de sa femme et affecté de la goutte, il décida de se retirer dans son château.

Le baron Tristán emmena sa nièce Leonor, qui était encore une enfant, vivre en sa compagnie; il lui donna deux gouvernantes, nomma intendante une domestique à qui il confia l'administration de sa maison, pendant qu'il passait le plus clair de son temps à se promener et à faire chercher à Bayonne les livres dont il avait entendu dire qu'ils étaient intéressants et dignes d'être lus par un homme instruit.

Urtubi connaissait à peine le latin et dut laisser de côté ce qui était rédigé dans cette langue; en revanche, il connaissait passablement l'italien et l'espagnol.

C'est ainsi qu'arrivèrent peu à peu chez lui, imprimées avec soin à Paris, à Anvers et à Amsterdam, les oeuvres de Montaigne, de Rabelais, de Clément Marot; les traductions de Plutarque réalisées par Amyot, et les chefs-d'oeuvre de la littérature italienne et espagnole: Arioste, Machiavel, Le Tasse, Hurtado de Mendoza, Lope de Vega et Cervantes.

Au début, Urtubi dut fournir un grand effort d'attention pour lire avec assiduité, mais il finit par prendre goût à la lecture. "Don Quichotte" le passionna et il en discuta avec ses amis. Il lisait Rabelais par épisodes et célébrait à grands éclats de rire celui, cynique et brutal, du père de Gargantua et de Pantagruel. Le baron lisait aussi, souvent, les "Nouvelles récréations et joyeux devis" de Bonaventure Despériers, secrétaire et imitateur des oeuvres littéraires de la reine de Navarre, des contes dont l'auteur n'avait pas grand mérite mais qui, pour Urtubi étaient extrêmement intéressants, parce qu'il connaissait les intrigues et les personnages qui avaient servis de modèle pour les écrire.

Urtubi, devenu érudit, regretta la stérilité de sa vie passée. Il éprouvait une grande affliction en se souvenant que, quelques années plus tôt, il s'était entretenu avec Michel de Montaigne, alors maire de Bordeaux, comme s'il s'était agi d'un homme quelconque, sans lui rendre le moindre hommage ni lui demander le moindre conseil. Comme il avait l'intention de prendre contact avec des gens cultivés, il écrivit à son ancien ami, le huguenot Agrippa d'Aubigné, qui lui répondit pour l'encourager à persévérer dans le travail et dans l'étude. Le baron continua à entretenir l'amitié d'Agrippa et resta en relation épistolaire avec lui, bien que les conseils austères du huguenot le fissent parfois sourire.

"Nos défauts et nos faiblesses font partie de la nature humaine", disait-il en souriant.

A cette époque, Urtubi ressemblait déjà à un vieillard; son visage était ridé et il avait la barbe et les cheveux blancs. Il était de taille moyenne, avec des yeux bleu-gris, très brillants, le teint frais et avait toujours le sourire aux lèvres.

Lorsqu'il avait une attaque de goutte, il criait, se désespérait et blasphémait. Il disait ensuite à sa nièce:

-Ne vous souciez pas de moi; quand j'ai fort mal au pied, c'est le soldat qui reparaît en moi.

Leonor de Alzate, la nièce du baron, la dame d'Urtubi, était une femme très élégante, de taille moyenne, svelte, avec des cheveux d'un blond cendré, des yeux bleus et un visage ovale et allongé.

Leonor était fort appréciée de tout son entourage; elle avait beaucoup de charme, une grâce fugitive d'oiseau; elle témoignait son affection aux gens et, bien qu'elle ne pût passer pour une beauté, les voisins du château, paysans et chevaliers, assuraient, fermement convaincus, qu'il n'y avait pas dans tout le pays de Labourd de femme comme la dame d'Urtubi.

Leonor menait une vie animée et joyeuse; elle faisait des randonnées à cheval en compagnie de quelques amies et de quelques hidalgos des environs, et elle ne manquait pas la moindre fête qui se donnait depuis le cours de la Nive jusqu'à celui de la Bidasoa.

-Amuse-toi autant que tu le peux -lui disait le baron.

L'éducation de la demoiselle d'Urtubi avait été celle de toutes les jeunes filles de l'époque. Encore enfant, elle avait été placée dans un collège de Bayonne, où les religieuses l'initièrent à quelques menus travaux et lui inculquèrent un mysticisme un peu mièvre. La personnalité de Leonor ne s'était pas développée et ses amies l'accusaient de légèreté et de versatilité.

Urtubi, qui désirait contrecarrer l'influence monacale du couvent, faisait parfois pour sa nièce la lecture de passages de l'"Heptaméron", de la reine Marguerite de Navarre, ou des "Vies des dames galantes" de Pierre de Bourdeilles, abbé de Brantôme, qu'Urtubi estimait comme Gascon et comme soldat.

Leonor n'acceptait pas sans rechigner la lecture de ces pages licencieuses, et le baron devait fournir des explications à sa nièce:

-Ma chère enfant -lui disait-il-: tu es une déesse; tu vis dans les étoiles ou, du moins, dans les nuages; il faut que tu gardes les pieds sur terre, sans quoi tu risques un jour de tomber de haut. Je préfère que tu sois une amazone hardie et audacieuse qu'une sainte nitouche.

Leonor avait eu plusieurs prétendants.

-Ma nièce consigne dans un catalogue in-folio les noms de ses soupirants - disait Urtubi en riant.

Leonor considérait comme condition sine qua non pour se marier le fait d'être amoureuse. L'héritier du château de

Saint-Pée avait été l'un de ses prétendants.

Le jeune Saint-Pée appartenait à une famille aisée. Son nom et son blason étaient aussi anciens que ceux d'Urtubi et faisaient leur apparition à une époque fort reculée dans les chroniques du Labourd.

La date de leur mariage était fixée, mais Leonor hésita. Le jeune Saint-Pée avait un air pervers. On disait qu'il était une tête brûlée, et certains le tenaient pour un homme au caractère vindicatif.

Une vieille nourrice de Leonor, Andre Anthoni, déconseilla à sa maîtresse d'épouser Saint-Pée, car cette famille avait toujours été ennemie de celle d'Alzate. Leonor demanda à son oncle ce qu'il en était.

-Qui t'a raconté cela? -demanda Urtubi.

-Ma nourrice, Andre Anthoni.

-C'est étrange. On garde sans doute chez le peuple le souvenir de la rivalité entre les deux familles. Eh bien, c'est vrai. Les Urtubi et les Saint-Pée furent autrefois des ennemis mortels. Ils se disputaient la direction du pays de Labourd. Mes ancêtres et les tiens, qui portaient le nom d'Alzate, combattirent les Saint-Pée à plusieurs reprises. Nous, les Alzate, comptions des partisans au-delà des Pyrénées; don Rodrigo de Alzate, patron du quartier qui porte son nom à Vera en Navarre, était l'un de nos alliés. Nous avions aussi le droit d'occuper la Bidasoa et d'y ériger un donjon fortifié. Lorsque la guerre des lignages éclata au pays basque espagnol, les hasards de la politique firent que nous rejoignîmes le parti "gamboino" et les Saint-Pée le parti "oñacino". Nos chroniques rapportent qu'en 1413 un Saint-Pée tua par traîtrise un Alzate, seigneur d'Urtubi; les Urtubi , ayant réuni leurs forces à des amis de noble lignage et au capitaine Fernando de Gamboa, venu spécialement de Guipúzcoa, avancèrent jusqu'à Saint-Pée, mettant tout à feu et à sang; mais au retour les nôtres tombèrent dans une embuscade et presque tous, Fernando de Gamboa y compris, moururent percés de flèches. Quand l'influence espagnole disparut en France, la rivalité entre "oñacinos" et "gamboinos" s'éteignit; en 1514, alors que Luis de Alzate, baron d'Urtubi, était échanson de Louis XII et son bailli dans le pays du Labourd, les deux familles se réconcilièrent et on oublia les anciennes rancoeurs. Je ne crois pas -conclut le baron- que ces raisons historiques soient suffisantes pour que tu renonces à épouser Saint-Pée.

-Cette haine ancestrale n'est pas à prendre à la légère - répondit Leonor-; mais il y a en outre d'autres éléments.

La dame d'Urtubi fit mener une enquête par ses domestiques sur la vie que menait son prétendant. Le résultat fut le suivant: le jeune Saint-Pée, assisté de deux ou trois dévoyés, qui lui prêtaient main-forte lors de ses conquêtes, passait son temps à tromper les jeunes filles des alentours, à les emmener aux sabbats et à abuser d'elles.

Nantie de ces informations, Leonor rompit définitivement avec Saint-Pée; elle ne voulut plus entendre parler de fiançailles et resta enfermée chez elle pendant plusieurs jours.

Il manquait quelque chose au bonheur de Leonor; elle ne rêvait pas des triomphes à la cour ni de la vie dans une grande ville; elle aspirait seulement à rencontrer un homme qui l'aimerait et la protègerait.

La dame d'Urtubi se targuait d'être une Espagnole authentique; elle se croyait passionnée, un peu mystique; elle considérait les chevaliers français comme trop brillants et trop superficiels; elle croyait qu'elle avait davantage de chances de trouver en Espagne un homme plus sérieux, plus ardent, qui ressemblait à celui dont elle rêvait.

Depuis quelques temps, tous les coins de la terre du Labourd et de Navarre grouillaient de "sorguiñas". Les sorcières régnaient, donnaient leurs ordres, guérissaient et jetaient des sorts, sur les deux versants des Pyrénées basques, depuis Fuenterrabia jusqu'à Roncal, et du Béarn jusqu'à Hendaye.

Qui étaient ces "sorguiñas"? D'où leur venaient leur science et leur puissance?

Selon les uns, elle les tiraient de la sorcellerie classique remontant à l'époque des Romains, qui avait abouti au pays basque en passant par le Béarn; selon les autres, cette secte perpétuait des pratiques religieuses héritées des anciens Basques.

Au pays basque, comme dans toutes les zones boisées d'Europe non dominées par l'idéologie du sémitisme, on vouait un culte, dont la femme était prêtresse: la "sorguiña". Au contraire, dans les religions africaines issues du désert, l'homme est le seul officiant: le prophète, le sauveur, le messie, le mahdî; la femme y est reléguée dans un harem; on la considère comme une source d'impuretés, un danger. Pour en revenir aux régions européennes boisées, c'est la femme qui y triomphe: elle est médecin, devineresse, illuminée;

elle s'assied sur le trépied sacré, parle au nom de la divinité et s'exalte jusqu'à la prophétie.

Dans les cultes sémitiques, la femme apparaît toujours proscrite des autels, toujours passive et inférieure à l'homme; en revanche, dans les religions primitives européennes, fussent-elles les plus pauvres et les moins fastueuses, la femme est grandie et triomphante. Dans la resplendissante culture grecque, elle est prêtresse et sybille; dans l'obscure et humble culture basque, elle s'appelle "sorguiña".

L'hostilité du sémite envers la femme est notable dès les premiers chrétiens; pour les évangélistes, Marie revêt une importance secondaire; sa présence lors de la crucifixion du Christ n'est mentionnée ni par Saint Mathieu, ni par Saint Luc, ni par Saint Marc; aucun d'eux ne parle de ses douleurs de Mère, ni ne donne la date de sa mort.

Ces premiers chrétiens, de race juive, ne vouèrent jamais un culte à la Vierge; il fallut attendre que le christianisme revêtît un caractère européen, se greffât sur une religion polythéiste, qui avait adoré Vénus, Cérès et Minerve, pour que l'on rendît gloire à la Mère de Dieu.

Au cours des sabbats basques, on adorait le bouc noir, l'"Aquerra". Qui donc est cet "Aquerra"? Quelle était son origine? Ce bouc devait indubitablement se raccrocher à une tradition. Chez les Egyptiens et les Grecs, Pan et Bacchus prenaient déjà l'apparence du grand bouc; les Indiens l'adoraient dans la grotte de Mendes; les anciens Perses connaissaient les rapports étroits qui existaient entre les démons et les chèvres.

Maimonide affirme que le culte du bouc faisait partie du sabéisme, de la religion des astres et de la Nature. Thor, le dieu scandinave, se déplaçait sur un char tiré par de jeunes boucs. A une époque rationaliste, on aurait vu dans ce bouc noir un mythe cosmogonique; mais à une époque de fanatisme borné, on voyait en lui, comme en beaucoup de choses, Satan. Le bouc était un animal fantastique et capricieux; le jésuite Martin del Rio considère comme acquis le fait que Luther était le fruit de l'union d'une sorcière et d'un bouc. Il aurait été intéressant, si Luther avait pu connaître le livre de Martin del Rio, de demander au grand et colérique réformateur allemand de quelle union était, à son avis, issu le jésuite.

Au début du dix-septième siècle, la secte des "sorguiñas" prenait une extension extraordinaire dans le pays du Labourd,

le Béarn et la Navarre; peu après, les gouvernements espagnol et français devaient intervenir dans cette affaire et les inquisiteurs de Logroño allaient juger les sorciers de Zugarramurdi tandis que le juge de Bordeaux, Pierre de Lancre, instruisait le procès de ceux de Saint-Jean-de-Luz.

Les inquisiteurs espagnols étoffèrent le procès de détails comiques et ridicules, mais firent preuve de clémence dans leur verdict; le juge de Bordeaux, élégant et emphatique, se montra plus sévère. Les inquisiteurs de Logroño apparurent tels qu'ils étaient: de braves moines rustauds, crédules, stupides, dénués de malice et d'intelligence.Monsieur de Lancre se révéla un homme du monde et un magistrat cruel.

A cette époque, la secte des "sorguiñas" s'était fort développée; les plus belles dames en faisaient partie; de nombreuses femmes de Saint-Jean-de-Luz, d'Urruña, de Saint-Pée et de Sara n'hésitaient pas à le confesser publiquement. Leurs réunions ou "batzarres" consistaient en de grandes mascarades et bals ressemblant à des orgies champêtres, où se rendaient les personnes les plus importantes du pays, le visage couvert d'un masque. Même ceux qui y assistaient ne savaient pas exactement ce qui s'y passait; certains les décrivaient comme étant des fêtes joyeuses; d'autres, comme des spectacles horribles, au cours desquels on invoquait les morts et pratiquait d'étranges rites de nécromancie.

Le magistrat Lancre, constatant le rythme de fréquence des sabbats, déclare: "Autrefois, on n'y voyait que des idiots des Landes; aujourd'hui, ce sont des gens de qualité qui s'y rendent. Il est étonnant -ajoute-t-il- de voir le nombre de démons et de sorciers qu'il y a dans le pays de Labourd."

Qu'est-ce qui avait bien pu produire ce rassemblement inhabituel de diables? Monsieur de Lancre, homme perspicace à sa manière, fournit l'explication suivante.

D'après lui, les missionnaires des Indes et du Japon en ont chassé les esprits malins, qui se sont alors réfugiés en terre basque.

Pourquoi avaient-ils élu domicile dans le Labourd, et non en Gascogne, en Armagnac ou en Tourraine?

Mais ceci était un des secrets de monsieur de Lancre.

"Le fait est -dit le magistrat, pour étayer son argumentation- que nombre d'Anglais, d'Ecossais et d'autres voyageurs qui viennent s'approvisionner en vins dans la ville de Bordeaux, nous ont certifié avoir vu lors de leur voyage

des hordes de démons ayant revêtu d'épouvantables apparences humaines, qui convergeaient vers la France."

Après avoir indiqué l'origine probable des esprits malins, monsieur de Lancre recherche les raisons qui ont présidé à l'éclosion de cette maudite caste dans le Labourd et dit, en faisant allusion aux Basques:

"Ce sont des gens qui se promènent volontiers la nuit, comme les chouettes; ils aiment les fêtes nocturnes et la danse, non pas la danse calme et pondérée mais la danse effrénée et turbulente."

Monsieur de Lancre, Bordelais qui savait concilier l'utile et l'agréable, qui jouait du luth au cours des interruptions de séance des procès et faisait même danser les "sorguiñas" en sa présence avant de les envoyer au bûcher, donne des femmes du Labourd la définition suivante:

"Elles sont légères et volages, promptes et hardies dans toutes leurs actions, toujours prêtes à prendre la clef des champs et, comme on dit, elles ont la tête près du bonnet...

Bref, c'est un pays de pommes: les femmes ne mangent que des pommes, ne boivent que du jus de pommes; ce qui leur donne si souvent l'occasion de mordre dans ce fruit défendu."

Monsieur de Lancre était un humoriste greffé sur un inquisiteur; le bûcher, le luth et la plume constituaient ses moyens de persuasion.

La secte des "sorguiñas" basques présentait quelques caractéristiques communes à la sorcellerie en général et de nombreuses particularités qui lui étaient inhérentes. Les "sorguiñas" ne célébraient rien le samedi, mais bien les autres jours de la semaine, surtout ceux que l'église choisit pour ses fêtes solennelles.

Pendant tout un temps, on respecta et craignit les "sorguiñas". En Navarre comme dans le Labourd, tout le monde se rendait à leurs conciliabules qui, en Navarre, se tenaient en plein champs, dans des grottes et des lieux rustiques, tandis qu'ils se tenaient au Labourd dans des fermes et dans des châteaux.

Qu'est-ce qui poussait les gens à assister à ces réunions à ces sabbats? Certains y étaient attirés par la promesse de bacchanales et de plaisirs, d'orgies et de danses effrénées; d'autres, par leur inclination pour le merveilleux. Certains accouraient au rendez-vous pour recevoir des mains d'une sorcière le philtre qui leur permettrait d'être aimé,



qui les exorciserait, ou pour obtenir le poison destiné à assouvir leur vengeance. Les pauvres, les malheureux, torturés par la faim, le désespoir et la rage, se rendaient aux sabbats pour insulter impunément le roi, l'Eglise et les puissants...

Peut-être ce dernier aspect, celui de la révolte sociale, était-il le plus révélateur des sectes de sorciers. A titre d'exemple, la sorcellerie française s'associa à la Jacquerie, vers le milieu du quatorzième siècle, et devint anarchique et révolutionnaire.

La sorcellerie, qui était rebelle à l'Eglise et au pouvoir, comptait des partisans dans les classes aisées, qui croyaient aux connaissances médicales des "sorguiñas".

En Navarre, les races méprisées, les Agotes de la vallée du Baztán, les Hongrois et les Bohémiens, cherchaient asile auprès des sorcières, et les grottes où elles préparaient leurs onguents et leurs élixirs servaient de refuge tant à ceux que poursuivait la justice qu'à ceux que méprisait le peuple.

Et, à la base de ces cultes extravagants et barbares, battait un désir de fraternité humaine, peut-être plus fort que dans les églises solennelles et pompeuses, regorgeant d'or et de pierreries.

La forge d'Olaundi se trouvait sur les bords de la Bidassoa, à la confluence de la rivière et d'un petit cours d'eau qui venait de la montagne. Olaundi était établie dans un endroit humide et encaissé; c'était une forge ancienne, vaste et en partie détruite. De loin, elle ressemblait à un château garni de plusieurs tours; on y avait érigé un barrage, où l'eau du ruisseau formait un réservoir. Elle comportait un vieil atelier en ruine, dont il ne subsistait plus que quelques énormes colonnes en pierre, envahies d'herbes sauvages, deux grandes cheminées et quelques murailles noires, couvertes d'une végétation parasite. Là, le lierre et les fougères, l'herbe aux gueux et l'arum, l'asphodèle, l'ortie et la pariétaire, dominaient à un point tel que les enceintes, les murs et les troncs des arbres les plus proches étaient couverts d'une verdeur profonde. Les vieux toits de la forge, constellés de taches rondes des lichens, prenaient des tons d'or et d'argent.

Pendant l'hiver, on distinguait à fleur d'eau, entre les lianes de la flore parasite, fanée par le froid, deux grands arcs en forme d'ogive, que les gens regardaient

comme s'il s'était agi de l'oeuvre du diable. Olaundi ne comptait, pour tout voisinage, qu'un ermitage situé à faible distance et laissé à l'abandon depuis qu'on en avait tué l'ermite.

Antón de Jaxu père et Antón de Jaxu fils, propriétaires de la forge d'Olaundi, étaient de fameux forgerons. Installés dans ce vaste **édifice lugubre**, infesté de rats, qui venaient de la rivière, et d'araignées, qui affluaient de toutes parts, les deux Antón travaillaient sans relâche.

Il était rare, lorsqu'on passait à proximité d'Olaundi, tant de jour que de nuit, de ne pas entendre le sifflement asthmatique du soufflet de la forge et la symphonie de martèlements qui s'ensuivaient.

Les marteaux des deux Antón, qui battaient le fer, brisaient le silence dès le lever du jour jusqu'à bien après le coucher du soleil. Certains assuraient que les Anton martelaient si fort pour effrayer les rats, qui leur disputaient leurs domaines. C'est ainsi que les gens mal intentionnés réussissent à discréditer les plus hautes vertus.

Le dimanche, les deux forgerons, qui ne voulaient probablement pas s'éloigner de leur demeure, pêchaient dans la rivière.

Par un beau matin de juin, alors qu'Antón de Jaxu fils s'affairait dans sa forge, un jeune homme, vêtu comme les messieurs de la ville, s'y présenta. C'était un garçon qui revenait des Indes et s'appelait Machain. Miguel Machain, né dans une agglomération des rives de la Bidassoa, avait été un ami d'enfance d'Antón de Jaxu. Miguel avait quitté la maison paternelle à l'âge de quatorze ans et gagné la France, où il avait résidé quelques temps avant de partir pour les Indes.

Lorsque Miguel entra dans la forge de Jaxu, il ne reconnut pas le jeune forgeron; en revanche, ce dernier reconnut Miguel Machain aussitôt. Machain était un jeune homme de vingt-quatre ans environ, grand, svelte, aux yeux bleu clair et aux cheveux châtains; il était vêtu d'un costume noir, d'une fraise blanche et d'une cape gris brun.

-Maître de forge -dit Machain en basque.

-Que veux-tu? -demanda Jaxu.

-J'ai ici une épée dont la garde manque. Pourrais-tu me la réparer?

-Nous allons voir.

Machain sortit une longue épée à double tranchant de sa cape; l'acier en ployait comme un jonc et la poignée était

finement ciselée.
Jaxu prit l'arme, l'examina avec attention et la rendit à Machain.
-Il n'est pas possible de la réparer? -demanda ce dernier.
-Cela dépend -répondit Jaxu. Machain l'interrogea des yeux.- Si cette épée est un bijou pour toi -déclara le forgeron- et que tu désires que nous en ajustions la garde de telle sorte qu'on ne puisse voir la soudure, ce n'est pas possible.
-Je veux surtout pouvoir me servir de cette épée -déclara Machain.
-Alors reviens dans deux jours et elle sera réparée.
Miguel Machain sortit de la forge d'Olaundi et, en poursuivant son chemin, il entendit les coups pressés du marteau de Jaxu qui résonnaient sans trêve sur le fer.

Deux jours plus tard, tandis que les Jaxu , père et fils, travaillaient, il y avait dans la forge un attroupement de paysans, dont une femme, et ils écoutaient un homme, grand, sec, aux yeux bleus et aux cheveux blonds déjà grisonnants. Cet homme était Errotabide.
Errotabide était venu récupérer l'épée que Machain avait laissée à Olaundi et il parlait de celui-ci comme d'un ami.
-Il semble que ce jeune homme soit fort ambitieux -fit remarquer Jaxu père-; on a voulu le marier avec la fille de Navasture et il ne veut pas.
Errotabide sourit.
-Bien sûr qu'il ne veut pas.
-Et pourquoi? Qu'est-ce que ce jeune homme peut désirer de plus?
-Ce jeune homme -réplique Errotabide- aspire à épouser la nièce du baron d'Urtubi, d'Urruña.
-C'est impossible -dirent les Antón.
-Pour quelle raison?
-Machain n'est pas noble.
-Il est un soldat. Les Machain peuvent faire remonter leurs origines aussi loin que les Urtubi .
-Et la jeune dame d'Urtubi et Machain sont-ils amoureux l'un de l'autre? -demanda Jaxu fils.
-Oui -répondit Errotabide-; quand Machain a quitté la maison paternelle, il est allé travailler comme berger à Urtubi pendant deux ans; c'est là qu'il a fait la connaissance de la nièce du baron, qu'il s'est épris d'elle et qu'il a juré de devenir quelqu'un. Dès que l'occasion s'est présentée, il s'est embarqué pour les Indes, où il a couru

mille dangers; il en est revenu au bout de huit ans, après avoir fait fortune. Il est alors allé vivre à Urruña, s'est présenté devant la jeune Leonor et a entrepris de lui faire la cour. Comme on commençait a jaser dans le peuple sur ces amours de la dame d'Urtubi et d'un aventurier, ces bruits sont parvenus aux oreilles du baron, qui a recommandé à sa nièce d'aller passer quelques temps à Urdax chez des amis.
-Et cette dame se trouve pour le moment à Urdax? -demanda le vieux Jaxu.
-Elle s'y trouve.
-Et Machain, que compte-t-il faire? -interogea Jaxu fils-. Quelle expédition prépare-t-il? Pourquoi lui faut-il cette épée?
Errotabide sourit de voir que les deux forgerons, leurs apprentis et le groupe de paysans étaient suspendus à ses lèvres et attendaient la suite de l'histoire.
-Machain -finit-il par dire- s'est rendu à Urdax il y a quelques jours, et il n'a pas pu voir la dame d'Urtubi. Il s'y est informé pour savoir qui étaient les propriétaires de la maison où réside actuellement Leonor de Alzate et on lui a appris qu'il s'agit de doña Graciana de Barrenechea et de son mari, Miguel de Goyburu. En poursuivant son enquête, il s'est rendu compte, non sans surprise, que la doña Graciana en question est une "sorguiña" et la reine des sabbats. Il a appris non seulement cela mais aussi que doña Graciana était une amie intime de monsieur de Saint-Pée, qui est amoureux de Leonor et ne cesse de la poursuivre. Machain a découvert que doña Graciana veut faire une sorcière de la dame d'Urtubi et faire venir Saint-Pée et Leonor, un vendredi au sabbat de Zugarramurdi, pour que leurs destins y soient à jamais liés.
-Et Machain, que compte-t-il faire?
-Machain se rendra au sabbat en ma compagnie, pour déjouer les plans de doña Graciana.
Tous ceux qui se trouvaient dans la forge, contemplaient Errotabide avec admiration.
-Oui; nous allons nous y rendre à deux -poursuivit l'homme de Guipúzcoa-; une dame de Sara, doña Micaela de Gaztelu nous fera connaître vingt-quatre heures à l'avance la date précise du sabbat. C'est elle qui a donné sa vieille épée à Machain. Il semble que doña Micaela ait été une amie d'enfance de la mère de Leonor.

-Et vous allez vous rendre seuls au sabbat? -demanda Antón le vieux.
-Si ça ne tenait qu'à moi, j'irais seul -répondit Errotabide-; mais Machain est allé rendre visite au recteur de Vera; celui-ci lui a donné quelques scapulaires et lui a recommandé de se présenter chez le commandant de la garnison d'Iztea; ce dernier a promis à Miguel de mettre à sa disposition six de ses hommes les plus décidés.

Les deux forgerons, leurs apprentis et les paysans, contemplèrent Errotabide avec étonnement puis chacun se mit à raconter, à tour de rôle, ce qu'il savait des "batzarres" ou réunions des "sorguiñas".

Errotabide, qui était le mieux au courant, rappela que celles-ci avaient lieu les lundis, les mercredis et les vendredis, ainsi que les jours de fête religieuse; qu'elles débutaient à neuf heures et se terminaient à minuit, parce que les sorciers ne pouvaient pas entendre le chant du coq dans la campagne; qu'on y célébrait parfois une parodie de messe et que la fête prenait fin avec un bal frénétique.

Jaxu père raconta qu'on lui avait affirmé que les "sorguiñas" déterraient les cadavres pour les manger et que, pour ce faire, elles se rendaient dans les cimetières, utilisant comme torche le bras d'un enfant qui était mort sans avoir été baptisé, qu'elles enflamment par les doigts et qui donne autant de lueur qu'un flambeau.

Errotabide fit remarquer que si on l'envoyait, lui, chercher de nuit quelques onces d'or sans d'autre lumière que le bras enflammé d'un enfant, il ne rapporterait pas grand-chose.

Jaxu fils ajouta qu'un jour les "sorguiñas" étaient apparues pour effrayer Martin de Amayur, le meunier, qui regagnait son moulin à Zugarramurdi, et que, après avoir folâtré dans les ronces, elles avaient disparu dans une mare.
-C'est que ses "sorguiñas" étaient des grenouilles -répliqua Errotabide.

Un des paysans renchérit en disant que lui avait reçu les confidences d'un homme. Celui-ci, bien au courant, lui avait raconté que le démon infligeait, d'un coup de griffe, une blessure à ceux qu'il s'adjoignait; celle-ci laissait une cicatrice indélébile et marquait en outre la personne possédée à la prunelle de l'oeil comme d'un sceau représentant la silhouette d'un crapaud.

Un vieillard ajouta aussitôt que Juanes de Echalar portait la marque du diable mais qu'il ne pouvait plus le pi-

fer, qu'il était bourreau et chargé de fouetter les petits garçons qui, après s'être rendus au sabbat, racontaient ensuite au village ce qui s'y était passé.

Une petite vieille dit qu'un certain Juancho lui avait raconté que Maria Chipia et Maria de Yurreteguia, passées maître dans l'art des sortilèges, s'étaient une nuit approchées de Vera en volant dans les airs et, qu'après avoir tiré du lit plusieurs petits garçons, elles les avaient emmenés au sabbat de Zugarramurdi.

Un des apprentis de Jaxu, le plus petit et le plus pâle, regardait les orateurs avec des yeux écarquillés d'épouvante
-N'aie pas peur -lui dit Errotabide-; les sorcières ne t'emmèneront pas toi, et si elles essaient, préviens-moi.

Errotabide, l'homme de Guipózcoa, se prenait pour un homme fort; peut-être considérait-il aussi qu'il était un peu sorcier.

Miguel Machain avait fait les préparatifs de sa grande expédition. Il allait être escorté de cinq soldats et d'un sergent, que le commandant d'Iztea mettait à sa disposition; Errotabide et un jeune homme de ses amis, du nom d'Echeón et qui connaissait très bien le terrain, allaient en outre l'accompagner.

Le 23 juin, Machain reçut le billet de doña Micaela de Gaztelu, lui apprenant que la nuit suivante, nuit de la Saint-Jean, serait célébré le sabbat auquel Leonor et Saint-Pée allaient se rendre. Le point de ralliement général était la grotte de Zugarramurdi; ils gagneraient de là les prés de Berroscoberro.

Machain avertit les soldats; Errotabide chargea un cheval de provisions et, l'après-midi, après avoir déjeuné, ils quittèrent le village en catimini.

La journée était belle; le soleil de juin réchauffait doucement la terre; ils prirent tous le chemin de la France. Ils gravirent ensuite une pente couverte d'argile humide où ils glissaient; ils remontèrent le cours d'une rivière et firent halte dans une gorge boisée pour se reposer et boire un coup.

Ensuite, ils reprirent la marche; ils longèrent un cours d'eau qui coulait vers Sara, parcourant des bois épais, puis, quittant sa rive, ils escaladèrent un talus, d'où on apercevait une vallée encaissée et, au bout de celle-ci, la plaine française.

Ils marquèrent un deuxième arrêt. Machain tenait à ce que ses compagnons arrivent à destination frais et dispos.

Au loin, l'Espagne montagneuse et accidentée se terminait en un promontoire, qui pénétrait dans la France au relief plat et doux. Ce promontoire, dernier contrefort du mont de Peña Plata, ressemblait par son sommet à un croc blanc tordu et voyait s'étendre à ses pieds les maisons blanches d'un village: Zugarramurdi.

Le soleil se couchait déjà quand Machain et ses amis se remirent en route; le ciel s'était couvert de nuages; la pluie ne tarda pas à tomber. L'un des soldats, à qui l'expédition ne plaisait qu'à moitié, s'exclama:

-Nous allons avoir du mauvais temps.

Ils s'abritèrent dans une anfractuosité, où ils demeurèrent un bon bout de temps.

-Il faut continuer -dit Machain, à un moment donné.

-Bah! Ce ne sera rien -s'exclama Errobatide-. En avant! En avant!

Ils poursuivirent leur marche; la pluie redoublait d'intensité; de gros nuages noirs et violacés apparaissaient au-dessus des montagnes. L'orage obscurcit le ciel et la nuit s'abattit sur la vallée. Bientôt un éclair traversait en zigzaguant les hauteurs de Peña Plata, et il était suivi d'autres et encore d'autres, qui formaient des faisceaux éblouissants; les rochers du sommet de la montagne semblaient chauffés à blanc; après les éclairs, c'était le tour des coups de tonnerre, puis des trombes d'eau.

Le vent glacé semblait lutter furieusement contre les voyageurs; les neuf hommes marchaient en silence, cherchant des pierres stables où poser le pied.

Sur ces entrefaites, le cheval qui portait les provisions, effrayé par un éclair, fit un écart et disparut.

-Je vais à sa recherche -dit Errotabide, et il s'enfonça dans la tempête et dans la nuit.

Les soldats de Machain poursuivirent leur progression. Echeán les mena vers une agglomération qu'il avait entrevu à la lueur d'un éclair.

En approchant, ils entendirent une rumeur de voix et de tambours. On était en train de chanter.

Lorsqu'ils frappèrent à la porte, ceux qui chantaient se turent.

Ils ne voulaient pas ouvrir. Machain et Echeán s'efforcèrent de les persuader par la douceur; les soldats, par les menaces; et ils insistèrent tant qu'une femme finit par leur donner accès à la maison. L'agglomération était très pauvre et délabrée. Elle portait le nom de Subitarte.

Tous entrèrent, jusqu'à la cuisine, et s'installèrent au coin du feu. La femme de la maison était veuve; elle vivait en compagnie de son père, un vieillard valétudinaire, de deux jeunes garçons, qui jouaient du tambour, et d'un petit bébé, qui dormait dans son berceau à côté de l'âtre.

Echeán sortit l'outre de vin et tous en burent.

-Et Errotabide? -demanda Machain.

-Errotabide a disparu -dit Echeán.

-Comment?

-Oui; il s'est lancé à la poursuite du cheval qui transportait nos provisions.

Machain sortit à l'air libre, mit deux doigts dans sa bouche et siffla de façon tellement aiguë qu'on dut percevoir le sifflement à grande distance. Personne ne répondit. Il siffla une nouvelle fois peu après et, cette fois, il entendit qu'on lui répondait au loin. Un quart d'heure plus tard, Errotabide apparut dans l'agglomération, tenant le cheval par la bride.

-L'orage est passé -s'exclama-t-il-. Partons pour Zugarramurdi.

-Cet homme serait-il un sorcier? -demanda à son compagnon le soldat que l'expédition inquiétait.

Son compagnon haussa les épaules.

Machain distribua quelques pièces de monnaie aux enfants de Subitarte, prit congé de la femme et de son père, puis repartit avec sa troupe en rase campagne.

Echeán, qui s'était perdu à cause de l'orage, eut tôt fait de retrouver son chemin et, comme celui-ci était étroit, ils se mirent à marcher en file indienne. Un chien hurlait dans le lointain.

-Mauvais présage -dit le soldat superstitieux.

-Bah! -réplique l'autre-. Cela fait dix ans qu'un chien de mon quartier hurle toutes les nuits, et il ne m'est rien arrivé de fâcheux jusqu'à présent.

Il avait cessé de pleuvoir; la nuit était belle: limpide, claire, étoilée.

De part et d'autre du chemin, il y avait de grands arbres entourés de broussailles et de mauvaises herbes.

-N'avançons plus -dit soudain le soldat peureux.

-Qu'y a-t-il? -demanda Machain.

-Là, là, il y a quelque chose qui se tapit. C'est une forme blanche, un dragon.

-Moi, je dirais plutôt que ce sont plusieurs serpents lovés -risqua un autre.

Machain empoigna son épée, le sergent fit de même, et, précédés d'Errotabide, qui brandissait un gourdin, ils s'approchèrent de la forme blanche.
-Ce n'est qu'une souche desséchée -annonça Machain.
Errotabide s'assit dessus.
Les soldats se moquèrent de leur compagnon craintif et poursuivirent leur route. Les branches des arbres tremblaient en émettant un bruit mystérieux dans la nuit tiède et humide; l'eau des ruisseaux semblait chanter dans le silence solennel de la campagne...
Errotabide sortit de la bourse qu'il portait sur la poitrine une petite flûte rustique et se mit à jouer des airs entraînants. Soudain, il se tut; un rossignol lui répondait dans les ténèbres. Errotabide s'arrêta pour écouter et les soldats l'imitèrent.
-Ne nous arrêtons pas. En avant! En avant! -cria Machain.
Ils continuèrent leur marche. Lorsqu'ils furent à proximité de la grotte de Zugarramurdi, Echeón avertit Machain, et Machain à son tour avertit les autres, qu'ils étaient près de l'antre mystérieux.
Le chemin passait sous une arcade; à gauche s'ouvrait, béante, l'énorme gueule de la caverne, dans laquelle on ne distinguait que des ombres. Quand leur pupille se fut habituée, ils distinguèrent sur le sol une sorte de drap noir qui courait sur toute la longueur de la grotte, en l'occurrence le ruisseau de l'enfer, "Infernucoerreca", qui palpitait avec un tremblement mystérieux. Une torche, que quelqu'un agitait en un perpétuel va-et-vient, brillait tout au fond de la caverne, dans les ténèbres.
Quelques chauves-souris voletaient aux alentours; de temps en temps, on entendait les battements d'ailes d'une chouette et son hululement âpre et strident.
-Voilà le lieu de rendez-vous -dit Errotabide.
-C'est ici que nous devons entrer -ajouta Machain.
Les soldats se signèrent et dégainèrent leur épée.
-En avant! -cria Errotabide, et il pénétra d'un bond dans la grotte, faisant des moulinets avec son gourdin et progressant à grandes enjambées.
Errotabide ne semblait pas craindre les sorcières; il faut dire qu'il connaissait leurs caches et leurs sabbats.

Echeón avait allumé une lanterne et il avançait dans la grotte, suivi des soldats. On aurait dit, à cette faible lueur, que le sable qui tapissait le sol allait disparaître à chaque instant et que le ruisseau coulait au fond d'un

précipice. Cependant, ce n'était pas le cas; le sol de la grotte était en pente douce et prenait fin dans le cours d'eau qui, au début, était relativement large et peu profond. Plus loin, la caverne s'élargissait encore plus, de part et d'autre de l'"Infernucoerreca", jusqu'à ce que ce dernier devienne ruisseau, sorte à l'air libre et que la grotte se termine en une ouverture étroite. L'antre n'était pas désert; à la lueur d'une torche, on distinguait deux vieilles femmes, qui retiraient des poignées d'herbes jetées dans un coin et les triaient: mandragore et jusquiame, stramonium et gui, aconit et belladone.
-Allons-nous rester ici? -demanda le chef des soldats.
-Oui.
Echeón enfonça un piquet dans le sol, y attacha sa monture par la bride et suspendit à son cou un sac de maïs pour qu'elle mange.
Errotabide prit la lanterne, disparut dans la grotte et en revint chargé d'une grande porte, qui faisait office de pont pour franchir le cours d'eau. Les deux vieilles, qui étaient en train de trier les herbes, grognèrent en voyant qu'on enlevait le pont, mais Errotabide fit semblant de rien.
-Voilà de quoi faire du feu -dit-il à ses compagnons, en jetant la porte à terre.
Echeón et les soldats démolirent la porte à coups de pieds et de poings et la réduisirent à un tas de bois à brûler. Ils rapportèrent ensuite des fougères sèches et allumèrent un beau foyer.
-La meilleure chose à faire maintenant, c'est manger -dit Errotabide-; et, quand les gens commenceront à affluer, il s'agira de ne pas garder le silence mais bien de crier et de nous agiter, pour ne pas éveiller les soupçons.
Ils se restaurèrent. A la lueur des flammes, on distinguait les roches siliceuses, blanches, fantastiques, qui ressemblaient à des ombres drapées de suaires funèbres; on apercevait aussi la voûte élevée, lointaine, vers laquelle montait la fumée du foyer, ainsi que le petit cours d'eau noir, qui coulait avec des reflets rougeâtres. Ce dernier produisait comme un sifflement, accompagné du léger flic flac des gouttes d'eau qui tombaient des rochers comme des larmes.
Tandis qu'ils mangeaient, la grotte commença à se remplir de gens. Quelques vieilles en haillons firent leur apparition, s'éclairant à l'aide d'une touffe d'herbes sèches enduites de résine. A leur tête marchait une femme, de haute



taille, hommasse, qui portait fièrement une couronne de gui sur sa chevelure blanche. Elles progressèrent le long de la berge et rejoignirent les deux harpies qui triaient des herbes à la lueur de la torche.

Une des vieilles qui venaient d'arriver portait un fagot sur la tête; elle le jeta sur le sol et alluma un feu. Une autre s'approcha alors du cours d'eau, remplit un chaudron d'eau et le mit sur le feu, soutenu par deux pierres.

La vieille sorcière aux cheveux blancs et à la couronne de gui se mit à jeter les herbes dans le chaudron tout en murmurant des paroles magiques; les autres formaient un cercle autour d'elle. Les flammes brillaient de leurs reflets rouges et or, illuminant le cercle des "sorguiñas".

Peu après, des groupes de jeunes gens et de jeunes filles se présentèrent à l'entrée de la grotte; on entendit des rires étouffés, des murmures et des baisers dans les ténèbres.

Il y avait là des gens de Vera, de Lesaca, d'Echalar, d'Añoa, de Zugarramurdi et d'Urdax; parmi les Basques français, on trouvait des habitants de Saint-Jean-de-Luz et d'Urruña, d'Ascain et d'Oleta, de Sara et de Saint-Pée; pour nombre d'entre eux, ceci n'était qu'une grande fête populaire, animée et joyeuse. Ceux qui avaient apporté du bois, allumaient un feu et s'installaient tout autour.

Une troupe de Bohémiens se présenta à son tour, en compagnie de Casacarotas de Ciburu et d'Agotes d'Arizcum, qui portaient comme signe distinctif une patte d'oiseau, découpée dans un tissu rouge et cousue sur leurs vêtements, afin que personne ne s'approche d'eux.

Malgré leur réputation de lépreux, ces jeunes gens étaient grands, bien faits et blonds aux yeux bleus. Leur ascendance gothique transparaissait en eux. Ils s'efforçaient de prendre un air décidé mais étaient d'une grande timidité.

D'autres personnes arrivaient, au fur et à mesure qu'approchait l'heure du rendez-vous: une dizaine de curés du Labourd, armés d'une épée et accompagnés de leur bien-aimée -qui étaient les nonnettes, que les Français appelaient bénédictines-, s'amenaient pour danser au sabbat et célébrer une messe noire.

Un de ces curés laissa son couvre-chef à terre. Errotabide s'en coiffa et chanta à tue-tête:

Donostiarrac ecarridute
Guetariatic aquerra
Campantorrian ipiñidute
Aita santubat dequlá.

Après cela, il chanta d'autres strophes et fit des pirouettes.

On applaudit et célébra la bonne humeur de cet homme.

Plusieurs jeunes gens du Labourd, comme animés par l'exemple d'Errotabide, se mirent alors à chanter en choeur, les uns choisissant un ton aigu, les autres les accompagnant une octave plus bas, et cela avec une grande maîtrise. Ces voix firent vibrer la voûte de la grotte comme la nef d'une cathédrale.

C'est au dernier moment qu'apparurent les directeurs du sabbat de Zugarramurdi, suivis de quelques flâneurs. Le curé du village se présenta d'abord, accompagné de trois frères de l'ancien monastère de San Salvador d'Urdax; ce fut ensuite monsieur de Saint-Pée, avec ses amis, presque tous masqués; et enfin Graciana de Barrenechea, accompagnée de son mari, Miguel de Goyburu, et de trois demoiselles portant des loups. Machain reconnut aussitôt parmi elles Leonor de Alzate, qui avait revêtu un costume d'amazone.

En tant que princes du sabbat, Graciana de Barrenechea et Miguel de Goyburu fixaient l'ordre du jour, et ils ordonnèrent qu'on servît à boire à tout le monde.

Les verres passèrent de main en main; les hommes burent du vin et les vieilles femmes de l'eau-de-vie.

Miguel de Goyburu et monsieur de Saint-Pée apportaient des carafes d'un liquide doux, qu'ils offraient aux femmes et qui était une décoction de stramoine et de mandragore, adoucie par du sucre puis aromatisée, préparation dont on avait laissé le soin aux "sorguiñas". Lorsque les deux hommes s'approchèrent de Leonor, Machain, qui avait mis un loup, se faufila auprès d'elle et lui agrippa le bras.

-Que voulez-vous? -demanda-t-elle, effrayée.

-Ne buvez pas -lui dit-il.

-Miguel! Est-ce toi?

-Oui; je suis ici pour vous protéger. N'ayez crainte.

Leonor trempa les lèvres dans le liquide et les essuya aussitôt avec son mouchoir. Elle était effrayée, horrifiée, depuis qu'elle avait pénétré dans la grotte; elle craignait qu'on voulût l'enivrer.

Le baron de Saint-Pée observait derrière son loup cet autre homme masqué qui parlait à Leonor; il supposa qu'il devait s'agir de quelque chevalier des alentours d'Urtubi, qui la connaissait.

Graciana de Barrenechea, en passant devant le groupe des Agotes, repéra l'un de ces jeunes gens et fut accrochée par

lui. Enthousiasmée, elle s'approcha de lui, lui adressa la parole, s'assit à ses côtés et ôta son masque pour que cet homme d'une race opprimée pût la contempler à son aise.

Graciana était une belle femme aux yeux noirs et aux cheveux couleur d'ébène; elle avait plus de trente ans et des formes opulentes; elle était vêtue d'une robe de velours vert et s'était maquillé les yeux et les lèvres.

En présence de cette femme ardente, qui le regardait comme une lionne jalouse, l'Agote restait dans une attitude craintive et humble.

Les deux demoiselles et Leonor se séparèrent de Graciana. Une vieille femme s'approcha d'elles, les mains et les épaules couvertes de crapauds et de lézards. Certains de ces crapauds présentaient la particularité de porter un petit froc de moine, attaché par un cordon au niveau de la ceinture. La vieille invita Leonor et ses amies à caresser les crapauds travestis, ce à quoi elles se refusèrent.

Il y avait dans la suite de Saint-Pée un jeune homme pansu, volage, beau parleur et au visage bouffi, qui n'était pas masqué. Ce jeune homme, qui avait été moine, divertissait les hidalgos du Labourd, en récitant des chansons grotesques et en les adulant avec une servilité pleine de candeur, propre aux poètes. Ce moine défroqué, doublé d'un poète, répondait au nom de Cahusac.

-Abracadabra! Abracadabra! -cria-t-il d'une voix de stentor en pénétrant dans la caverne.

On offrit à Cahusac le breuvage des "sorguiñas" mais lui, le repoussant avec mépris, murmura:

-Non, non, je ne veux pas de tous ces rince-bouche; du vin, et rien que du vin, du Falerne et du Céculo -et, portant un toast, il déclama dans un latin de cuisine (*):

Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus!
Post jucundam juventutem
Post molestam senectutem
Nos habebit humus!

Cahusac continua à débiter ses "gaudeamus", démontrant jusqu'à satiété sa bonne origine monacale.

-Cahusac, tu dois adresser une incantation éloquente -lui

(*) N. d. T.: "Réjouissons-nous donc, tant que nous sommes jeunes!
Après une jeunesse pleine de plaisirs
Après une vieillesse pleine de désagréments
C'est la terre qui s'emparera de nous!"

dit un des amis de Saint-Pée.

-Sur-le-champ! -répondit Cahusac-. Laissez-moi me recueillir une minute en compagnie d'une bouteille de vin. Ombres illustres des grands mages et nécromanciens, ombres d'Apollonius, d'Albert "le Grand", d'Agrippa, de Faust, de Merlin et de Paracelse, inspirez-moi!

Peu après, le poète, agitant une torche au-dessus de sa tête, dit:

-Frères basques! Fils du soleil!

-Oui, Cahusac, oui! -s'écrièrent ses amis.

Cahusac imposa le silence d'un geste majestueux.

-Veuillez excuser un poète du Béarn d'intervenir dans vos lupercales et de pénétrer dans cet antre secret et sacré pour vous saluer -poursuivit-il-. Je suis un poète satirique de l'école de Villon et de Clément Marot; je suis un bucoliaste amoureux de la vie champêtre, celui qui chantait les beaux yeux de Nanette et les fossettes des joues de Javotte... Mais aujourd'hui, ma muse satirique et rustique a chaussé le cothurne et a trouvé dans l'eau qui jaillit de cette mystérieuse caverne la source d'Hippocrène...
... Maintenant, au moment où toute la vie obscure de la Nature palpite dans le mystère, où les mille bruits furtifs de la nuit sont perceptibles, où l'eau de ce ruisseau s'étire vers la mer en murmurant son chant de joie et de tristesse... Alors qu'une étoile d'argent scintille dans le noir firmament, que le regard flamboyant du terrible Basojaun traverse le feuillage de la forêt, que la Leheren-suguia des grottes pyrénéennes pourfend les airs de ses ailes sinistres et que la corneille lance son cri de mauvais augure au fond des bois, le poète entend la voix de la solitude, la voix du silence, qui s'élève comme la brume vague de l'aube et s'adresse à ses vassaux, à la terrible faune qui peuple l'empire inquiétant de la nuit: Fées! Sylphes! Sorguiñas! Nains jaunes! Lamies!, qui peignez vos cheveux d'or dans les cours d'eau de Zugarramurdi. Esprits de la vieille noblesse basque! Allez! Courez sur les versants parfumés du mont Larrum! Décoiffez-vous parmi les rochers! Survolez les rivières et rendez hommage aux belles dames, qui rehaussent cette demeure sylvestre de leur présence! Vous, sages sorcières, qui avez passé votre vie à étudier la science des sortilèges, extrayez des herbes les parfums les plus doux, les nectars les plus excitants, qui fassent oublier comme le népenthès grec; communiquez-nous, au fond de notre verre, la joie de courir en rondes folles à tra-

vers les prés virgiliens, le coeur léger pour aimer nos compagnes et l'esprit apte à concevoir en leur honneur des pensées sublimes...

... Et lorsque Cupidon, assisté de Morphée, sera maître des esprits de nos jeunes beautés..., vous, hidalgos, chevaliers, gentilshommes, veillez sur leur sommeil, défendez-les contre les hydres et les dragons qui errent dans la nuit, arrachez les ailes des papillons et couvrez-en délicatement leurs pupilles, afin que les rayons malfaisants de la lune ne leur fassent pas de mal...

-Bravo, Cahusac, bravo! -crièrent ses amis-. Le Béarn se porte très bien.

Pendant que Cahusac faisait étalage de son éloquence et de son érudition classique devant un auditoire de choix, la masse des paysans qui se trouvaient dans la grotte était en proie à la folie, à la superstition et certains se livraient à des actes érotiques.

Une jeune femme, étendue sur le sol, criait furieusement:

-Il est ici! Je le vois! Il me tient dans ses bras! Viens, mon chéri! Viens!

Une vieille, perchée sur un rocher, pérorait en langue basque contre la religion et l'Eglise. C'était une femme maigre, vêtue de noir; elle paraissait courroucée et sinistre. Les gens l'écoutaient, en hochant la tête, et les curés souriaient. Une autre femme, difforme, innocente -une bouffonne-, dansait lourdement, en agitant un petit tambour basque, et déclenchait le rire général tandis qu'un vieux satyre, à moitié nu, suivait les femmes.

Graciana de Barrenechea, excitée par la décoction des "sorguiñas", commençait à ressentir les effets de la mandragore et de la stramoine. Ses pupilles, dilatées, brillaient comme celles d'un félin dans son visage rouge et brûlant. Graciana s'approcha du jeune Agote, lui parla de sa voix la plus douce et l'embrassa sur les paupières et sur la bouche.

Leonor, en voyant son amie dans un tel état, murmura à plusieurs reprises:

-Mon Dieu! Mon Dieu! Que va-t-il se passer ici?

Errotabide s'approcha de Machain et lui annonça:

-La farandole va commencer; c'est moi qui la mènerai. Prenez-vous par la main.

Errotabide saisit une main de Leonor, qui abandonna l'autre à Machain.

-Ne nous lâchez sous aucun prétexte -dit ce dernier à Leonor.

-Serre bien ma main, Miguel; peu importe que tu me fasses mal.

Juanes de Goyburu se mit à jouer du tambourin et de la flûte, et Juan de Sansin à battre la mesure en roulant du tambour.

-Allons! Allons! Calejira! Carricadantza! -criaient les jeunes gens.

-Aquerra! Aquerra! -disaient les vieilles femmes-. Aquerra beti!

Les gens se regroupèrent pour danser la farandole. Saint-Pée voulut entrer dans la chaîne avec sa cavalière entre Leonor et Machain, mais celui-ci repoussa violemment ses assauts à plusieurs reprises. Saint-Pée lança un regard furieux à Machain à travers son loup et, s'il n'y avait eu ses amis, il aurait dégaîné son épée et attaqué son rival inconnu.

L'agitation s'était un peu calmée dans la grotte et tous, hommes et femmes, formant des couples, s'étaient mis dans la file. Juanes de Goyburu attaqua l'air le plus fou et le plus endiablé de son répertoire; Sansin se chargea de l'accompagnement, et la longue chaîne, comme un serpent qui déroule ses anneaux, sortit de la grotte en hurlant, en criant, en lançant une fois à l'air libre de sauvages "irrintzis" et en sautillant dans la campagne. La lune commençait à illuminer la terre. La ribambelle traversait les prairies et les bois comme un ouragan. Elle était flanquée des "sorguiñas" qui brandissaient des torches; des chiens la suivaient en aboyant; Goyburu, le tambourineur, cassait et modifiait le rythme de ses toccatas, créant une animation extraordinaire. De grands bûchers se consumaient au sommet des montagnes en l'honneur du solstice, souvenir vénérable du culte du soleil. La nuit était humide et tiède. Les étoiles poursuivaient leur course dans la voûte céleste. On entendait de temps en temps le bruit des crapauds et, au loin, le ululement triste des hiboux jaloux.

Errotabide était le premier de la chaîne et, de ce fait, en imprimait les mouvements. Comme il était un homme débordant d'imagination, il avait parfois de véritables traits de génie: tantôt il s'arrêtait brusquement et les couples s'entrechoquaient, chacun se retrouvant dans les bras de sa partenaire; tantôt il les obligeait à faire le cercle autour d'une maison ou, restant lui-même immobile, il faisait en sorte qu'il se formât autour de lui, se défît ensuite, pour repartir au rythme des airs endiablés du tambourineur. L'habitant de la maison, qui était encore éveillé, venait jeter un coup d'oeil par la fenêtre entrouverte et

en tremblait d'épouvante; peut-être voyait-il dans les airs des sorcières, chevauchant des boucs et des manches à balais, qui passaient en coup de vent.

En s'approchant des bergeries, les "sorguiñas" en ouvraient les portes pour que s'échappent chèvres et brebis; d'autres frappaient avec des bâtons les terres en friche et les arbres. En arrivant dans les vastes prairies, on dansait des rondes vertigineuses autour d'un bûcher, tout le monde formant un grand cercle, qui tantôt s'élargissait tantôt se contractait. Les Cascarotas de Ciburu se distinguaient par leurs bonds et parce qu'ils levaient le pied jusqu'à hauteur du visage. Les tambourineurs jouaient alors l'air le plus entraînant et le plus effréné. Ensuite, on poursuivait son chemin en chantant, en criant et en riant aux éclats. La lune blafarde de cette nuit de Walpurgis illuminait la forêt candide et pudique, pleine de rumeurs et de parfums. C'était un spectacle extraordinaire, une fête des instincts, de la liberté, de l'amour... C'était la révolte contre la négation de la vie, personnifiée par l'Eglise puissante et tyrannique; c'était la sombre protestation des forêts, des ruisseaux et des sources contre les mythes obscurs et secs, conçus dans les déserts.

-Aquerra! Aquerra! Aquerra beti! -vociféraient les vieilles.

Après une demi-heure de promenade, on atteignit les prés de Berroscoverro que les gens des environs appelaient depuis peu "les prés du sabbat".

Pour y accéder, il fallait traverser un chemin encaissé, sombre, bordé d'arbres touffus. Quand on s'enfonça dans les ténèbres, les cris cessèrent. Les femmes et les hommes progressaient silencieusement, excités par le désir et le mystère. Après avoir parcouru ce sombre chemin, ils débouchèrent sur les lieux du sabbat.

Il s'agissait d'une vaste prairie, en pente douce, limitée dans sa partie supérieure par un épais rideau d'arbres. La lune surplombant le bocage éclairait cette prairie mais en laissait une partie dans l'ombre. Dans cette zone d'ombre, on distinguait à la lueur des torches et des brandons de résine un grand bouc noir, juché sur un gros tas de pierres. De part et d'autre se trouvaient les rois du sabbat: Miguel de Goyburu et Graciana de Barrenechea; les "sorguiñas" s'étaient regroupées à leurs pieds, en compagnie de chiens, de chèvres, de brebis, et elles tenaient en mains des crapauds et des lézards.

Graciana entourait de son bras droit le cou de l'Agote qu'elle avait élu pour compagnon; Goyburu regardait avec un air moqueur les gens qui arrivaient sur les prés de Berroscovero et les vapeurs légères qui montaient de la terre humide.

Un des curés célébra une parodie de messe, qui ne dura pas longtemps et ne suscita aucune impatience parmi les gens; Graciana ordonna que toute la farandole défilât devant le trône du bouc.

Graciana avait été mandatée par le diable pour accoupler tout le monde.

-Toi -dit-elle en désignant Errotabide-, tu iras avec elle -et elle fit venir une des jeunes amies de Leonor.

-Toi -et elle désignait Leonor-, tu iras avec lui -dit-elle en montrant Saint-Pée, qui s'était approché du groupe.

-Qui décide de cela? -demanda audacieusement Machain.

-Notre maître.

Machain dégaina son épée et brandit la croix devant l'Aquerra noir. En voyant que cela ne lui faisait aucun effet, il empoigna l'arme, s'en remit à sa douce amie et, levant son épée, il fendit le crâne du bouc d'un coup de taille. L'animal, foudroyé, s'écroula sur le tas de pierres et, se débattant dans les convulsions de l'agonie, il en dévala sur le sol.

Les soldats, abandonnant leur compagne, dégainèrent leur épée et firent cercle autour de Leonor et de Machain pour les protéger. Il s'ensuivit un moment de confusion, des cris, des hurlements, des bousculades, un début de bagarre...Saint-Pée tenta de réunir des gens pour attaquer Machain mais personne ne le suivit.

Graciana, plus courageuse que les hommes et ne se laissant pas impressionner par l'épée de Machain, se précipita sur lui.

-Pour l'amour de Dieu, ne la tuez pas! -s'écria Leonor.

Un des soldats saisit Graciana par les cheveux et, d'une bourrade, la jeta par terre. Graciana, en proie à une crise de nerfs, continua à se débattre dans la boue.

Les "sorguiñas", qui entouraient le trône du sabbat, continuaient à pousser des cris, ramassaient des pierres et des morceaux de bois, et s'apprêtaient à tirer vengeance des intrus.

A ce moment on entendit le chant d'un coq et toutes les vieilles harpies disparurent comme par enchantement.

Machain donna le signal du départ et Leonor accompagnée

de son amie, escortées par les soldats, empruntèrent les sentiers en sens inverse, contemplant les bûchers qui resplendissaient au sommet des montagnes. Leonor et Machain cheminaient, perdus dans leurs pensées tout en regardant les étoiles, sans échanger une parole, écoutant les rumeurs de la campagne pleine de vie, percevant même les palpitations de la sève qui montait au cours de cette mystérieuse nuit de la Saint-Jean sur toute la surface de la terre.

Lorsqu'ils passèrent devant la grotte de Zugarramurdi, Errotabide y entra pour récupérer son cheval; il s'y trouvait quelques vieilles, qui se mirent à crier désespérément en voyant le cheval écraser plusieurs crapauds travestis. Errotabide se moqua d'elles, qui se vengèrent en lui lançant des pierres.

Quelques heures plus tard, Machain et ses hommes mettaient Leonor et son amie à l'abri chez doña Micaela de Gaztelu, dans sa maison de Sara.

Leonor prit congé de Machain et des soldats, en les remerciant de l'inestimable service qu'ils lui avaient rendu et, le lendemain, elle regagnait Urtubi.

Un an plus tard, Graciana de Barrenechea, son mari et nombre de ses amis et amies "sorguiñas" étaient arrêtés par la Justice espagnole, jetés dans les prisons de l'Inquisition de Logroño, condamnés et livrés à la honte publique au cours d'un autodafé.

Leonor, qui avait longtemps hésité à raconter à son oncle sa mésaventure au sabbat de la nuit de la Saint-Jean, finit par lui en faire le récit et lui avoua qu'elle était amoureuse de Machain et que, si le baron y consentait, elle espérait épouser son sauveur.

-Je ne pensais pas que Graciana pût être si folle -s'exclama Urtubi-. Je reconnais que ce jeune homme t'a rendu un grand service, ma chérie; cependant, le mariage n'est pas seulement une question de penchant ou de gratitude, il dépend aussi des convenances. Je te marierai à quelque gentilhomme et, ensuite, tu feras ce que tu voudras.

Voyant que Leonor insistait, le baron déclara:

-Laissons cela. Nous en reparlerons dans six mois.

Six mois plus tard, la dame d'Urtubi était toujours décidée à épouser Miguel.

-Ecoutez-moi, mon oncle -murmura-t-elle-: je vous aime comme si vous étiez mon père, mais je ne peux pas vous obéir. C'est lui que j'épouse ou j'entre dans les ordres.

-Non, pas ça. Je préfère un gendre qui soit roturier qu'une nièce qui soit dans les ordres. Puisque tu y tiens tellement, dis à ce jeune homme qu'il apprenne les bonnes manières de tout chevalier qui se respecte et, lorsqu'il sera un peu moins rustre, qu'il vienne se présenter.

-Mais Miguel n'a plus rien à apprendre. Il est un véritable chevalier.

Le jour même, Leonor avertit Machain de venir se présenter à Urtubi. Le baron croyait avoir affaire à un rustaud et il fut surpris de se trouver en face d'un soldat robuste, serein et maître de lui. Miguel parla de son séjour en Amérique, des pays qu'il avait visités ainsi que de ses aventures; il en laissa Urtubi pantois et enthousiaste.

Le baron donna son consentement au mariage. Il aurait voulu que sa nièce continuât à vivre au château, mais Machain préférait posséder sa propre demeure.

C'est le fiancé qui imposa son point de vue, et il se mit à construire une petite maison à la sortie du village. Miguel ne voulut pas d'armoiries sur le fronton surmontant la porte d'entrée; il se contenta d'y faire graver l'inscrption suivante, que l'on peut encore lire aujourd'hui: "Miguel Machain et Leonor de Alzate la firent bâtir en 1611."

Avec la comtesse Emilia PARDO BAZAN (1851-1921), c'est la montée du réalisme -si caractéristique du roman espagnol au vingtième siècle- qui s'annonce. Au sein de ce courant, elle se distingue par ses romans et son apport critique, mais ce sont ses contes qui nous intéressent tout particulièrement: Cuentos de Navidad y Reyes et Cuentos sacro-profanos, dernier recueil dont nous avons extrait "El Talismán". Signalons que, née à La Coruña, elle est, comme Valle-Inclán, originaire de cette Bretagne espagnole qu'est la Galice. Le texte suivant, que nous avions déjà publié dans Paralittératures de la péninsule ibérique (N° 6, 1975), fut repris par Anne Richter pour son excellente anthologie Le Fantastique féminin (1977).

LE TALISMAN.

Cette histoire, bien que véridique, ne peut se lire à la clarté du soleil. Je tiens à vous avertir, lecteur, n'allez pas vous plaindre d'avoir été trompé: éclairez-vous, mais n'utilisez ni électricité, ni gaz, ni pétrole. Allumez une de ces sympathiques lampes à huile si typiques et d'al-

lure si grâcieuse, qui éclairent à peine, laissent dans l'ombre la plus grande partie de la pièce. Ou mieux encore, n'allumez rien; précipitez-vous au jardin et, près de l'étang, dans les effluves enivrantes des magnolias, sous les rayons argentés de la lune, écoutez le conte de la mandragore et du baron de Helynagy.

J'ai connu cet étranger (et je ne le dis pas pour la vraisemblance de ce conte, mais parce que je l'ai réellement connu) de la façon la plus simple et la moins romanesque qui soit: il me fut présenté à l'une des nombreuses fêtes que donna l'ambassadeur d'Autriche. C'était le baron, premier secrétaire d'ambassade; mais ni le poste qu'il occupait, ni son allure, ni sa conversation -semblable à celle de la plupart des personnes que l'on rencontre habituellement dans de tels salons-, ne justifiaient réellement le ton mystérieux et les phrases réticentes avec lesquels on m'annonça qu'on allait me le présenter, tout comme s'il s'agissait d'un événement important.

Ma curiosité aiguisée, je me proposai d'observer attentivement le baron. Il me parut fin, de cette finesse apprêtée des diplomates, et beau, de cette beauté un peu impersonnelle des hommes de salon, toujours aux mains d'un valet de chambre, d'un tailleur et d'un coiffeur (qui, lui aussi, veille à l'élégance et embellit tout). Quant à ce que valait le baron sur le plan moral et intellectuel, il était difficile de s'en faire une idée dans des circonstances aussi ordinaires. Après une demi-heure, je pensai en mon for intérieur: "Eh bien, je me demande pourquoi on fait tant de mystères autour de cet homme."

A peine avais-je terminé ma conversation avec le baron que je m'efforçai de me renseigner de tous côtés, et ce que j'appris en substance ne fit qu'augmenter ma curiosité et mon intérêt. J'appris ainsi que le baron était possesseur d'un talisman. Oui, un véritable talisman; un objet qui, à l'imitation de la peau de chagrin, lui permettait de réaliser tous ses désirs et de réussir brillamment tout ce qu'il entreprenait. On me narra des coups de chance inexplicables, si ce n'est par l'influence magique du talisman. Le baron était hongrois et, bien qu'il se vantât de descendre de Tacsonio, le glorieux chef magyar, le dernier rejeton de la famille Helynagy devait en fait se rendre compte qu'il végétait à l'étroit, confiné là-bas dans son manoir vétuste niché dans la montagne. Du jour au lendemain, une série de

hasards étranges concentra dans ses mains une fortune considérable; certains parents riches moururent opportunément, le laissant seul héritier et, de plus, certains travaux effectués au vieux château de Helynagy permirent de trouver un trésor composé de pièces d'or et de joyaux. Le baron se présenta alors à la cour de Vienne, comme il convenait à son rang. Là apparurent de nouveaux signes de cette chance extraordinaire, difficilement explicable si ce n'est par une protection mystérieuse. Si le baron se mettait à jouer, il était certain qu'il remporterait toutes les mises; s'il fixait les yeux sur une dame, même la plus vertueuse, on pouvait parier que la dame succomberait.

Il eut trois duels et il blessa chaque fois son adversaire; le dernier combat entraîna la mort de son rival, ce qui fut un signe du destin à l'intention de ses futurs rivaux. Lorsque le caprice lui prit de suivre ses ambitions politiques, les portes de la Diète s'ouvrirent devant lui et le secrétariat de l'ambassade à Madrid lui servait aujourd'hui de tremplin pour accéder ultérieurement à de plus hautes fonctions. On chuchotait déjà qu'il serait nommé ministre plénipotentiaire l'hiver suivant.

Si tout cela semblait véridique, il aurait effectivement valu la peine de faire une enquête sur ce talisman qui permettait d'obtenir des succès aussi enviables; je me proposai donc de me lancer dans cette enquête car j'ai toujours prôné le principe qu'il fallait faire preuve d'une foi ardente dans le fantastique et le merveilleux et que celui qui n'y croit pas -du moins entre onze heures du soir et cinq heures du matin- témoigne d'un esprit obtus ou borné.

Pour arriver à mes fins, je fis tout le contraire de ce qui se fait d'habitude dans ces circonstances; j'essayai de parler au baron, en de maintes occasions et avec franchise, mais je ne fis jamais allusion au talisman. Probablement fatigué de conquêtes amoureuses, il était tout disposé à ne pas se montrer présomptueux et à devenir un ami, rien de plus que l'ami d'une femme qui le traite avec une franchise amicale. Néanmoins, ma stratégie n'eut pas d'effet pendant un certain temps; le baron ne parlait pas à coeur ouvert et je perçus même en lui quelque chose de plus que l'insolente joie de celui à qui tout réussit, un arrière-goût de tristesse et d'inquiétude, une espèce de pessimisme noir. D'un autre côté, ses allusions répétées à des temps passés, temps modestes et obscurs, et à une brusque ascension, à une éblouissante vague de bonheur, confirmaient les bruits qui

couraient. La nouvelle que le baron avait été appelé à Vienne et que son départ était imminent me fit perdre l'espoir d'en savoir davantage.

Une après-midi, je pensais à ces choses lorsqu'on m'annonça précisément le baron. Il venait sans doute faire ses adieux et portait en mains un objet qu'il déposa sur la petite table à côté de lui. Il s'assit ensuite et parcourut la pièce du regard comme pour s'assurer que nous étions bien seuls. Je ressentis une émotion profonde car je devinai avec une rapidité intuitive, féminine, qu'il s'agirait du talisman.

-Madame, dit le baron, je viens vous demander une faveur inestimable pour moi. Vous savez sans doute que je suis appelé dans mon pays et je pense que le voyage sera court et précipité. Je possède un objet... une espèce de relique ... et je crains qu'on ne me le vole car il est très convoité et les gens lui attribuent des vertus extraordinaires. La nouvelle de mon voyage s'est propagée; il est possible qu'il se trame même quelque complot pour me le dérober. C'est à vous que je le confie; conservez-le jusqu'à mon retour; je vous serai redevable d'une reconnaissance infinie.

De sorte que cette amulette rare, ce fameux talisman si précieux était là, à deux pas, posé sur ce meuble et il allait provisoirement être en ma possession!

-Soyez certain que si je le garde, il sera bien gardé -répondis-je avec véhémence-, mais avant d'accepter cette charge, je veux savoir ce que vous me confiez. Bien que je ne vous aie jamais posé de questions indiscrètes, je sais ce qui se raconte, et je crois comprendre que vous êtes en possession d'un talisman prodigieux qui vous a procuré toutes sortes de bonheurs. Je ne le garderai point sans savoir en quoi il consiste et s'il mérite réellement autant d'intérêt.

Le baron hésita. Je vis qu'il était perplexe et qu'il se demandait s'il devait révéler toute la vérité et parler en toute franchise. Finalement, la sincérité l'emporta et il déclara, non sans quelque effort:

-Vous avez ravivé, Madame, une profonde blessure non cicatrisée. Ma peine et mon tourment constant proviennent du doute dans lequel je vis et je n'arrive pas à déceler si je possède réellement un trésor aux vertus magiques ou si je suis attaché superstitieusement à un fétiche insignifiant. A notre époque, la foi dans le surnaturel est un

édifice fragile; la moindre brise le renverse. On me croit "heureux" et je ne suis en réalité que "chanceux"; je serais heureux si j'avais la certitude que ce que je détiens ici est effectivement un talisman qui exauce mes souhaits et me protège des coups de l'adversité; mais je n'arrive pas à éclaircir ce point. Que puis-je vous dire? J'étais très pauvre et personne ne me prenait en considération. C'est alors qu'un Israélite, venu de Palestine, passa une après-midi par Hélynagy et s'acharna à me vendre ceci, m'assurant que cela m'apporterait des bonheurs sans nombre. Je l'achetai... comme on achète des babioles inutiles... et le reléguai dans un coin. Peu de temps après, certains événements survinrent, qui changèrent ma destinée, mais ils peuvent tous s'expliquer sans faire appel à des miracles. (Ici le baron sourit et son sourire fut communicatif.) Chaque jour -poursuivit-il mélancoliquement-; nous voyons des gens qui remportent dans tous les domaines un succès conforme à leur mérite... et il est courant et usuel que des duellistes inexpérimentés vainquent de fines lames renommées. Si j'avais la conviction qu'il existe des talismans, je jouirais tranquillement de ma prospérité. Ce qui m'afflige et me déprime, c'est l'idée que je puisse vivre en étant le jouet d'une apparence trompeuse et que le jour où je m'y attends le moins, le sort funeste de ma lignée et de ma race s'abatte sur moi. Voyez comme ils ont tort ceux qui m'envient et combien l'angoisse de l'avenir assombrit ces bonheurs tant vantés. Malgré tout, pour peu que j'y croie, je vous demande de prendre grand soin de la petite boîte... car le plus grand malheur d'un homme est de ne pas être totalement sceptique ni de croire aveuglément.

Cette confession sincère m'expliqua la tristesse que j'avais perçue sur le visage du baron. Son état moral me parut digne de compassion car, dans ses plus grands bonheurs, le manque de confiance, qui flétrit et amoindrit toute chose, lui rongeait l'âme.

Les grands hommes puisent toujours leur assurance dans la confiance qu'ils ont en leur étoile, et le baron de Hélynagy, incapable de croire, était dès lors incapable de triompher.

Le baron se leva, prit le paquet qu'il avait apporté, déballa une étoffe de satin et j'aperçus un écrin de cristal de roche aux arêtes et à la fermeture en argent. Il souleva le couvercle et, sur un linceul en toile garni de dentelles,

que le baron écarta délicatement, je distinguai une chose horrible: une figurine grotesque, noirâtre, minuscule, qui représentait en miniature le corps d'un homme. Mon mouvement de répulsion ne surprit pas le baron.

-Mais quelle est cette horreur? -ne pus-je m'empêcher de lui demander.

-Ceci -répliqua le diplomate- est une merveille de la nature-; ceci n'est ni une imitation ni une contrefaçon, c'est la racine même de la mandragore, telle qu'elle se forme au sein de la terre. Vieille comme le monde, elle fait l'objet d'une superstition, qui attribue à la mandragore anthropomorphe les vertus les plus étranges. On dit qu'elle provient du sang des suppliciés et c'est pour cela que pendant la nuit, aux petites heures, on entend gémir la mandragore, comme si au dedans d'elle vivait, captive, une âme en détresse. Ah! veillez, bon Dieu, à la tenir toujours enveloppée dans un linceul de soie ou de lin; ce n'est qu'ainsi que la mandragore dispense la protection.

-Et vous croyez tout cela? -m'exclamai-je en regardant le baron fixement.

-Plût au ciel qu'il en soit ainsi! -répondit-il, d'un ton si amer que je ne sus répondre tout de suite.

Peu de temps après, le baron prit congé, me suppliant encore de prendre le plus grand soin de l'écrin et de son contenu, à cause des conséquences que leur perte pourrait entraîner. Il m'avertit qu'il rentrerait un mois plus tard et qu'il viendrait alors reprendre son bien.

C'est ainsi que le talisman tomba sous ma surveillance et vous pouvez vous imaginer que je le regardai avec plus d'attention; je confesse que si toute la légende de la mandragore me paraissait une utopie, une vile superstition orientale, la perfection étrange avec laquelle cette racine imitait le corps humain continua à me fasciner. Je pensai que c'était peut-être une silhouette humaine contrefaite. Cependant, en la regardant de près, je fus convaincue de ce que la main de l'homme n'avait pas pris part à sa création et que "l'homunculus" était bien naturel, que c'était bien la racine telle qu'elle avait été arrachée du sol. J'interrogeai à ce sujet certaines personnes sérieuses qui avaient résidé longtemps en Palestine. Celles-ci m'assurèrent qu'il était impossible de contrefaire une mandragore et que les bergers des monts de Galaad et des plaines de Jéricho la déterraient et la vendaient telle que l'avait modelée la nature.

C'est sans doute le caractère insolite de cette expérience totalement inconnue pour moi qui exalta inopportunément mon imagination. Je commençai effectivement à éprouver de la crainte ou du moins à ressentir une répulsion invincible envers le maudit talisman. Je l'avais gardé avec mes bijoux dans le coffre-fort de ma chambre. Je fus dès lors saisie d'insomnie et d'agitation fébrile et, lorsque le silence enveloppait la nuit, j'appréhendais dans l'angoisse que cette maudite mandragore exhale un gémissement lugubre, qui fût susceptible de me glacer le sang dans les veines; le bruit le plus insignifiant me réveillait toute tremblante et, parfois, quand le vent faisait vibrer les vitres et frémir les tentures, j'avais l'impression que c'était la mandragore qui se plaignait d'une voix d'outre-tombe...

Je finis par ne plus vivre à cause de cette horreur et me décidai à la retirer de ma chambre et à la déposer dans une vitrine du salon, où je conservais des pièces de monnaie, des médailles et quelques bibelots anciens. Et ce fut là l'origine de mes remords éternels, des regrets qui me poursuivront toute la vie. En effet, la fatalité voulut qu'un nouveau domestique, tenté par les pièces de monnaie exposées dans la vitrine, l'éventra et, tout en emportant les monnaies et les bibelots, il prit aussi l'écrin qui renfermait le talisman. Ce fut pour moi un coup terrible. J'avertis la police, qui retourna ciel et terre; le voleur fut retrouvé, oui monsieur, retrouvé, ainsi que les pièces de monnaie, l'écrin et le linceul... Mais, quant au talisman, notre homme avoua l'avoir jeté dans une bouche d'égoût; il n'y avait aucun moyen de le retrouver, même au prix des recherches les plus minutieuses et les mieux remunérées du monde.

-Et le baron de Hélygany? -demandai-je à la dame qui m'avait relaté cette étrange aventure.

-Il mourut dans une collision de trains alors qu'il regagnait l'Espagne -répondit-elle, plus pâle que de coutume et détournant la tête.

-Ce talisman était donc bien véritable...?

-Bon Dieu! -réplique-t-elle- Ne voulez-vous donc rien attribuer au hasard?

Emilio CARRERE (1881-1947), figure de second plan du mouvement moderniste, nous intéresse pour ses romans-feuilletons, où le fantastique trouve une place importante. Le texte qui suit est un fragment de La Torre de los siete jorobados (1924).

LA TOUR DES SEPT BOSSUS.

L'archéologue fut ponctuel au rendez-vous. Le dernier coup de trois heures venait d'être égréné. Basilio, ayant achevé son repas, s'apprêtait à allumer un magnifique cigare lorsqu'un domestique, ouvrant la porte de la salle à manger, lui annonça l'arrivée de l'illustre voyageur.

-Ah, vous voilà, savant ami! Prenez place; je vous attendais avec impatience.

Tout en allumant un cigare , que Basilio venait de lui offrir, le voyageur prit la parole:

-Jeune homme, votre projet ambitieux m'intéresse; hier, je vous ai donné ma parole de vous mettre sur la piste des assassins et je viens aujourd'hui pour la tenir. Le service que vous allez rendre à la science archéologique est inestimable. Grâce à vous, les académies royales connaîtront sous peu le nom du docteur Sindulfo del Arco.

Basilio sortit son portefeuille regorgeant de billets et le remit à son vieil ami:

-Voici la somme convenue. Mais, dites-moi, de quels moyens disposez-vous pour m'indiquer le refuge de ces malfaiteurs? Connaîtriez-vous par hasard le docteur Sabatino?

Le savant le considéra durement et fixement:

-La science doit-elle recourir aux moyens grossiers dont se sert la police? Autrement, à quoi bon les connaissances que j'ai rassemblées au fil de mes voyages? Croyez-vous qu'il y a quelque chose que je puisse ignorer?

Son exaltation était fébrile; ses yeux reflétaient l'indignation du savant qui voit sa science mise en doute.

-Calmez-vous, mon digne ami; je n'avais pas l'intention de vous offenser. J'ignore de quel type peut être votre science, où vous y avez été initié et quel profit on peut en tirer.

-Vous avez raison, jeune homme sans expérience; vous portez sur mes paroles le même jugement que les savants de nos facultés quand ils entendent parler des mystérieuses connaissances qui existent en Orient. Ils croient obstinément que toute la science doit nécessairement passer par leurs classes et leurs cabinets de travail avant d'être répandue à la surface de la terre, et c'est pour cette raison qu'ils considèrent avec mépris ces mages et fakirs orientaux, les qualifiant de fanatiques et d'escrocs. Mais que peuvent-ils dire de cette mystérieuse science, qui trouve ses racines au seuil de l'immatériel et dont le principal agent est la volonté? Pour eux, elle est aussi absconse qu'incompréhensible et ils ont estimé plus simple de voir en elle une imposture que de se mettre à en étudier les fondements. Connaissent-ils les Nazcas? Ont-ils lu l'infinie sagesse du Zend-Avesta? Sont-ils seulement entrés en contact avec les "desturgmobedos" perses afin d'être ne fût-ce qu'initiés à la science immatérielle qu'ils détiennent?

Le savant marqua une pause pour rejeter une bouffée de fumée, qui monta en volute dans l'air tranquille de la pièce. Basilio était en admiration devant le savoir encyclopédique de l'archéologue.

-Et vous connaissez tous ces détails? -lui demanda-t-il en souriant.

-Je les connais -répondit-il fièrement-; je me suis rendu en Perse, m'imposant le long et patient noviciat nécessaire avant l'initiation à la science supérieure.

Cela commençait à intéresser Basilio.

-En quoi consiste ce noviciat, savant ami?

-Il dépasse le stade matérialiste. Il consister à dompter notre faiblesse, la sensibilité. Voyez -ajouta-t-il, en appuyant la paume de sa main sur le cigare allumé-, je ne me brûle pas ou, plutôt, je refuse la brûlure. Ma volonté domine la matière, elle me rend insensible.

Basilio voulut faire de même, mais, pauvre de lui, cela commença à sentir la chair brûlée. Apparemment, il n'était pas fait pour la magie.

-C'est en vain que vous essayeriez de m'imiter; c'est le résultat d'années de travail et, de surcroît, c'est très pénible pour la molle sensibilité européenne. Il faut être né en Orient pour arriver à se laisser lacérer la peau avec la plus grande indifférence dans un lit aux pointes acérées; il m'a été donné de résister jusqu'à la cinquième épreuve avant de passer à l'initiation des Vedas sacrés.

-Et en quoi cela consiste-t-il, mon insensible ami?

-En peu de chose, comparativement à ceux qui meurent en chantant le "sanhita" alors qu'ils sont écrasés par les roues

du char de Bouddha ou qu'ils se mutilent allègrement l'un ou l'autre membre. Pour vous donner un exemple: on suspend le fakir à deux cordes qui immobilisent ses bras, on lui traverse les mollets avec un fer rougi à blanc, introduisant dans les blessures une barre métallique, à laquelle trois hommes sont suspendus. Si les membres résistent -en l'occurrence, qu'il n'est pas écartelé-, il passe au stade d'initié; dans le cas contraire, on l'expulse de la secte.

-Et les vôtres ont résisté?

-Je savais que mes chairs ne pourraient pas supporter le poids; aussi, comme je voulais à tout prix être initié, ai-je appliqué un lambeau de peau d'éléphant sur mes mollets et, après avoir soudoyé le bourreau, je lui ai demandé de faire passer la barre dans une maille d'une cotte d'acier bien trempé et qui, placée sous une autre de couleur rose, faisait son petit effet. Si j'ai agi de la sorte, c'est non par crainte du supplice -auquel j'étais certain de pouvoir résister, tant était déjà grande ma volonté- mais bien par crainte de ma faiblesse physique.

-Et on vous a initié à la magie?

-J'en ai appris tous les mystères. Je connais les formules à prononcer pour le chapeau magique, la figurine de cire, les triangles de Salomon; j'évoque les esprits des ténèbres et je possède la double vue, qui me permet de découvrir tous les mystères du monde matériel, aidé en cela par de puissants courants du monde astral.

Basilio se frottait les mains de satisfaction.

-Omniscient ami, je vais donc savoir où se trouve cette maudite Tour des sept bossus?

-Vous le saurez, bien que je risque ma vie dans cette expérience. Je suis "morgbedo"; j'ai été initié aux secrets de la magie jusqu'à un haut degré de perfection, mais les courants magnétiques que je domine ne peuvent rien contre les "desturmorgbedos", ces maîtres, ces génies de la magie. Ils possèdent une force fluidique telle et un degré de sensibilité tellement raffiné que leur être enregistre à l'instant la moindre attaque dans leur zone d'influence, certains arrivant même à anéantir celui qui la lance grâce à leurs puissants effluves. Mais ces maîtres de la magie ne quittent pas l'Asie, et c'est ce qui m'encourage à défier les sept bossus car ils ne peuvent, à mon avis, compter aucun maître dans leurs rangs.

Basilio, convaincu, fit un signe d'assentiment.

-Nous commencerons quand vous voudrez -lui dit-il-.

Je brûle de connaître le repaire des assassins de mon ami Catafalco, de ceux qui ont séquestré le malheureux Carlos de Mantua, des ravisseurs de la "Bella Medusa", de cette bande de hors-la-loi enfin qui a failli en finir avec nous dans les souterrains.

L'étranger se leva et alla fermer les volets des balcons; la pièce fut plongée dans une obscurité hallucinante.

-Fermez les portes et couvrez-les bien à l'aide des tentures; il faut éviter que le sommeil magnétique soit interrompu par des bruits extérieurs.

Basilio fit tout ce qu'on lui ordonnait. Il s'installa ensuite dans un fauteuil, près de son étrange ami.

-Je vais me communiquer le sommeil magnétique par autosuggestion. Vous êtes un esprit faible et vous ne parviendriez pas à m'endormir. Je vous demande seulement d'avoir bien à l'esprit les instructions que je vais vous donner pour le moment où vous souhaiterez que mon sommeil prenne fin. Vous m'ouvrirez les paupières, concentrerez toute la puissance de votre regard au-dessus de mes yeux, sans sourciller, et vous ferez un suprême effort de volonté pour m'ordonner de m'éveiller. Ce sera tout.

Basilio promit de n'oublier aucun détail; le voyageur s'étendit alors de façon rigide sur le fauteuil et, fermant à demi les yeux, il en orienta les orbites en direction du nez, s'efforçant de réaliser l'autosuggestion.

Malgré la pénombre, Basilio distingua la rigidité cadavérique que revêtaient ses traits et la décoloration de son visage. Une étrange convulsion s'empara du corps du savant; il tremblait comme un possédé. Des sons inarticulés, mêlés à des paroles incohérentes, sortaient de sa bouche.

Ce tremblement étrange alla en s'atténuant jusqu'à ce qu'il se retrouvât dans une rigidité cataleptique. Basilio s'approcha de lui et lui prit les mains; leur contact le fit frissonner: elles étaient froides comme du marbre.

-Dors-tu? -demanda-t-il.

En entendant parler, l'hypnotisé frémit à nouveau.

-Je viens de pénétrer dans le monde de l'immatériel.

-Vois-tu quelque chose?

Il parut faire un effort, qui se traduisit par un léger tremblement.

-Attendez, non pas encore. Une brume épaisse m'empêche de reconnaître l'endroit où je me trouve. Elle se dissipe peu à peu; la lumière croît: diaphane, infinie, elle se met à dominer dans mes sens. Je vois mes compagnons de l'espace;

j'entends leur langage incompréhensible. Que veux-tu?
-Connaître l'assassin du docteur Catafalco.

Le visage du somnambule se colora légèrement et tout son être fut à nouveau en proie à une convulsion.

-Je le vois; il est en face de moi. C'est un être terrible; ses yeux lancent des éclairs.
-Qui est-ce? Essaie de le reconnaître.

Basilio suivait avec une curiosité véhémente les fréquentes convulsions du savant.

-Le reconnaître? Impossible! Une étrange lueur émane de son visage, m'aveuglant de sa clarté éblouissante. J'ai peur; cet homme est un démon, un produit des antres infernales. Son pouvoir magnétique est infini; il est un "desturmorgbedo" perse. Le voilà qui avance vers moi, dardant ses rayons mortels. Je suis perdu.

Il était agité de convulsions extrêmement violentes et ressemblait vraiment à un possédé. Cette agitation témoignait de la lutte effroyable que son esprit livrait dans l'antre de l'immatériel.

Ses lèvres s'ouvrirent pour prononcer des paroles inintelligibles, que Basilio essaya d'interpréter.

-Ne cherche pas à te cacher, disciple d'Orifiel, pouvoir hypnotique. Je t'ai reconnu: c'est toi qui as émis les effluves, vecteurs des forces qui ont tué Robinsón de Mantua; je te vois bien, traversant les murs de la chambre où se trouve son malheureux frère, pour le plonger dans un état d'insensibilité, qui devait l'empêcher de se défendre quand tes bossus l'ont séquestré; c'est toi qui, usant de ton art magique, as attiré le guéridon où Federico de Mantua avait placé le chèque destiné à payer la rançon de son infortuné frère. Je te vois en Perse, suivant les traces d'un "desturmorgbedos" réputé, qui t'a initié à ses arts diaboliques. Tu as remercié ton maître de son enseignement en lui ouvrant la poitrine à l'aide de ton criss et en lui dévorant le coeur, encore palpitant, parce que tu savais qu'en buvant ses essences vitales, tu serais investi de son pouvoir satanique. Fuis, assassin, imposteur; fuis en Orient si tu ne veux pas que la noble hardiesse de celui qui poursuit une cause juste ne mette un terme à ta misérable existence d'un coup de pistolet, contre lequel tes pouvoirs magiques ne peuvent rien, pas plus que ta mystérieuse "teame" (*) ne suffira à faire dévier de ton coeur

(*) N. d. T.: pierre à laquelle les anciens attribuaient la propriété de repousser le fer.

le coup fatal.

Basilio brûlait de connaître le nom de cet esprit du mal et il revint à la charge avec insistance:

-Qui est-ce? Essaie de le reconnaître.
-Je ne peux pas; laisse-moi; il y a des forces supérieures qui m'en empêchent. Son pouvoir magnétique est infiniment supérieur au mien.

Quelle étrange lutte pouvait donc se livrer dans les profondeurs astrales? De quels pouvoirs infernaux disposait le chef des sept bossus?

-Je n'insiste pas; il n'est pas nécessaire que tu me dises son nom, car je le connais. Il n'est pas possible de confondre la voix qui récitait la liturgie lors de l'enterrement d'Hirán; mais ce que je veux, avant tout, c'est que tu me dises où se trouve la Tour des sept bossus.

Le voyant extra-lucide respira comme si on l'avait libéré d'un poids formidable.

-Il s'en est allé; je l'ai reconnu mais je ne peux pas révéler son nom; ce serait signer mon arrêt de mort.

Basilio insista:

-Vois-tu la Tour des sept bossus?
-Je vois un édifice qui se dresse sur le chemin de Chamartín, entouré de splendides bosquets. Adossé à son flanc droit, il s'en élève un autre, de forme cylindrique et se terminant par un cône aigu, comme la coiffe d'un astrologue. C'est là que le sorcier convoque tous les membres de la secte; c'est là qu'on célèbre le culte d'Orifiel, c'est là que naissent les sortilèges les plus effroyables et les tours de magie les plus épouvantables.
-L'entrée, où se trouve l'entrée! -cria impétueusement Basilio.
-Je ne vois aucune entrée. La tour fatidique ne communique avec l'hôtel que par une porte secrète; cette dernière ne s'ouvre que lorsque la voix du "desturmorgbedo" perse invoque un nom satanique. Il y en a cependant une autre, qu'empruntent les bossus, bien avant dans la nuit, pour aller célébrer leurs rites magiques.
-Où se trouve-t-elle?
-Je ne la vois pas. L'édifice n'est pourvu d'aucune porte; il n'y a qu'une petite fenêtre à dix mètres du sol; elle communique avec l'étage inférieur; ce doit être par là que l'on monte jusqu'à l'antichambre du mystère. Mais ce n'est pas là l'entrée; il en existe une autre, mais je ne la vois pas, je ne peux pas la voir.

-Cherche-la. Essaie d'y parvenir.
-Impossible! -s'écria à nouveau le savant hypnotisé, secoué par de nouvelles convulsions, violentes-. Revoici le terrible magicien, qui me menace de ses yeux d'acier; mais je sais où elle est et je vais te le dire, dût-il m'en coûter la vie. Ton pouvoir satanique ne te sera d'aucun secours, parce que ta dernière heure est venue; il est inutile que tu t'évertues à dissimuler l'entrée de ton antre diabolique parce que je la vois: c'est... là... le... puits...

La voix mourut dans sa gorge, comme éteinte par une force brutale; la langue, sortant de la bouche, avait une longueur épouvantable; sa tête se redressa violemment à deux ou trois reprises, comme secouée par un étrangleur invisible et, comme l'étrange convulsion cessait brusquement, elle resta figée dans la rigidité de la mort.

Basilio n'en souhaitait pas davantage; il connaissait désormais l'endroit où se trouvait la fameuse tour; il savait qui était le terrible chef de cette fatidique bande de bossus et il n'aspirait plus qu'à éveiller l'infatigable voyageur pour se lancer à la poursuite des assassins.

Il saisit les mains froides de son compagnon et, concentrant toute la force de sa volonté, il lui ordonna de s'éveiller. Ses efforts ne furent pas couronnés de succès; le voyageur restait immobile et froid sur le fauteuil.

Une nouvelle injonction, formulée sur un ton plus énergique, se révéla tout aussi vaine.

Un spectacle horrible se présenta à ses yeux épouvantés. Enserrant le cou dénudé du voyageur, deux taches violettes donnaient l'impression qu'il portait une terrible cravate de mort. Sa langue, une langue monstrueuse, pendait hors de sa bouche violacée, jusqu'à son épaule.

Son coeur ne battait plus; il avait cessé de respirer.

Cet homme avait été étranglé par une main invisible!...

Ramón GOMEZ de la SERNA (1891-1963) fut un des écrivains espagnols qui enrichit le plus la littéraire de l'imaginaire. Dans sa nouvelle "El Dueño del atomo" (1926), il préfigurait déjà les conséquences de l'énergie atomique mais, parmi nombre d'autres oeuvres, ce sont ses Greguerias, truffées d'éléments fantastiques et insolites, qui le rendront célèbre. Le récit suivant fait partie de El Incongruente (1922).

LA FUITE VERS LE VILLAGE DES POUPEES DE CIRE.

Après l'affront que lui avait fait cette femme, Gustavo retourna chez lui et se mit à penser à la motocyclette. Il n'y avait pas d'autre solution. C'était comme s'il allait acheter un revolver automatique pour se donner la mort.

Décidé à s'acheter une motocyclette, il s'endormit comme l'enfant qui attend un jouet pour le lever du jour. Il rêva de motocyclettes et, à peine éveillé, il sortit et se dirigea vers le magasin de motocyclettes.

"Demain, vous ne pourrez me voir, tant je serai véloce quand je passerai parmi vous", semblait-il vouloir dire aux passants par son geste.

L'incongru pénétra dans le hangar à motocyclettes après les avoir vues, paisibles, immobiles, attachées à leurs mangeoires, comme il se souvenait les avoir contemplées au fond d'une étable, un soir de son enfance.

Le tintement de la sonnette optimiste et des quatre carillons, caractéristique des magasins d'automobiles et de motocyclettes, se fit entendre; le commerce est si important dans ces magasins qu'il est annoncé comme par de la musique, car le propriétaire veut clairement signifier à celui qui entre dans un tel magasin qu'il doit bien prendre conscience de l'endroit où il pénètre et obligatoirement acheter quelque chose.

Un monsieur au veston fort ajusté s'avança solennellement sur le tapis central, tel celui qui reçoit un nouvel ami dans le somptueux bureau de son père ministre.

Devait-il lui serrer la main? S'il ne le faisait pas, n'allait-il pas commettre une grossièreté impardonnable? Il ne la lui tendit cependant pas, car ce faisant le vendeur l'aurait peut-être pris pour un parvenu et l'aurait roulé en ne manquant d'augmenter le prix de la motocyclette.

L'incongru se voulait très au courant de tout ce qui touchait aux motocyclettes et il devançait continuellement le vendeur par des:

-Oui..., je sais..., je sais..., je la connais déjà...

Comme il savait monter à bicyclette, il n'eut aucune peine à sortir sur la motocyclette qu'il finit par choisir et il se mit à parcourir les rues comme si les roues s'étaient déroulées tels des serpentins. Il fit plusieurs fois le tour de la ville pour s'élancer finalement sur une route et, résolu, il se mit à suivre la droite interminable, car l'engin qu'il avait choisi était capable de couvrir les plus longues distances.

En pleine course, son appétit s'ouvrit au désir qu'éveillent les routes de manger du pain chaud. Comme il passait devant une petite auberge d'allure modeste, Gustavo éprouva le besoin d'arrêter la motocyclette et il se rendit alors compte qu'il avait oublié comment il devait procéder ou que le vendeur ne l'avait pas renseigné lorsqu'il lui avait vendu l'engin.

Durant un bon bout de chemin, il cherche le ressort qui devait commander l'arrêt; mais il n'y avait rien à faire. Distrait par ses recherches, il manquait de tomber à tout instant et il ne parvenait pas à trouver le bouton d'arrêt. Il décida donc de s'arrêter quand il serait à court d'essence.

A cause de l'impossibilité de s'arrêter, l'engin semblait se diriger tout seul vers une destination inconnue avec, sur sa route, une enveloppe fermée du Destin, enveloppe qui ne pourrait être ouverte qu'à l'arrivée, au terme de l'étape. L'envie de pain, que suscitait en lui la vue des champs, s'était aggravée et était venue s'ajouter à la faim du petit déjeuner et à celle du déjeuner, car l'heure du repas était inscrite dans le ciel qui jette les premières étoiles dans les ragoûts campagnards pour leur conférer la saveur émouvante du soir.

Gustavo ne savait plus où il allait et il en arrivait à souhaiter que la moto s'embourbe. Dans ce but, il s'engagea sur une ancienne chaussée et suivit ensuite un champ de lentisques, mais la motocyclette, qui était un dernier modèle utilisable même dans les tranchées, vint à bout de tous les obstacles.

Elle ne cherchait déjà plus les chemins qui offrent la sécurité de ne jamais être coupés par un à-pic: elle parcourait les endroits écartés et rustiques, elle cahotait sur les bosses du terrain sans pourtant diminuer de vitesse.

Vers minuit, la motocyclette ralentit son allure et présenta les symptômes du sommeil et de l'arrêt de coeur.

Gustavo se sentit heureux car il se trouvait à proximité d'un village illuminé comme par des reflets de miroir. Un village, qui faisait des adieux au lieu de souhaiter la bienvenue et qui, de ce fait, amplifiait l'angoisse qu'on éprouvait en y entrant.

Les râles de la motocyclette avaient diminué comme si son agonie touchait à sa fin et Gustavo dut alors pédaler pour avancer.

Le village qui, comme tous les villages de cet aspect, semblait proche, était en fait éloigné et c'est avec peine qu'il l'atteignit en faisant progresser cette sorte de lourd fourneau de cuisine.

Les maisons manquaient tellement d'expression sous la lumière lunaire qu'elles semblaient mortes. Ce qui paraissait être lumières de miroirs était en fait scintillements de miroirs, car toutes les fenêtres étaient garnies de miroirs en lieu et place de carreaux.

Fantastiques étaient les jeux de miroirs et leur façon de renvoyer des lunes à la Lune!

Gustavo baissa les yeux avec la honte de celui qui ne peut regarder très longtemps un objet aux éclats de lumière désordonnés, et il monta vers la cité des "Miroirs aux alouettes", comme il l'avait immédiatement baptisée.

Cette cité surprenait par ses toitures pointues et ses ombres silencieuses comme il n'en avait jamais vues.

Il n'y avait personne dans les rues et cette profusion de miroirs aux balcons semblait isoler davantage les maisons, car elles repoussaient de la sorte toute leur intimité, tout approfondissement, tout secret. Il n'y avait à l'intérieur de ces maisons qu'une ombre confuse et sans intérêt. L'intérêt résidait dans les rues et dans les jeux d'ombre et de lumière sous la clarté lunaire. Que de cris jaillissant de toutes les fenêtres, que de détonations!

Les miroirs paraissaient parfois se briser et un feu livide semblait éclater en vingt endroits différents.

Gustavo se sentait comme dans sa ville natale, car cette cité semblait être entièrement vouée à l'incongruité, être le Saint-Pétersbourg de l'incongruité. Personne ne venait à sa rencontre et il n'entendait de bruit nulle part. C'est ainsi qu'il arriva à la grand'place, où les maisons se regardaient les unes les autres avec des coups d'oeil de curiosité intime.

"Comme je me vois bien, ici au centre... -pensa Gustavo-. On dirait que tous les coiffeurs du monde me placent entre leurs miroirs afin que je puisse me voir par derrière, de face, de profil et sous tous les angles."

Parfois, il semblait aussi que toutes les maisons faisaient les yeux blancs. L'horloge du bâtiment, qui en apparence semblait être l'hôtel de ville, comportait une sphère en miroir, qui paraissait illuminée comme celle des horloges incandescentes, mais ses aiguilles étaient immobiles et comme peintes sur le verre.

Lorsqu'il y regardait de plus près, il remarquait des détails surprenants: il n'y avait pas de magasins, aucun câble ne traversait le ciel des rues et il n'y avait pas d'éclairage public pour les nuits sans lune.

Comme la cité des "Miroirs aux alouettes" semblait toute récente et pas encore utilisée, Gustavo, qui déambulait dans les rues, songeait que c'était une ruine pure, la ruine idéale, la ruine du nouveau.

Lorsqu'il la considérait plus attentivement, elle lui semblait être le rêve d'un menuisier monstrueux, l'ébauche d'une cité jamais parachevée.

Sa motocyclette épuisée le suivait, docile comme une bicyclette, obéissante comme un agneau.

Surpris de ne trouver dans toute la localité ni auberge ni cantine, Gustavo se mit à klaxonner. Les sons du klaxon se transformaient en sons de lune quand ils s'écrasaient contre les miroirs, mais rien ni personne ne se manifestait.

-Pouet! Pouet! -faisait le klaxon, comme si on avait appuyé sur le petit ventre du fils adoptif du village ou pressé "le grand sympathique" de toutes les matrones.

-Pouet! Pouet! Pouet!

Les miroirs ne lui prêtaient pas attention et continuaient à l'ignorer.

"Je n'ai jamais vu un village aussi étrange -pensait-il-. C'est comme si les veilleurs de nuit s'étaient arrêtés sur les balcons au lieu de s'arrêter aux coins des rues."

Devant une telle situation, son dernier recours était de continuer à klaxonner bien qu'il ne crût plus en l'efficacité d'un tel procédé. Tous les miroirs, "galvanolunarisés", lui renvoyaient les sons de son klaxon et lui répondaient avec un "Fi donc!" très expressif.

Un bruit de pas authentiques finit par se faire entendre. Quelqu'un approchait. Etait-ce un bandit, maître des lieux? Le menuisier maniaque? L'araignée propriétaire?...

Un homme ne tarda pas à apparaître, coiffé d'un béret sur le galon duquel était inscrit: "Interprète unique".

Gustavo regarda cet homme aux oreilles de fou et lui demanda:

-Voudriez-vous me dire où je me trouve?

-Dans le village des poupées de cire -répondit l'autre.

-Et où pourrais-je dormir cette nuit?

-Chez moi... C'est la seule maison habitée par un être en chair et en os...

-Allons-y -déclara Gustavo, qui se sentait épuisé.

Et ils se dirigèrent vers la maison de l'interprète.

-Comme personne ne vient jamais ici -dit ce dernier à Gustavo-, je ne dispose que d'un seul lit, le mien; mais il y a deux matelas...

Il en sortit un et le jeta sur le sol. Gustavo s'étendit dessus et ne tarda pas à ronfler.

Le lendemain, il fut réveillé de bonne heure par les scintillements des miroirs qui dissolvaient le soleil.

"Ainsi, je suis donc dans le village des poupées de cire."

Un sourire joyeux semblait dessiner au-dessus de sa bouche ironique de petites moustaches aux pointes gominées et effilées.

C'était comme si l'incongruité cherchait pour lui l'introuvable, ce avec quoi il avait le plus sympathisé dans sa vie.

Car l'idéal de Gustavo était une poupée de cire. Il rêvait de pouvoir asseoir sur un divan la femme silencieuse et fidèle, avec ses cheveux naturels et doux, cheveux authentiques qui lui auraient offert toute la vérité.

Gustavo voulait pouvoir dire à ses visiteurs: "Voici mon épouse." Il cherchait partout la poupée de cire et ne la trouvait nulle part. Il voulait une poupée de cire pour se marier avec elle, pour accomplir l'inévitable et inénarrable acte du mariage.

Avec une telle épouse dans son bureau, la ruse prédominante de la femme serait vaincue et neutralisée, cette ruse n'aurait plus d'importance, elle ne serait alors que naturelle et sincère, si elle n'inclinait pas au mariage.

"Enfin! -pensait-il-. Je vais réaliser mon idéal."

L'interprète le conduisit dans la rue. La journée était magnifique et il vit que les balcons étaient ouverts sur des intérieurs fort soignés, avec des lustres à cinq branches et cinq globes comme ceux qui pendent dans les maisons des poupées, fausses araignées sur lesquelles il est très agréable de contempler les filigranes de cristal. Les volets des fenêtres en miroir étaient tournés vers l'intérieur et adossés aux murs.

La belle et statique silhouette d'une femme de cire, qui semblait fixer les nuages, était à son balcon. Le guide demanda:

-Voulez-vous rendre visite à la plus belle femme du monde?

-Oui... Allons-y -répondit Gustavo.

Ils suivirent les trottoirs vierges de toute trace de

pas, arrivèrent à un portail ouvert qu'ils franchirent et gravirent un escalier, qui résonnait comme des boîtes de cigares vides.

L'interprète ouvrit la porte avec son passe-partout de portier de ministère, souleva le rideau qui cachait la chambre avec les fenêtres ouvertes sur la rue, et présenta à Gustavo la plus belle femme du monde, un être fascinant et inaccessible...

-Elle est la reine de la cité par sa beauté...

Gustavo, ayant à son tour pénétré dans la chambre de l'auguste beauté, celle-ci lui accorda ses sourires et quelques mouvements grâcieux de la tête.

-Elle est sublime! -s'exclama Gustavo, enthousiasmé.

-Merci monsieur -dit la femme de cire.

-Mais elle parle? -demanda Gustavo au guide.

-Elles parlent, oui... Elles ne sont pas des poupées de cire mais des femmes de cire... C'est-à-dire qu'elles en sont au stade qui précède la métamorphose en poupées, quand elles se figeront et que leur sang se coagulera au terme de la plus spectaculaire des embolies...

-Si vous me laissiez en sa compagnie! -dit Gustavo d'un ton suppliant.

-Vos intentions sont-elles pures? -demanda le guide.

La femme de cire répondit pour Gustavo, lançant au guide un regard sombre et digne.

-Si je lui faisais la cour -déclara Gustavo-, ce serait pour qu'elle devienne mon épouse légitime.

Convaincu, l'interprète se retira et laissa Gustavo seul avec la femme de cire. Jamais ce dernier n'avait ressenti une émotion plus forte, jamais le silence ne l'avait ainsi pétrifié et jamais il n'avait voulu dire tant de choses qu'en cette circonstance.

-Et vous, pourriez-vous m'aimer?

-Pourquoi pas?... Beaucoup... Si vous vous repentez pour toutes les femmes indignes que vous avez aimées et que, durant un mois, vous vous baignez deux fois par jour dans la rivière qui borde la cité.

-Je le ferai -promit Gustavo.

-Alors, parlez-moi comme si vous étiez déjà mon fiancé. Les miroirs de mes fenêtres vous ont tant appelé!... Ah, combien j'espérais qu'un soir quelqu'un vous mènerait jusqu'à moi!... Beaucoup d'autres sont venus avec vous?

-Non... Je suis seul...

-Ah! Ainsi les autres n'ont pas de fiancé?... Comme j'ai de la chance!

Gustavo sourit devant un coeur si féminin, qui se réjouissait d'être la seule personne aimée et qui délirait de joie à la pensée que ses compagnes regardaient, figées, la merveilleuse journée, solitaire et sans étrangers comme à l'accoutumée.

-Il y a dans tes yeux plus de vérité que dans ceux des autres, parce que tu es la plus belle.

-Ma beauté suffira-t-elle à te retenir pour toujours?

-Toujours? -demanda Gustavo, surpris par ce mot.

-Oui, toujours... Au contraire de tes soeurs, j'ai besoin des choses pour toujours... En échange de ta personne, je t'offre une beauté que tous t'envieront; pour que tu me tiennes toujours compagnie, pour que tu me défendes contre les commerçants qui viennent chercher les "emboliques" et qui attendent de me trouver dans cet état... Je serais sans doute destinée à Paris... Mais je préfère rester ici, en ta compagnie et en étant ton épouse devant Dieu et devant les hommes...

-Comme tu es belle quand tu te mets à parler!... Ton visage ne cesse d'être animé mais n'est agité d'aucune contraction. C'est comme si j'entendais parler un tableau...

-Ne m'adresse pas tant de louanges... Je veux, au contraire, que tu me dises si tu supporteras toujours la mélancolie de m'aimer.

-Toujours... Mais pourquoi devrais-je éprouver la mélancolie de t'aimer?

-Sais-tu ce que c'est de devoir toujours supporter une percluse, qui ne dépérira jamais, qui ne perdra jamais sa beauté, même quand toi tu auras vieilli?...

-Mais toi, m'aimeras-tu encore quand je serai un vieillard et que tu continueras à être la jeune fille de maintenant?...

-Je t'aimerai . Mais pour que je t'aime alors et que je supporte cette mélancolie, tu dois recevoir, comme la plus grande douceur que je puisse t'offrir, la mélancolie de me voir incapable de répondre maintenant à la fougue de ta jeunesse autrement que par le regard et les paroles.

-Cela me suffit... Pouvoir toujours contempler cette main me suffirait... Je n'ai jamais vu de mains aussi pures et dans une attitude aussi pure que celle-ci... Les femmes ne savent pas disposer leurs mains comme tu le fais...

-Vois-tu au moins que je me rends compte de la réalité? Ou me crois-tu ignorante?...

-Je vois que tu comprends tout et que c'est pour cela que ton front est dépourvu de toute ride et imprégné de cette pitié et de cette douceur invariables, que les fronts des humains perdent par moments... Je saurai te rester fidèle jour après jour dans l'étude vide...

Gustavo la regardait, extasié, et comprenait la douceur de cette compagne de cire, aussi féminine que n'importe quelle femme et, toutefois, pas le moins du monde coureuse, car il est bien connu que même les boiteuses aiment voyager fût-ce en boitant.

De quel aplomb il allait faire preuve dans les affaires! Il allait même se défendre de l'incongruité dans laquelle il se voyait quand il courait les femmes.

Il allait lire les livres et les journaux en face de sa femme et, outre sa lecture, il allait pouvoir admirer sa tranquillité et sa patience. Il n'allait pas devoir l'emmener en promenade ni au théâtre. Il n'allait jamais voyager en sa compagnie, ayant à endurer la jalousie de se trouver dans le même compartiment!

Il avait résolu le problème du mariage et plus jamais les hommes mariés, avec qui il mangeait, ne lui diraient à table:

-Et vous, quand vous mariez-vous?

Ou bien:

-Buvez le fond de la bouteille afin de vous marier avant la fin de l'année.

Il n'allait plus devoir payer les fortes contributions qui sanctionnaient le célibat et, dans les lettres qu'il recevrait, il y aurait toujours des salutations pour son épouse.

Il allait éprouver la joie et l'égoïsme que procure une maison avec une armoire à glace pour femme, couverte de cartons pour les chapeaux à grandes plumes, bleues généralement, des poupées de cire.

-Me resteras-tu toujours fidèle? -lui demanda-t-elle de nouveau.

-Oui... Toujours... Parce que tu es femme, femme immobile de surcroît et sans faux semblants.

-Ainsi suis-je... Mais si tu m'étais infidèle, tu me retrouverais morte..., brisée..., effondrée..., irrécomposable, et peut-être même rongée à jamais par la vérole.

Dans la paix du décor de cette chambre, avec ses meubles et ses miroirs de théâtre ou de maison de poupée agrandie, Gustavo éprouvait la douceur de vivre avec la compagne

silencieuse et pure, qui offre son amour pour toujours...

Lorsque le guide revint, il lui dit:

-Je vais l'épouser...

Et, la nuit venue, il parcourut longtemps les chemins inconnus avant de retrouver le chemin de la vie.

Rentré chez lui, il entama les préparatifs pour le mariage idéal, qu'il allait essayer de cacher aux femmes car, si elles l'apprenaient, elles se mettraient à haïr les poupées de cire et, une nuit, les briseraient au terme d'un nouveau massacre des Innocents. Il commença par commander le canapé-lit où la poupée s'asseyerait, avec l'hémiplégie qu'elle présenterait dans le monde des vivants, elle qui lui avait parlé une fois parce qu'il avait eu la chance de la trouver dans sa cité.

Comme tout homme qui va se marier, Gustavo déchira les lettres de ses amours passées et brûla ses souvenirs. Percluse à jamais, elle n'allait pas fouiller ses tiroirs mais il voulait la recevoir dignement.

Sur ces entrefaites, la motocyclette sautillait dans un coin, inquiète et irritée, désireuse d'avaler des kilomètres, pansée déjà en maints endroits à la suite d'autres vagabondages. Devait-elle sortir ses papiers? Oui. Pour une fois, elle allait sortir ses papiers pour qu'il sache au moins où ils se trouvaient.

Gustavo mit en toute hâte de l'ordre dans ses papiers, acheta un bracelet en or et, prêt à partir, chargea la motocyclette de bidons d'essence.

Et il partit.

De longs jours durant, il chercha le village des poupées de cire. Très souvent, il crut en retrouver le chemin mais il s'égarait; il dut finalement renoncer à rejoindre la plus belle femme du monde, avec l'inoubliable image de qui, un jour, il avait failli se marier.

José Maria GIRONELLA, né à Gerona en 1917, est surtout réputé pour une trilogie de romans sur la guerre civile espagnole et ses travaux de critique littéraire. Dans le domaine du fantastique, il s'est surtout signalé par son recueil Los fantasmas de mi cerebro, traduit chez Flammarion sous le titre de L'assaut des ténèbres. Son texte "La muerte del mar", qui n'en est pas extrait et que nous avions publié dans notre N° 6, fut sélectionné dans l'anthologie de Jacques Finné, Histoires d'océans maléfiques (1978).

LA MORT DE LA MER.

Basilio Hernández -Basilio pour tous ses concitoyens- ne possédait rien d'autre au monde que son fils Félix, treize ans, et la mer. A la mort de sa femme, il avait postulé l'emploi de gardien du phare et l'avait obtenu. Cela faisait maintenant dix ans que Basilio et son fils vivaient seuls dans la tour et s'occupaient du fanal. De leur phare, ils dominaient le petit port, la baie, le village blanc au pied des montagnes.

-Nous sommes des aviateurs -se plaisait à dire Basilio.

Ils formaient deux êtres à part, deux îlots à qui le fanal décochait des clins d'oeil et que les vagues, en contrebas, caressaient ou assaillaient furieusement, selon leur humeur. La mer, sa surface visible et même les ondes d'une certaine profondeur, n'avaient pas de secrets pour eux. Ils connaissaient par coeur le rythme des marées, ce que cachait la coloration de l'eau, l'emplacement des récifs. Ils savaient interpréter les silences soudains, prévoir l'arrivée d'un banc de poissons ou d'un navire, mesurer la puissance et la direction des vents. Ils prétendaient lire dans l'écume et les frémissements de l'eau mais, à vrai dire, leur connaissance de la mer relevait de l'habitude, de leurs cinq sens et peut-être d'un sixième. L'odorat était évidemment essentiel. Il leur suffisait de monter sur la plate-forme qui entourait le phare pour que leurs narines se dilatent, que l'air salé et l'humidité frappent leurs esprits comme autant de codes: "Il va y avoir une tempête. Trois jours de calme complet. L'eau souffre. Un cétacé ivre, qui a perdu les siens, erre tout près d'ici." Dernièrement, Basilio, le père, avait remarqué que sa vue baissait; il introduisait souvent le petit doigt dans son oreille gauche et la sondait avec une certaine exaspération. Félix, son fils, débordait en revanche de vitalité. On aurait dit qu'il bénéficiait des facultés que son père était en train de perdre. Il s'agissait d'un transfert de pouvoirs, de la loi de la continuité.

Basilio aimait son fils. Plus que sa longue-vue, plus que sa boussole, plus que la mer. Il aurait passé des heures, sa vie entière, assis sur le bord du grabat, à lui caresser les cheveux. Lorsqu'il descendait au village, il ne manquait jamais de lui acheter quelque babiole: un béret, des décalcomanies, un bâton de réglisse. Félix lui témoignait sa reconnaissance pour ces cadeaux en lui racontant des histoires. Pendant qu'il allumait le réchaud à alcool pour lui préparer du café -le café était le vice atavique du gardien

de phare-, Félix inventait des événements survenus en l'absence de son père. Une flotte puissante avait croisé à l'horizon. Il avait dû tuer un rat vert qui avait montré son nez à la porte de l'escalier. La radio avait annoncé que la lune s'était fendue en deux. La boussole avait soudain prononcé un discours: elle lui avait parlé du nord, du sud, et fait part de son grand désir de mourir dans la poche d'un enfant. Basilio, qui était grand et portait d'épais sourcils écoutait Félix en souriant. Il retrouvait dans l'enfant ce qu'il avait été lui-même. Basilio avait toujours vécu dans un monde irréel. Il appréhendait, derrière chaque chose, à l'intérieur de chaque être, des existences insoupçonnées. Félix s'adonnait à la poésie et c'était tant mieux: s'il en avait été autrement, la vie dans le phare aurait été insupportable. Lorsque le garçonnet se lassait de raconter et que Basilio avait ingurgité son café, ils allumaient une cigarette et fumaient à tour de rôle, trois bouffées chacun, tout en jouant aux cartes, aux dames, en pensant à la mère disparue ou en profilant des lapins et des ânes, mais aussi Félix et des poissons, en ombres chinoises sur le mur. Félix étudiait assidûment l'arithmétique et la géographie, ses branches préférées, ou s'asseyait près de la radio, les sens en alerte, tentant de capter des messages lointains.

Les gens du village les aimaient bien tous les deux. Le dimanche, de nombreux fiancés montaient jusqu'au phare, et Basilio, secondé par Félix, leur réservait le meilleur accueil possible. Ils leur prêtaient les jumelles:

-Jette un coup d'oeil, voilà ta maison!

-Regarde, voici mon balcon!

Ils leur montraient également les cartes et les vieux journaux de bord, où étaient consignés les naufrages survenus à proximité du littoral, les tempêtes des dernières années et, notamment, l'histoire d'un bateau chinois que l'on avait retrouvé, intact et à la dérive, mais sans équipage.

-Mariez-vous et venez passer votre lune de miel ici!

Les jeunes filles se penchaient pour regarder l'à-pic formé par la tour et s'exclamaient:

-Doux Jésus!

Elles éprouvaient le vertige des dimanches où l'on est amoureux et où le danger n'est pas véritable. Les gars, eux, paraissaient étourdis et considéraient Basilio comme une sorte de magicien, qui protégeait le village et ses habitants.

-Grâce à vous, nous sommes tranquilles!

-S'il arrivait quelque chose, vous donneriez l'alarme!
C'était sûr! Si un événement était survenu, les gardiens du phare auraient réveillé toute la contrée. C'est pourquoi père et fils étaient sérieux et serviables.
Il n'y avait pas d'exception à l'estime que les gens du village vouaient à Basilio et à Félix. Les dockers les aimaient beaucoup, tout comme les ouvriers du petit chantier naval, les femmes qui réparaient les filets sur la plage et les pêcheurs. Félix était la mascotte de ces derniers et ils avaient été jusqu'à donner son nom à une embarcation noire et blanche. Le curé, qui avait vainement essayé de faire un enfant de choeur de Félix, les aimait, lui aussi.
-Laissez-le donc -avait dit Basilio-. Ce gosse n'est pas fait pour vos histoires de cierges!
L'instituteur, qui avait initié Félix aux secrets de l'addition et de la multiplication, les aimait aussi, tout comme le pharmacien -Félix avait l'habitude de se peser sur la balance de sa pharmacie-, l'épicier, et un fabricant de feux d'artifice qui, chaque année, à la fin de la Fiesta Mayor, leur demandait comment ils avaient trouvé le bouquet final, vu du phare... Les chiens errants et, bien sûr, les vieillards enfin -qui se doraient au soleil sur les bancs de la promenade en attendant la mort- les aimaient, eux aussi. La tour du phare représentait, pour les uns et les autres, un point de référence, elle symbolisait la sécurité. Sans sa présence, indispensable, stimulante, le village se serait senti abandonné.
Basilio et Félix étaient heureux, à leur façon. Surtout le premier. Quand d'autres gardiens l'appelaient au téléphone et qu'il leur demandait:
-Comment cela va-t-il là-bas?
... il ne comprenait pas qu'ils puissent répondre d'une voix maussade:
-Comme d'habitude, beaucoup d'eau.
C'était vrai que l'eau paraissait généralement égale à elle-même et que Félix et lui trouvaient que, vus de là-haut, tous les hommes se ressemblaient, leurs occupations et leurs efforts ayant l'air quelque peu futiles. Mais qu'était-ce qu'une mouette? Qu'était-ce qu'une longue-vue? Pourquoi existait-il des rats verts et pourquoi Félix grandissait-il chaque jour, presque à vue d'oeil? Indubitablement, tout n'était pas clair et ces gardiens de phare auraient bien fait de se regarder dans un miroir. L'exemple

de Félix méritait d'être suivi: lorsqu'il examinait quelque chose, après une série de réactions en chaîne, il en tirait des conclusions excitantes. Le tempérament y était bien sûr pour quelque chose. Il y avait plusieurs catégories parmi les gardiens de phare: ceux qu'un beau matin on retrouvait pendus dans leur tour; ceux qui, s'abrutissant, ressemblaient chaque jour davantage à des singes; et ceux enfin qui, comme Basilio, étaient presque heureux.
Quant à Félix, il était tout sentiment. Il n'avait jamais quitté le village, ce qui lui permettait de recréer de façon personnelle ce qui existait déjà et de s'extasier, non seulement devant les étoiles, mais aussi devant les décalcomanies que lui rapportait son père. En réalité, il n'avait jamais vu un train, ni un cheval de course, ni un champ de blé, ni une femme légère. Son front était virginal.
-Je n'ai pas la sensation d'être un aviateur -disait-il à son père-, mais plutôt un artiste de cirque, un trapéziste.
Il éprouvait quelque peine à regarder à l'horizontale. Il ignorait ce que signifiait être heureux, si ce n'était synonyme d'observer les mouettes ou de tirer quatre fois au lieu de trois sur la cigarette. La mer était pour Félix la plaine inquiète, éternellement secouée, ce tremplin qui dissimulait le rire, le doute et d'innombrables désirs. Il était d'ailleurs convaincu que la terre tuait alors que ce n'était pas le cas de la mer. Il était certain que les noyés continuaient à vivre, qu'il existait des cités sous-marines équipées de tout le nécessaire pour respirer et vivre dans le bien-être.
-Il n'y a pas de cimetières dans la mer. Le sel conserve tout.
Les vigies n'avaient pas de raison d'être sous la mer et il n'y viendrait à l'idée de personne d'allumer un cierge, pour quémander telle ou telle faveur.

Le premier jour de l'année, alors que Félix fêtait ses quatorze ans, l'inattendu se produisit. Son père et lui avaient passé une bonne partie de la "Nochevieja" ou nuit de la Saint-Sylvestre à rire et à goûter leur solitude. Basilio était descendu jusqu'au village mais avait décliné toutes les invitations, ne songeant qu'à son fils. Il avait rapporté au phare: un calendrier, représentant une jolie femme; du vin; du cognac; du "turrón"; et deux chapeaux en papier, un pointu pour lui et un rond pour Félix. Les deux gardiens du phare avaient bavardé jusqu'à minuit, dans la

bonne humeur. Le premier coup retentit soudain à l'horloge de l'église. Ils l'avaient si nettement perçu au phare que cela les avait presque effrayés. Ils mirent leur chapeau, trinquèrent avec le verre de vin, s'embrassèrent et, au fur et à mesure que le carillon égrenait ses douze coups, ils eurent l'impression d'être plus proches que jamais. Ils dansèrent même autour de la rotonde, prenant bien soin de ne pas renverser les chaises ni la table, lançant des oeillades à la jeune femme du calendrier, transie dans son maillot de bain. Chez eux, l'année se termina dans une ambiance chaleureuse. Au-dehors, le firmament scintillait et les barques, échouées sur la plage, se berçaient doucement.

A une heure, père et fils se mirent à jouer aux cartes, tout en mâchonnant des grains de café. Le poêle crépitait comme si l'on y avait fait rissoler une friture de poissons. Basilio gagnait toutes les parties car, les jours de fête, Félix faisait semblant de ne pas avoir de chance. A deux heures, ils allèrent dormir, chacun sur son grabat. Ce fut Félix qui se livra à l'inspection de routine, sur la plate-forme extérieure du phare, et il ne remarqua rien d'anormal. Un rythme régulier, des gifles de vent glacé et le faisceau lumineux faisant grésiller la mer. "Brrr...!" Il rentra et se mit au lit. Peu après, père et fils ronflaient, alors que le poêle s'éteignait et que, dans le village, en contre-bas, les estaminets débordaient de serments d'amitié et de promesses d'une nouvelle vie, droite et honnête.

A six heures, Félix s'éveilla en sursaut. Il avait rêvé que l'eau de mer était douce. Quel non-sens! Cela aurait été le monde à l'envers! Il se rendormit et rêva que l'eau de mer était rouge. Quelle absurdité! Le sang, le feu, étaient rouges. Il s'assit sur son lit, claquant des dents, tandis que son père dormait à poings fermés. Félix tendit l'oreille. La mer battait au pied de la tour; elle lançait l'assaut. Félix connaissait son courroux. Une lumière jaunâtre filtrait à travers les carreaux. Pourquoi jaunâtre? Il se couvrit de son écharpe. Il lui semblait étrange de ne pas entendre le vent siffler. Pourquoi la lumière était-elle jaune alors que le ciel apparaissait violacé, comme il l'était souvent juste avant le lever du soleil?

Félix regarda l'horloge. Il était sept heures. Il se recoucha et essaya de se rendormir, mais un bizarre sentiment d'inquiétude l'en empêcha. Et, soudain, une bande de mouettes vint tambouriner du bec contre la grande fenêtre. Elles semblaient affolées, comme si elles cherchaient un élément

vital, qui leur avait appartenu et qu'elles auraient perdu. Et comme elles criaillaient! Que se passait-il donc?

Soudain décidé, Félix repoussa les couvertures et se leva. Des grains de café crissèrent sous ses pieds. Il enfonça son béret jusqu'aux oreilles et s'approcha des vitres recouvertes de givre. Les mouettes s'enfuirent en le voyant. Le fanal brûlait toujours. De sa main, Félix se ménagea un ovale à la fenêtre, puis il regarda la mer. Un spectacle insolite s'offrit à ses yeux. S'il avait été oiseau au lieu d'être homme, il aurait crié, lui aussi. Le ciel était en effet opalin, comme une crypte immense un jour de Vendredi-Saint, couleur de sang coagulé. Et la mer était houleuse... mais pas jusqu'à l'horizon qui, lui, paraissait figé, transi: il était d'une pieuse rigidité, qui engendrait l'épouvante, qui paraissait minérale, et d'où une série de vagues s'échappaient, déferlant vers la côte comme si elles avaient voulu fuir une plaine pétrifiée qui s'étendait au loin. Des vagues géantes venaient à la rencontre de Félix, animées du même tremblement que les mouettes. Des vagues à cratère, vomissant de rage des torrents d'écume. Des dos aquatiques frappés par un harpon. De hautes montagnes s'effondrant sous l'action d'une force violente.

Une crainte superstitieuse s'empara de Félix. Machinalement, il s'enveloppa davantage dans son écharpe et ouvrit une petite fenêtre, sur la droite. Aussitôt, une puanteur, qui rappelait celle d'une morgue, frappa ses narines. Il referma. Il regarda la boussole: elle s'affolait. Il frôla un objet métallique, qui lui infligea une secousse. Il n'osa pas déconnecter le fanal. Des présences invisibles le harcelaient. Il resta cloué sur place, comme un enfant incapable de comprendre la cause de tous ces phénomènes. Félix n'avait pas peur des éclairs mais il redoutait les étincelles de la radio. Il n'avait jamais vu un train. Le ciel prenait une teinte de plus en plus violacée, imprégnant eaux et falaises d'une grande mélancolie. Il lui semblait que tout s'était tu. Un silence sans profondeur s'était établi comme si, ni les rochers, ni le temps, ni la mer n'existaient plus. Il se trouvait seul sur la rotonde, retenant son souffle.

Félix regarda son père. Cela lui faisait de la peine de le réveiller, mais il finit par le secouer. Basilio ouvrit les yeux, surpris.

-Que se passe-t-il?

Félix désigna la grande fenêtre.
-La mer...
D'un bond, Basilio fut hors de son lit.
-Qu'est-il arrivé?
Ses yeux interrogeaient Félix et, ce faisant, il semblait vieillir. Félix se mit à pleurnicher et le gardien du phare se dirigea lentement vers la fenêtre puis regarda par l'ovale qu'avait dégelé Félix. Aussitôt ses mains agrippèrent convulsivement la tablette de fenêtre et il marmonna quelque chose qui pouvait être aussi bien un blasphème qu'une prière.
Basilio eut immédiatement l'intuition d'avoir affaire à un phénomène transcendantal et unique. Il n'était en rien assimilable à l'approche d'un cyclone ou aux caprices des courants sous-marins. Il vit nettement que la pétrification lointaine de la mer n'était pas un effet d'optique, mais bien un fait réel. Il s'empara néanmoins de sa longue-vue et scruta avec attention. Il était évident que les vagues galopantes essayaient de fuir. Il était non moins évident que bon nombre d'entre elles s'écroulaient brusquement, frappées dans le dos, et agrandissaient la plaine inerte. Cet aplatissement se produisait avec une rigueur presque géométrique, d'ouest en est, comme si une puissance occulte dirigeait les opérations. Grâce à sa longue-vue, Basilio repéra deux navires qui, l'un après l'autre, furent rejoints par la minéralisation, immobilisés, puis couchés sur le flanc, comme des jouets qui se seraient trouvés sur la terre ferme. Cet incident transforma ses soupçons en certitudes.
Basilio abandonna sa longue-vue et regarda Félix qui continuait à trembler, son béret sur la tête. La mer souffrait! Comment expliquer cela? Elle se solidifiait, se raidissait. Et cette lointaine tranquillité, n'était-ce pas une réminiscence de la mort? La mer pouvait-elle mourir comme les hommes, comme les années, comme les mouettes? Félix se souvint de sa mère morte. La rigidité! Le silence!
-Papa, la mer est en train de mourir...
Basilio regarda le gamin d'un air menaçant en fronçant les sourcils. Mais il se ressaisit aussitôt. Grand Dieu! Pourquoi pas? De vagues souvenirs de la Bible l'assaillirent.
-Ouvre la fenêtre et respire!
Basilio sembla accuser le coup; il regarda à nouveau son fils et obéit. Une forte odeur, pestilentielle et

glacée lui souffleta le visage.
-C'est vrai -murmura le gardien du phare-: la mer est en train de mourir.
Voyant ses craintes confirmées, Félix éclata en gros sanglots.
-Pourquoi? Mais pourquoi?
Basilio regarda le ciel, puis la boussole, et finit par refermer la fenêtre d'un geste rageur. Il se souvint alors qu'il était gardien de phare et réagit.
-Va au village et préviens-les. Je vais appeler les autres gardiens par téléphone.
Félix était paralysé. N'était-ce pas la fin du monde? Il se décida enfin et partit en courant, dévalant en trombe l'escalier en colimaçon.
Une fois en bas, il franchit en quelques enjambées la jetée de ciment qui séparait le phare des quais. Mais il ne s'y trouvait personne. C'était le premier janvier. Des caisses empilées, des bidons, des wagonnets, une grue. Félix continua sa course jusqu'au petit chantier et la plage. Là, il trouva quelques hommes en train de fumer près des bateaux. Il ne savait que dire. Il finit par balbutier:
-La mer est en train de mourir! La mer est en train de mourir!
Et d'un air hébété, son béret à la main, il désigna le phare où se trouvait son père et, plus loin encore, la crypte céleste qui avait revêtu la couleur du Vendredi-Saint.
Les hommes se regardèrent et sourirent. Qu'est-ce qui n'allait pas chez le petit Félix? Le vin et le "turrón" avaient-ils suffi à l'enivrer? A moins que la belle femme du calendrier?... Il était encore trop tôt pour qu'il aille se peser à la pharmacie!
-Qu'est-ce qui ne va pas, gamin?
-Je ne mens pas, je ne mens pas! Mon père l'a vue, lui aussi! La mer...
Un pêcheur s'approcha de lui et essaya de lui poser tendrement une main sur l'épaule. Mais Félix fit un bond en arrière et leva les bras, comme un petit prophète.
-Montez jusqu'au phare et vous verrez bien!
Il huma l'air à pleins poumons.
-Ne sentez-vous pas l'odeur de la mort?
A ce moment, Basilio apparut là-haut, sur la plate-forme du phare. Il avait déjà appelé deux autres gardiens et avait hâte de communiquer ses informations.

Les hommes, qui fumaient près des bateaux, l'observaient, perplexes. Il y eut un moment de suspens. La silhouette de Basilio, l'irréprochable gardien de phare, avait quelque chose de solennel.

-Attention, attention! De larges franges de mer sont pétrifiées. La pétrification progresse, d'ouest en est, et approche de la côte. Si le phénomène se poursuit à ce train, elle aura atteint le port au milieu de la matinée.

Les hommes en eurent le souffle coupé. Ils se regardèrent l'un l'autre, puis regardèrent la mer. Ils ne remarquaient rien d'anormal dans leur champ de vision. Félix restait cependant figé dans la même attitude, les bras tendus et son béret à la main.

-Montons jusqu'au phare! -dit l'un d'eux. Les autres l'imitèrent et se mirent en route. Un autre déclara:

-Je me rends à la coopérative des pêcheurs pour les avertir.

-Non, attends!

-Pourquoi?... Je vais les prévenir!

Un nouveau sanglot secoua Félix et, sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, il se mit à courir vers le village. Il avait l'intention d'alerter toute la population mais, quand il atteignit les premières rues et qu'il vit portes et fenêtres closes, les mots lui restèrent dans la gorge. Il se souvint de l'église et s'y précipita. La porte était ouverte. Il trouva le curé.

-La mer est en train de mourir! Il faut sonner le tocsin!

Le curé essaya, en vain, de retenir le jeune garçon. Félix se rendit directement au pied du clocher et, s'emparant de la corde, tira de toutes ses forces. Les cloches se mirent à carillonner sur un rythme inconnu. Ce n'était ni celui d'un incendie, ni celui d'un baptême, ni celui de la résurrection... C'était un tintement lugubre, étrange. Le curé tentait d'arrêter Félix mais, à chaque volée, le garçon était emporté à une hauteur formidable.

-Je ne mens pas... ne mens pas... Allez voir!

Les cloches opérèrent le miracle. La nouvelle avait par ailleurs été transmise à la petite centrale du bureau des postes. Des visages endormis, cheveux ébouriffés apparurent aux fenêtres.

-Qu'est-il arrivé? Que se passe-t-il?

Les hommes boutonnaient leur pantalon à la hâte en descendant les escaliers à toute allure ou en gagnant le pas de leur porte. Chiens et chats, guidés par leur seul instinct, filaient vers la plage.

-Basilio a communiqué je ne sais quoi: la mer serait en train de se transformer en pierre!

-C'est ridicule!

-Il doit être ivre!

L'arrivée des habitants sur la plage coïncida avec le retour des pêcheurs qui étaient montés jusqu'au phare. Ils confirmèrent l'événement. Ils l'avaient vu de leurs propres yeux et il était déjà visible à l'oeil nu. La mort progressait à une telle vitesse! C'était un cataclysme qui ne pouvait être comparé à aucun autre, il était transcendantal et unique.

-Les vagues se dressent et retombent mortes!

-Elles offrent comme des crevasses béantes!

-Les eaux jaunissent.

-Que va-t-il advenir de nous?

Basilio, fidèle à son poste, continuait à commenter le cours des événements pour les autorités. A huit heures, tout le village était rassemblé sur le brise-lames. Quelques femmes portaient une mantille noire sur la tête. Seul le fossoyeur avait refusé de quitter son cimetière.

-Balivernes! Ils doivent avoir tous bu!

Le phénomène était déjà si parfaitement visible du brise-lames que la population, groupée en familles, commença bientôt à refluer en grand désordre vers la plage, chaque main recherchant le contact rassurant d'une autre main.

Beaucoup escaladèrent la petite butte dominant le chantier naval et quelques solitaires s'éparpillèrent sur les falaises qui fermaient la baie, sur la droite. On entendit quelques sanglots, mais on n'en percevait que mieux ce silence, plus épais, plus lourd, qui avait déjà tant ébranlé Félix. Que pouvait-on faire? Les cloches avaient cessé de carillonner et Félix courait maintenant vers le phare, pour rejoindre son père.

A neuf heures précises, Basilio communique:

-La mort atteint le môle.

Et c'était vrai. Et c'était aussi la première fois que Basilio employait officiellement ce terme. L'eau frémit et s'immobilisa au pied du phare. Le soleil grimpait dans le ciel, au-dessus des flots, mais lui aussi avait pris la couleur du Golgotha. L'air exhalait des relents d'algues en décomposition. Quelques poissons sautaient, comme à la recherche d'un refuge.

L'eau cessa de clapoter dans les docks. Elle recula, sembla se redresser une dernière fois, et les bateaux amarrés -dont le blanc et noir baptisé "Félix"- furent soulevés et renversés sur leur flanc, comme des jouets. La baie tout entière commençait à jaunir. Ce n'était pas en pierre que l'eau se changeait mais en marbre. Poli, luisant. Le vivier de moules était prisonnier et sembla se dessécher. A leur tour, les bouées s'immobilisèrent.

La mort avançait en fait lentement mais sa progression semblait vertigineuse aux habitants. A dix heures, tout le monde attendait les râles de l'agonie, le dernier soupir de la mer. Cela se produisit à dix heures trente. Tous en furent témoins. Une vague terrible se dressa, comme un cri, d'un bout à l'autre de la baie. Puis elle s'affaissa et s'écoula sur le sable où elle se raidit, comme un lézard hypnotisé. La lèvre d'écume se transforma en une bordure de calcaire, solide, tranchante.

La population craignait que ce phénomène ne fût suivi d'autres, sur terre et dans les cieux; aussi, ceux qui entouraient le curé se signèrent. La fuite massive des mouettes vers les montagnes sembla justifier leurs craintes. Ils comprirent pourtant très vite que c'étaient leurs propres pensées qui seraient le plus pénible. En fait, chaque esprit était blessé et chaque blessure était différente. La vie du village s'en allait avec la mer, mais chaque homme, chaque femme ressentait cette amputation à sa façon. Les pêcheurs pensaient à ces milliers de nuit en haute mer, qui ne se répéteraient plus, et à la fin, pathétique et absurde, de leur gagne-pain. Les femmes,, qui réparaient les filets, étaient effondrées. Le sauveteur pleurnichait sur l'ironie de son inutilité. Les vieillards, que l'on avait laissés en route, arrivaient et s'informaient auprès des uns et des autres de ce qui se passait. Le médecin prit, une fois pour toutes, conscience de ses limites. Les amoureux, qui avaient trouvé dans la contemplation de la mer un intarissable creuset de rêves et de mots merveilleux, souffraient d'une solitude indicible et se prenaient à douter. La mort éclaboussait les têtes, baptisait chacun, d'une manière ou d'une autre. L'artificier, toujours matinal, tenait un pétard à moitié terminé dans sa main, comme s'il se fût agi d'un cierge. Les pêcheurs à la ligne se rongeaient les ongles, comme s'il se fût agi d'hameçons. Les enfants s'approchaient de l'eau morte comme s'ils avaient voulu la toucher. Les

seules créatures vivantes qui fussent satisfaites devaient être les vers et le fossoyeur. Ce dernier adorait les devinettes et se demandait comment il devrait s'y prendre pour enterrer la mer. Il se mettait lui-même au défi:
-Je voudrais bien t'y voir!

Quant aux vers, au fond des barques, ils frétillaient avec une impatience évidente.

La confusion céda le pas à la pitié. Les gens comprirent que la mort de la mer en impliquait des myriades d'autres et ils en éprouvèrent de la pitié. Pitié pour les bancs de corail, de nacre, d'escargots de mer. Pitié pour les poissons, les grands comme les petits, fossilisés sur place! Pitié pour les bateaux, grands et petits, pour les transatlantiques et, surtout, pour les sous-marins. Qu'allaient devenir les équipages de ces bâtiments? Ah, ces messages de capitaines, surpris en plein océan! Les îles avaient dû cesser d'être des îles et les cités sous-marines, ces cités dont Félix rêvait -équipées pour assurer l'air conditionné et le confort-, devaient être mortes. Ainsi que les câbles de téléphone et les sondes de profondeur. Tout cela devait être mort. Chaque goutte était devenue un cadavre; chaque tourbillon, un adieu; la mer, le plus grand cimetière que l'on eût jamais connu! La foule se prit à découvrir partout d'étranges symboles, qui ouvrirent des sentiers dans les esprits. Les filets lui faisaient songer à des linceuls; les barques à des cercueils; la tour du phare à un flambeau digne de l'immensité de la mer. Et qu'allaient devenir les cours d'eau en débouchant dans la mer solide? Et que s'était il passé dans les mers lointaines, dans les mers chaudes, dans les mers glacées? Les hommes regardaient la baie: la mer était bel et bien morte. Elle semblait même se contracter et on avait l'impression que du gaz n'allait pas tarder à s'échapper de certaines crevasses. Un photographe avait installé un trépied et prenait des photos. Les chats s'éloignaient et, soudain, une vieille femme arriva en courant, portant une couronne de fleurs sauvages entourée d'un ruban violet, dont nul n'eut le temps de lire l'inscription avant qu'elle la jetât dans la mer.

Et puis, à un moment donné, le douleur et la compassion de tous les habitants se reportèrent sur les silhouettes de Basilio et de Félix, qui avaient finalement décidé de quitter le phare et de rejoindre les villageois sur la plage.
-Oui -murmura quelqu'un-, les voilà!

De nombreuses paires d'yeux se tournèrent et virent les deux gardiens du phare franchir lentement la passerelle de ciment, qui séparait et joignait phare et docks. Ils atteignirent ces derniers, puis se dirigèrent vers la foule. A distance, l'un et l'autre paraissaient plus vieux qu'ils n'étaient en réalité. Leurs écharpes dansaient dans le vent. L'attente était déchirante, car nul n'ignorait que le père et le fils, heureux à leur façon, avec leur réchaud à alcool et leurs ombres chinoises sur le mur, étaient les principaux orphelins, les victimes les plus notoires de la mort de la mer. Basilio, sans le phare, sans la longue-vue, sans le journal de bord où sont consignés les naufrages! Il ne se ferait jamais à une nouvelle existence! Et Félix...! Sans la mer, il n'avait plus de raison de vivre. En sonnant le tocsin, il avait sonné son propre glas. Le garçon s'était fait tatouer deux avirons sur la poitrine, et lorsqu'il se rendait sur la tombe de sa mère, il lui disait:

-Je t'aime comme la mer...

Le curé vint à la rencontre des deux gardiens, mais Basilio ne lui accorda aucune attention. On aurait dit, d'une part, que rien ne lui importait et, d'autre part, on avait l'impression qu'il avait pris une décision. Le curé s'écarta de son chemin. A vrai dire, tout le monde leur faisait place nette, tandis que les solitaires, postés au loin sur les rochers, se demandaient:

-Comment va-t-on prendre un masque mortuaire de la mer défunte?

Basilio et Félix parvinrent au milieu de la plage et s'arrêtèrent près du rivage. On aurait dit que, comme les enfants, ils voulaient toucher de la main ce qui avait été de l'eau. Mais non, ce n'était pas cela! Ils méditaient, à peine conscients de cette foule derrière eux. Ils méditaient sur une idée que Félix avait eue, dans son désir de sauver ce qui ne pouvait plus l'être: la possibilité que la mer ne fût pas morte partout, que, loin peut-être, un bras de mer eût échappé à la pétrification. Peut-être le long des côtes septentrionales, où l'on prétend que tout est dur. Peut-être une mer chaude. Les autres gardiens de phare du littoral avaient confirmé par téléphone:

-Elle est morte, ici aussi.

Mais, et l'Arctique? Ne vivrait-il pas encore, sous sa couche de glace, entre les icebergs? Et les mers du Sud? Et la mer Morte?

Félix avait emporté la boussole et il tremblait autant

que son aiguille. Basilio avait enfilé de grosses bottes, qui attirèrent l'attention. Que comptaient-ils faire? Père et fils regardèrent finalement autour d'eux. Ils virent l'instituteur, le maire, le photographe qui les prenait en photo, puis la vieille femme qui avait jeté dans la mer sa couronne de fleurs. Ils virent tous leurs amis, ceux du village et ceux de leurs rêves, et les arbres de la promenade, et les filets, et les mâts des navires. Leur regard était trouble. Il réaffirmait qu'ils aimaient leurs semblables ainsi que la terre, mais aussi que, pas plus ceux-ci que la terre, ne leur suffisaient pour motiver leur existence...

Au moment où l'on s'y attendait le moins, ils consultèrent donc la boussole et se regardèrent droit dans les yeux. Sans qu'il leur fût nécessaire d'échanger la moindre parole, ils prirent de commun accord la décision définitive. Ils se tournèrent vers leurs concitoyens et leur lancèrent:

-Bonne chance... -d'une voix que tous n'entendirent pas; mais ces paroles furent transmises de bouche à oreille jusqu'à l'homme au pétard inachevé, le dernier de la rangée, qui, pour la première fois de sa vie, fondit en larmes.

Quelques secondes plus tard, Basilio et Félix -le premier ayant passé son bras droit autour du cou de son fils- s'engageaient sur la surface durcie de ce qui avait été la mer. La frange calcaire, la lèvre d'écume, les obligea à lever légèrement les pieds; ensuite, tout fut aussi uni, aussi lisse que dans un salon royal. Une voix s'éleva:

-Revenez! Revenez! Vous êtes fous!

D'autres voix lui firent écho:

-Revenez! Revenez!

Rien n'y fit. Père et fils continuaient à progresser, d'un pas toujours plus assuré, et personne, pas même les chiens, n'osa se lancer à leur poursuite pour les persuader de revenir.

Un silence total s'établit dans la baie. Basilio et Félix s'éloignaient, ivres de leur quête et de leur sort. La boussole fonctionnait à nouveau. Ils allaient bientôt arriver à hauteur du phare, moment où ils se mettraient peut-être à pleurer, eux aussi. Il était cependant manifeste que l'espoir gagnait leurs coeurs. Oh oui, ils dominaient tout, sauf leur imagination! Un bras de mer avait certainement été épargné; quelque part, il existait encore un coin de mer vivante, d'eau salée -douce à leurs coeurs-, avec des poissons qui vivaient, comme les craintes de l'homme. Ah!

que n'auraient-ils donné pour cela, pour ce coin de mer vivante!

Leur coeur avait vu juste. Tous les habitants, assemblés en demi-cercle sur la plage, l'apprirent grâce aux vigies munies de jumelle. Le coin de mer vivante existait bel et bien, et il fut à l'origine de la mort instantanée de Basilio et de Félix. Il se trouvait un rien au-delà du brise-lames, en mer, près d'un récif baptisé "le serpent". Un trou de forme circulaire, assez grand pour engloutir deux corps. Basilio et Félix n'avaient pas prévu l'aspiration brutale. Ils n'eurent pas le temps de s'arrêter. Leurs pieds s'enfonçèrent dans l'eau; père et fils disparurent. Leurs silhouettes minuscules s'évanouirent tandis que les gens gémissaient sur la plage et que le soleil, déchirant le voile violacé, grimpait très haut, sanglant, éternel.

Alfonso SASTRE (1926-1981) fut un des principaux créateurs de pièces de théâtre à préoccupation sociale, porte-parole sous cette forme littéraire des thèmes véhiculés par les romanciers espagnols de l'après-guerre (civile). Il nous y offre une série de situations-limites où la mort joue un rôle primordial et où l'individu se débat anxieusement pour échapper à un inexorable destin tragique, comme dans ce conte, "En un entierro", extrait de Las Noches lúgubres, datant de 1964 et ainsi intitulées en l'honneur de Cadalso. Ce récit, même s'il n'est pas original par sa thématique, aurait pu être autobiographique si le retour de la démocratie en Espagne n'avait évité une telle mort à Sastre et sa compagne Eva Forest, ces mal-aimés du régime franquiste...

UN ENTERREMENT.

Comme je l'ai dit quelque part, je ne sais pas quand, de ce bar où je passe mes matinées solitaires et bon nombre de mes après-midi, je vois passer les corbillards qui se rendent au cimetière de la Almudena. Je crois avoir également dit que je prête à peine attention à ce défilé mortuaire quotidien et qu'un tel spectacle, somme toute, ne suscite en moi aucune réflexion importante ou profonde. C'est simplement une question d'habitude, qui est une source d'inertie, de passivité et d'oubli, contrairement à l'étonnement et l'étrangeté qui, comme on l'a dit souvent (depuis Platon), sont les sources de la pensée et de la philosophie. Il faut supposer que, dans d'autres quartiers, le passage d'un enterrement éveillera toutes sortes de

réflexions sur la brièveté de la vie et la radicale nullité de l'existence humaine.

Ce matin cependant, j'ai eu l'attention attirée par un cortège funèbre qui est passé dans l'avenue, aux environs de midi moins dix et sous une pluie battante; je ne peux pas fournir davantage de précisions, si ce n'est qu'il s'agissait d'une fourgonnette DKW noire, d'un modèle courant et garni de quelques couronnes, tandis que le cortège ne présentait aucune particularité: il était composé du corbillard, de quelques autres voitures et de plusieurs taxis. Un enterrement banal, somme toute, s'il n'avait été marqué par l'étrange circonstance suivante.

Il se fait que, comme si j'étais mû par une force inconnue, j'ai réglé ma consommation en jetant quelques pièces de monnaie sur la table et je suis agilement monté dans ma voiture. Profitant du fait que le petit cortège funèbre était arrêté par un feu rouge, j'ai pu sans la moindre difficulté me glisser dans sa suite.

Arrivés au cimetière de la Almudena, nous avons parcouru le labyrinthe des concessions funéraires avant d'arriver à la fosse destinée à recevoir le cadavre qui m'était inconnu et que j'accompagnais néanmoins. Je suis alors descendu de voiture et, ce faisant, j'ai constaté que ceux qui rendaient un dernier hommage au défunt étaient -tous, ou en majeure partie- de vieux amis ou des connaissances; sur le moment, cela a suffi à m'expliquer le curieux intérêt que je prenais à cette affaire: lorsque le cortège était passé devant le bar où je me trouvais, il s'était bien évidemment produit un déclic dans mon inconscient, même si je n'avais pas alors reconnu des voitures et des visages familiers. Il y avait donc quelque chose qui m'attirait, dès l'abord, et je ne savais pas quoi. C'était clair.

Chose étrange, cependant, personne n'a semblé me reconnaître; mais quand j'ai vu qu'ils ne semblaient pas non plus se reconnaître les uns les autres, j'ai attribué ce mutisme et un tel manque d'expression à la douleur sourde et profonde des personnes présentes. Mais, de qui s'agissait-il? Qui était le défunt? Par ailleurs, autre élément étrange: la présence de plusieurs paires de gardes civils sur les monticules proches.

Sur ces entrefaites, on a fait descendre le cercueil. Et alors, González Palacios, un de mes fidèles amis de l'Université, a pris la parole et a déclaré, d'une voix émue et vibrante, devant les groupes d'amis abrités sous leur parapluie:

-Repose en paix, Bernardo Ramos! Nous saurons dénoncer au monde l'odieux assassinat politique dont tu as été victime. Tu aimais la démocratie et la liberté, et nous nous réclamons de ton sang.

Mais il n'a pas pu poursuivre. La Garde Civile est intervenue pour disperser les groupes et il s'en est ensuivi des cris, des remous et de la confusion. Je me suis glissé jusqu'à ma voiture. Un coup de feu a certes retenti (en l'air, je pense) alors que je quittais ce coin du cimetière et que la pluie redoublait.

Je suis à nouveau dans le café, m'efforçant de réfléchir à ces événements avant de prendre une décision, car j'ai peur de raconter cette expérience que j'ai vécue à quelqu'un. Il vaudrait probablement mieux attendre jusqu'à demain, en l'occurrence espérer de nouveaux éléments qui puissent m'orienter dans le labyrinthe spirituel où je suis perdu pour le moment.

Il se fait, tout bonnement, que Bernardo Ramos c'est moi et que, à cette heure, je suis ici, dans ce café de la avenida Donostiarra, à regarder la pluie et à écouter son bruit familier. Un enfant, mendiant et errant, passe; ses pieds nus pataugent dans les flaques.

Je remarque soudain la présence d'un individu vêtu d'un imperméable; il s'est arrêté à hauteur de la grande fenêtre devant laquelle j'écris ces lignes. Un autre homme est posté au coin de la rue et une voiture est venue rejoindre le premier; elle est prête à repartir et le conducteur en a ouvert la portière. Je feins d'être absorbé par le papier sur lequel j'écris, mais j'observe les faits et gestes de l'homme qui me regarde, grâce à un reflet dans la vitre d'en face. Il dissimule quelque chose sous son imperméable. Je vois maintenant de quoi il s'agit: c'est une arme, c'est... un pistolet-mitrailleur!

La terreur me paralyse. Je ne peux ni crier ni me lever. Que m'arrive-t-il? Je ne le regarde plus. Je n'ose plus le regarder. Qu'attend-t-il? Qu'attend-t-il?

L'homme est de haute taille, la trentaine, un mètre quatre-vingt, blond; il porte une chemise bleue. La voiture? Une Seat 600, numéro minéralogique: M-3-3... Les gouttes de pluie embuent à présent la vitre...

Nous pensons avoir démontré, textes à l'appui -cette sélection étant arbitraire et non-exhaustive-, qu'il existe bien un fantastique espagnol. Au lecteur de juger.

B. GOORDEN

TABLE DES MATIERES

-Remarque relative à l'illustration de couverture: Comme nous l'a pertinemment fait observer Jacques VAN HERP, il y a quelques années déjà, il n'est pas impossible que les illustrateurs du monstre de Frankenstein (1817) aient pu s'inspirer de cette planche extraite des Caprichos publiés en 1799.